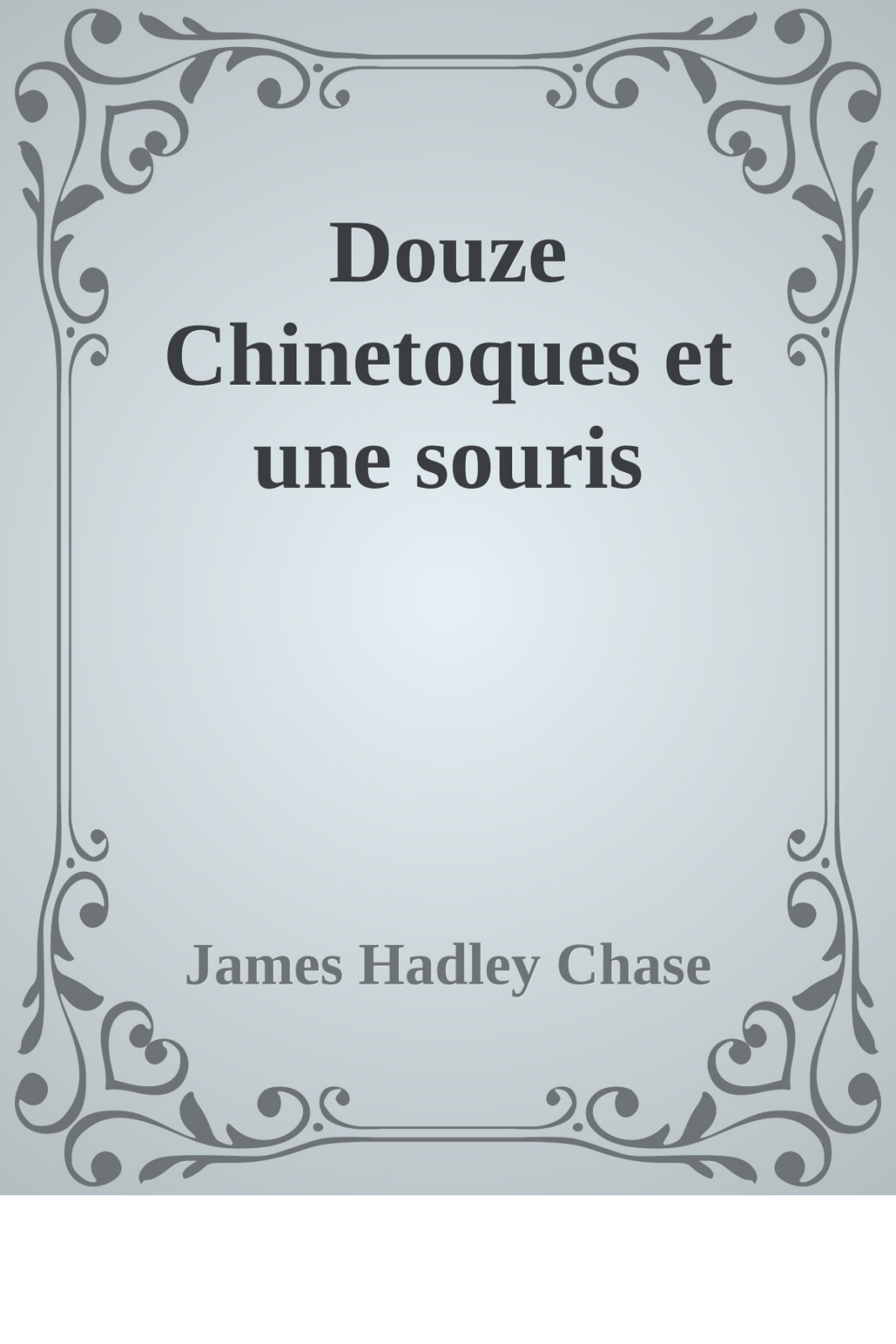


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the entire page.

Douze Chinetoques et une souris

James Hadley Chase

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



poche noire

JAMES HADLEY

CHASE



**Douze
chinetiques
et une souris**

SÉRIE NOIRE

sous la direction de Marcel Duhamel

JAMES HADLEY CHASE

Douze Chinetoques et une souris

TWELVE CHINKS AND A WOMAN)

Traduit de l'anglais par Jean Well et Marcel Duhamel

nrf

GALLIMARD

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays, y compris
l'U. R. S. S.

© Editions Gallimard, 1948.

I

Fenner ouvrit un œil comme Paula Dolan passait d'aguichantes rondeurs et une tête ébouriffée dans l'entrebâillement de la porte de son bureau.

Il la fixa d'un regard vague, puis se tassa dans un fauteuil. Ses grands pieds reposaient sur le buvard immaculé et son fauteuil rotatif était dangereusement incliné à 45

— Va-t'en, Dizzy, grogna-t-il. Je ferai joujou avec toi plus tard. Pour l'instant, je réfléchis...

Un supplément de rondeurs s'infiltra dans la pièce. Paula entra tout entière. Elle s'approcha du bureau.

— Réveille-toi, Morphée, dit-elle. Une cliente t'attend à côté.

— Dis-lui de s'en aller, marmonna Fenner. Dis-lui que nous sommes retirés des affaires. Bon Dieu ! J'ai besoin quand même de dormir, une fois de temps en temps !...

— A quoi te sert ton lit ? demanda-t-elle avec impatience.

— Ne me pose pas de questions pareilles, marmotta-t-il en se pelotonnant obstinément dans son fauteuil.

— Allons debout, Dave, implora-t-elle. C'est une fleur exotique. Et elle m'a tout l'air d'avoir des ennuis à te faire partager.

Fenner rouvrit un œil.

— Quelle allure elle a ? C'est peut-être une quêteuse pour les bonnes œuvres ?

Paula s'assit sur le coin du bureau.

— Parfois, je me demande pourquoi tu as mis une plaque sur ta porte. Tu ne tiens pas à avoir de clients ?

Fenner secoua la tête.

— Pas quand je peux faire autrement, dit-il. Nous nageons dans le fric en ce moment, pas vrai ? Alors, laissons-nous vivre.

— Tu vas rater quelque chose d'intéressant. Mais si ça ne te dit rien...

Paula se laissa glisser du bureau.

— Hé ! Attends une minute, Dizzy, fit-il.

Il redressa son fauteuil et remonta son chapeau sur son front.

— C'est vraiment une fleur exotique ?

Paula fit un signe affirmatif.

— Et j'ai idée qu'elle est dans les embêtements jusqu'au cou.

— Okay, okay. Amène-la, amène-la...

Paula ouvrit la porte et dit :

— Voulez-vous entrer ?

— Merci, répondit une voix.

Une jeune femme entra et passa devant Paula, fixant Fenner d'un immense regard gris-bleu.

Un rien plus grande que la moyenne. L'allure souple. Les jambes souples. Les mains fines et les pieds étroits. Très droite dans sa démarche. Sous un tout petit chapeau, des cheveux noir corbeau. Un costume tailleur de coupe très sobre. L'aspect très jeune. L'air d'avoir très peur de quelque chose.

Paula l'encouragea d'un sourire et sortit en refermant doucement la porte.

Fenner retira ses pieds de dessus son bureau et se leva.

— Asseyez-vous, fit-il. Et dites-moi en quoi je puis vous être utile.

Il lui montra le grand fauteuil. Elle secoua la tête.

— Je préfère rester debout, dit-elle en haletant légèrement. Je ne resterai probablement pas longtemps.

Fenner se rassit.

— Comme vous voudrez, dit-il d'un ton apaisant. Vous êtes ici chez vous.

Ils se dévisagèrent pendant une bonne minute. Puis Fenner reprit :

— Vous feriez mieux de vous asseoir. Vous avez sûrement beaucoup de choses à me dire. Et vous avez l'air très fatiguée.

Il se rendait bien compte que ce n'était pas de lui qu'elle avait peur, mais de quelque chose qu'il ignorait. Ses yeux avaient une lueur inquiète. Et elle tenait son buste aux seins haut plantés comme si elle s'apprêtait à bondir vers la porte.

Elle secoua de nouveau la tête.

— Je voudrais que vous retrouviez ma sœur, dit-elle d'une voix angoissée. Je suis terriblement tourmentée à cause de ma sœur. Qu'est-ce que ça coûtera ? Je veux dire : quel est votre tarif ?

Fenner loucha vers l'encrier posé près de sa main.

— Ne vous tracassez pas pour ça. Détendez-vous. Et dites-moi toute votre histoire. Je voudrais d'abord savoir qui vous êtes.

Le téléphone grelotta. L'effet, sur la jeune femme, fut extraordinaire : elle s'éloigna de l'appareil, de deux ou trois pas rapides. Et ses yeux s'agrandirent et s'assombrirent.

Fenner lui sourit de façon rassurante.

— Ça me fait le même effet quand ça sonne au moment où je m'endors. Ça me donne des palpitations.

Il décrocha le récepteur. Elle, tout près de la porte, le fixait avec intensité.

— Permettez ? fit-il. Allo ?

Il y avait beaucoup de friture sur la ligne. Une voix d'homme dit d'un ton des plus suaves :

— Fenner ?

— Ouais.

— D'un instant à l'autre, Fenner, une jeune fille viendra vous voir. Je voudrais que vous la reteniez jusqu'à ce que j'arrive chez vous. Je suis en route maintenant. Vous me comprenez ?

Fenner fit à la jeune fille un clin d'œil rassurant et dit dans l'appareil :

— Je ne comprends pas.

— Alors je répète, dit la voix. Ecoutez-moi bien. Une jeune fille va venir vous voir au sujet d'une histoire de sœur disparue. Gardez-la chez vous jusqu'à ce que je sois là. Cette personne souffre de troubles mentaux. Elle s'est enfuie d'une maison de repos, hier, et je sais qu'elle est en route pour votre bureau. Retenez-la. C'est tout.

Fenner tira son chapeau sur son nez.

— Qui diable êtes-vous ? demanda-t-il.

L'appareil grésilla de plus belle.

— Je vous l'expliquerai tout à l'heure. Vous serez dédommagé largement de votre peine.

— Okay, dit Fenner. Je vous attends.

— Il vous a dit que j'étais folle ?

La main qui ne tenait pas le sac se crispa le long de sa jupe.

Fenner raccrocha et fit un signe affirmatif.

Elle ferma les yeux une seconde. Puis ses paupières aux longs cils se relevèrent d'un coup, comme celles d'une poupée qu'on assoit

brusquement.

— Et c'est difficile de ne pas le croire, n'est-ce pas ? fit-elle d'un ton angoissé.

Brusquement, elle posa son sac sur le bureau, retira ses gants, puis sa jaquette.

Fenner restait immobile, la main encore posée sur l'appareil téléphonique, la regardant.

Elle eut comme un sanglot, puis, avec des doigts tremblants, commença de déboutonner son chemisier.

Fenner s'agita, et dit, gêné :

— C'est inutile, vous savez. Votre affaire m'intéresse, sans supplément.

De nouveau, elle eut comme un sanglot et tourna le dos à Fenner. Puis elle retira son chemisier.

La main de Fenner glissa vers la sonnerie de son bureau. Cette souris était peut-être loufoque et capable de le faire arrêter pour tentative de viol. Mais il sursauta soudain. Et sa main n'appuya pas sur la sonnette. Le dos de la jeune femme n'était qu'une plaie et les fines zébrures rouges formaient un dessin bizarre et terrifiant.

La jeune fille remit son chemisier et le boutonna. Puis elle passa sa jaquette. Après quoi, elle se retourna vers Fenner. Ses yeux paraissaient encore plus immenses qu'auparavant.

— Et maintenant, vous me croirez si je vous dis que j'ai des raisons de tout craindre.

Fenner secoua la tête.

— Vous n'aviez pas besoin de faire ça. Vous êtes venue pour me demander secours. Ça suffit. Vous n'avez plus à avoir peur.

Elle restait debout, torturant sa lèvre inférieure avec des dents étincelantes. Puis elle ouvrit son sac et en sortit un paquet de billets qu'elle posa sur le bureau.

— Est-ce suffisant pour retenir vos services ?

Fenner toucha la liasse d'un doigt épais. Sans compter les billets il ne pouvait pas être absolument certain, mais il était prêt à parier qu'il y avait là au moins six sacs (1).

Il se leva vivement, rafla les billets, alla vers la porte.

— Ne bougez pas, dit-il à la jeune femme.

Puis il entra dans le bureau extérieur, où Paula était assise devant une machine à écrire, les mains sur ses genoux, le regard interrogateur.

— Attrape ton chapeau en vitesse, dit Fenner. Et emmène-moi cette petite à l'Hôtel Baltimore. Prends-lui une chambre et dis-lui de s'y enfermer à clé. Prends cette liasse. Quand tu en auras fini avec elle, tu iras fourrer ces billets à la banque. Tâche de savoir tout ce que tu pourras sur elle. Dis-lui que je la protégerai. Sors-lui le boniment du « Vous-êtes-en-de-bonnes-mains ». Sers-lui du sirop à tour de bras. Elle a les grelots. Elle a des embêtements graves. Et elle est encore assez jeune pour avoir besoin d'une mère.

Fenner revint dans son bureau.

— Comment vous appelez-vous ? demanda-t-il.

La jeune fille frappa ses paumes l'une contre l'autre.

— Emmenez-moi d'ici ! supplia-t-elle.

(1) Six mille dollars.

Fenner posa sa large main sur son bras.

— Je vous expédie avec ma secrétaire. Elle s'occupera de vous. Un type va venir ici qui s'intéresse beaucoup à vous. Moi, je m'occuperai de lui. Comment vous appelez-vous ?

— Marian Daley, répondit-elle, la gorge serrée. Où vais-je aller en sortant d'ici ?

Paula entra, enfilant ses gants.

— Partez avec M^{lle} Dolan. Sortez par la porte de derrière. Tout ira bien, maintenant. N'ayez plus peur de rien.

Marian Daley lui fit un timide sourire :

— Je suis contente d'être venue vous trouver. C'est que, voyez-vous, j'ai de graves ennuis... Et j'ai peur pour ma sœur aussi. Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir à faire avec douze Chinois ?

— Je ne peux fichtre pas vous le dire, fit Fenner en dégonflant ses joues.

Puis en la conduisant à la porte du bureau, il ajouta :

— Elle aime peut-être les Chinois. Il y a des gens comme ça. Ne vous tracassez pas jusqu'à ce que j'aille vous voir ce soir.

Il sortit et les fit entrer dans un ascenseur. Quand la cage eut plongé dans le vide, il regagna son bureau et referma doucement la porte. Il alla ensuite à un tiroir du meuble et en sortit un automatique qu'il fourra dans son veston. Une idée, comme ça. Puis, il s'assit de nouveau, remit ses pieds sur le buvard et ferma les yeux.

Il resta ainsi pendant une dizaine de minutes, remuant dans son cerveau des idées et des théories.

Trois choses l'intriguaient : Les six mille dollars, les marques sur le dos de la jeune fille et les douze Chinois.

Pourquoi tout ce pognon payé d'avance ? Pourquoi ne pas lui avoir dit simplement que quelqu'un la battait – au lieu de se déshabiller devant lui ? Pourquoi lui avoir dit *douze* Chinois au lieu de dire : Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir à faire avec *des* Chinois ? Pourquoi douze ?

Il se déplaça sur son fauteuil.

Et puis il y avait ce type qui l'avait appelé au téléphone. Est-ce qu'après tout elle ne sortirait pas vraiment de chez les dingues ? Il en doutait. Elle avait très peur, mais elle avait l'air assez normale.

Il rouvrit les yeux et regarda la petite pendulette chromée posée sur le bureau. Les deux jeunes femmes étaient parties depuis douze

minutes. Combien de temps faudrait-il au gars en question pour faire son apparition ?

Tout en réfléchissant, Fenner eut l'impression qu'il ne se concentrait pas comme il l'eut dû. La moitié de son cerveau écoutait quelqu'un siffloter dehors, dans le couloir. Il s'agita avec irritation dans son fauteuil et ramena son esprit au problème immédiat.

Qui était Marian Daley ? De toute façon, une môme de la haute. Une gosse de riche. Ses vêtements avaient dû coûter chéro. Fenner se prit à souhaiter que le zèbre du corridor cessât de siffler. Qu'est-ce que c'était, cet air-là ? Il écouta. Puis, machinalement, il se mit à fredonner tout bas, en même temps que le siffleur, les accents nostalgiques de *Chlœ*.

La musique triste de cet air l'envoûtait. Et soudain il eut une espèce de frisson. Parce que le gars qui sifflait ne bougeait pas de place. Le sifflotement assourdi, mais pénétrant, conservait le même degré de force. Comme si le siffleur était debout près de la porte extérieure, et sifflait pour Fenner.

Il retira ses pieds de dessus son bureau. Tout doucement. Il se leva. La musique triste flottait toujours sans s'interrompre. Fenner tâta, sous son veston, la crosse de son automatique.

Quoiqu'il n'y eût qu'une entrée officielle dans son bureau – par le bureau extérieur de Paula Dolan – il y avait une sortie dans son propre bureau qui restait toujours fermée. Cette porte menait vers une sortie de derrière l'immeuble. C'était de par là que venait le sifflotement.

Il s'avança vers la porte et tourna doucement la clef dans la serrure, en évitant que sa tête ne fasse ombre sur la vitre dépolie du panneau.

Comme il tournait sans bruit la poignée de la porte et commençait à l'entrouvrir, le sifflotement s'interrompit brusquement. Il sortit dans le couloir et regarda. Personne. Se déplaçant avec rapidité, il alla sur le palier et se pencha. La cage de l'escalier était vide. Se retournant, il fila le long du corridor jusqu'à l'autre escalier. Même solitude.

Tirant son chapeau sur son nez, il resta immobile, l'oreille à l'affût. Faiblement, lui parvenaient le grondement de la circulation de la rue, le gémissement des ascenseurs de l'immeuble filant entre les

étages. Il revint lentement dans son bureau et resta planté devant la porte ouverte, les nerfs tendus. Comme il entra et refermait la porte ; le sifflement reprit.

Les yeux de Fenner eurent une sorte d'éclair glacé. Il sortit son automatique, pénétra dans le bureau de Paula et s'arrêta pile sur le seuil, en grognant.

Un personnage de petite taille, en costume noir râpé, était pelotonné dans l'un des fauteuils rembourrés destinés aux visiteurs. Son chapeau était tiré si bas sur son nez que Fenner ne pouvait distinguer le visage. Mais, rien qu'à le regarder, il savait bien que l'homme était mort. Il remit l'automatique dans sa poche de derrière, et s'approcha. Il contempla les petites mains osseuses et jaunes qui pendaient mollement. Puis il se pencha sur l'homme et lui retira son chapeau.

Il n'était pas beau à voir. C'était bien un Chinois. On lui avait tranché la gorge d'une oreille à l'autre. Et ensuite on avait recousu la blessure. Très soigneusement. Malgré cela, c'était une vision de cauchemar.

Fenner s'épongea le visage avec son mouchoir.

— Charmante soirée, murmura-t-il à part lui.

Tandis qu'il restait là sans savoir au juste quoi foutre, le téléphone sonna. Il alla décrocher. C'était Paula.

Elle paraissait surexcitée.

— Elle a filé, Dave ! Nous sommes arrivées ensemble au Baltimore, et puis elle s'est volatilisée.

Fenner dégonfla ses joues.

— Tu veux dire que quelqu'un l'a enlevée ?

— Non. Elle m'a simplement filé entre les doigts. J'étais en train de l'inscrire pour une chambre, à la réception, et en tournant la tête, je l'ai vue qui galopait vers la sortie. Le temps d'atteindre la rue, elle s'était transformée en courant d'air...

— Et le pognon ? demanda Fenner. Envolé aussi ?

— Non. Il est à la banque. Mais je ne sais pas quoi faire. Je dois rentrer ?

Fenner regarda le Chinois.

— Reste au Baltimore et fais-toi servir à déjeuner. Je viendrai t'y retrouver quand j'aurai fini. Pour l'instant, j'ai un client...

— Mais la jeune fille, Daye ? Tu ferais mieux de venir tout de suite.

Fenner était d'humeur irritable.

— C'est moi qui commande ou quoi ? Plus je fais attendre le gars que j'ai là, plus il se refroidit. Et ce n'est pas de fureur, je te prie de le croire...

Il raccrocha et se redressa. Puis il retourna voir son Chinois dans l'autre pièce et le contempla sans émotion.

. : – En route, Léonce, dit-il. On va faire une petite virée tous les deux.

Paula était encore assise dans le hall du Baltimore à 3 heures de l'après-midi. Elle commençait à être assez énervée.

A 3 heures et quart, Fenner arriva, le visage renfrogné. Ses yeux avaient un reflet dur et glacé. Il ne s'arrêta qu'une seconde auprès de Paula. Le temps de prendre lui-même le manteau qu'elle avait posé sur un fauteuil près d'elle :

— Amène-toi, lui dit-il. J'ai des tas de choses à te raconter.

Ils entrèrent tous les deux au bar qui se trouvait à peu près vide et Fenner la conduisit à une table tout au bout de la pièce, face à l'entrée.

— Est-ce que tu te sers de whisky comme parfum ? lui demanda-t-il en s'asseyant.

— C'est malin, fit-elle. Qu'est-ce que tu voulais que je fasse

d'autre en t'attendant ? Que je récite des prières ? Ça fait plus de trois heures que je poireaute. J'ai des crampes dans l'arrière-train.

— Ne dis pas arrière-train, c'est vulgaire, ma chère.

Il appela un garçon et commanda deux doubles-whiskies, plus une bouteille de gingerale. Quand le garçon eut apporté les consommations et fut reparti, Fenner versa les deux « Scotch » dans le même verre. Et, dans le verre devenu vide, il versa le gingerale. Puis il le tendit à Paula.

— Je tiens à ce que tu soignes ton teint, fit-il.

Et, d'un trait, il lampa la moitié des quatre whiskies.

Paula fit un signe affirmatif.

— Ça s'est passé comme je te l'ai dit au téléphone. Je suis allé à la Réception pour lui retenir une chambre. Elle était debout derrière moi. J'ai retiré mon gant pour signer sur le registre. Et puis, brusquement, je me suis sentie comme qui dirait délaissée. Je me suis retournée. La môme était déjà sur le trottoir. Elle était seule et elle fonçait. Le temps que je passe la porte à tambour, elle avait disparu, ça m'a fichu un sale coup, Dave. Et ce qui m'embête le plus, c'est que j'avais tout cet argent sur moi. C'était de la folie de m'en charger, Dave.

Fenner eut un ricanement sans gaîté.

— Au contraire, ma poupée. Tu ne sais pas à quel point c'était génial de t'expédier avec toute cette galette. Mais continue ton histoire.

— Alors je suis retournée à l'hôtel. J'ai demandé une enveloppe au caissier pour y mettre le fric et je la lui ai donnée à garder. Après quoi je suis ressortie et j'ai exploré le voisinage. Sans résultat. Après ça, je t'ai donné le coup de fil.

Fenner hocha la tête.

— Okay. Du moment que tu es sûre qu'elle a filé sans que personne l'y oblige, laissons tomber pour l'instant.

— J'en suis absolument certaine, Dave !

— Bon. Eh ben, moi, je vais te dire quelque chose. Ce bizenesse est salement louche. Quelqu'un a collé un Chinois mort dans ton bureau, après ton départ. Et ce quelqu'un a rencardé les flics.

Paula se redressa brusquement.

— Un Chinois mort ?

Fenner eut un sourire sans gaîté.

— Ouais, le Chinetoque avait la gorge tranchée et avait trépassé depuis déjà pas mal de temps. Sa présence aurait été difficile à expliquer. Dès que je l'ai vu, je me suis demandé ce que ça voulait dire. Ou bien c'était un avertissement, ou bien on voulait me le coller sur les reins. Bref, je ne tenais pas à me faire fabriquer. Alors j'ai embarqué l'oiseau en vitesse et j'ai été le fourrer dans un bureau vide, au bout du corridor. Et tu parles que j'ai eu raison. C'était bien monté. J'étais à peine revenu dans mon bureau, que s'amènent trois poulets du genre pas commode. Ils étaient à la recherche du Chinetoque. Moi, je me boyautais tout seul...

— Mais qu'est-ce que ça signifie ? dit Paula éberluée.

— Suppose qu'ils l'aient trouvé dans le bureau ? Ils m'auraient emmené au Poste Central et m'y auraient retenu. Ils cherchaient probablement à me retirer de la circulation assez longtemps pour pouvoir rattraper la même Daley. Les flics se sont radoucis quand ils n'ont pas trouvé de motif à ouvrir leurs grandes gueules. Mais ils ont fouillé les deux pièces de fond en comble. Tu vois que c'est une veine que tu aies emporté les six sacs. S'ils les avaient trouvés chez moi, ça aurait compliqué les choses...

— Mais qu'est-ce que tout ça veut dire ? répéta Paula.

— Comment veux-tu que je le sache ? C'est assez amusant, mais ça n'a pas beaucoup de sens pour l'instant. Qu'as-tu tiré de M^{lle} Daley ?

Paula secoua la tête.

— Elle n'a rien voulu savoir. Je lui ai posé les questions

habituelles, mais elle me répondait, à chaque coup, qu'elle ne parlerait qu'à toi.

Fenner vida la dernière goutte de son verre et écrasa son mégot dans le cendrier.

— Alors notre enquête tourne court, fit-il. Nous nous retrouvons avec six sacs de mieux et rien à faire pour les gagner !

— Mais tu ne vas pas laisser ça là, Dave ?

— Pourquoi pas ? C'est elle qui m'a versé le fric, pas vrai ? Et quand je m'arrange à ce qu'elle puisse m'expliquer son affaire en paix, elle se taille. Pourquoi est-ce que je me tracasserais ? Si elle a besoin d'autres conseils, elle s'arrangera bien à me contacter...

Un homme âgé, à la figure très maigre – tout nez et tout menton – entra au bar et s'assit non loin d'eux. Paula le regarda avec curiosité. Elle se dit en voyant ses yeux rougis que cet homme avait dû pleurer. Fenner interrompit ses pensées.

— Qu'est-ce que tu penses de la même Dalev ? demanda-t-il tout à trac.

Paula savait ce qu'il cherchait à savoir.

— Elle a l'air assez cultivée. Ses vêtements sortaient d'une grande maison et ont dû coûter chaud. Elle avait peur de quelque chose. Je pourrais essayer de deviner son âge, mais je me tromperais probablement. Je dirais dans les vingt-quatre. Elle peut en avoir six de plus ou de moins. Ou bien c'est une brave fille ou bien c'est une actrice de premier ordre. Son maquillage était discret. Et elle a certainement vécu pas mal au soleil. Elle était timide...

Fenner l'interrompit d'un geste.

— C'est ce que j'attendais que tu me dises. C'est vrai qu'elle avait l'air timide. Alors pourquoi s'est-elle déshabillée devant moi pour me montrer que quelqu'un l'avait frappée ?

Paula posa son verre et regarda Fenner avec de grands yeux.

— On en apprend tous les jours, fit-elle.

— Oh, tu sauras tout, petit à petit... lui dit Fenner en faisant signe au garçon. Tu ne sais pas non plus qu'un zèbre m'a téléphoné pendant que la même Daley était avec moi. Et il m'a raconté que la petite était toquée, pendant qu'elle faisait son numéro de déshabillage. Tu comprends, c'est ça qui me chiffonne. Ça ne va pas du tout avec son genre. Elle a retiré sa jaquette, son chemisier et elle est restée là dans mon bureau, en soutien-gorge. Ça ne tient pas debout, cette histoire.

— Quelqu'un l'avait battue ?

— Et comment ! Au point que les marques sur son dos avaient l'air d'avoir été faites au rouge à lèvres.

Paula réfléchit un moment.

— Elle avait peut-être peur que tu la prennes pour une piquée. Et elle s'est dit que le meilleur moyen de te convaincre, c'était de te montrer ça.

Fenner acquiesça de la tête.

— Ce que tu dis là est juste. Mais ça me chiffonne quand même.

Pendant que le serveur lui préparait un autre whisky soda, Paula jeta de nouveau un coup d'œil dans la direction du vieil homme.

— Ne regarde pas tout de suite, dit-elle. Mais il y a là-bas un type qui m'a l'air de s'intéresser beaucoup à toi.

— Et après ? dit-il d'un ton agacé, si ma tête lui plaît, à cet homme ?

— Ça n'est sûrement pas ça. Il doit se dire que tu as une bouille à faire du cinéma.

Le vieux monsieur se leva brusquement et vint à leur table. Il resta debout devant eux, l'air indécis. Et il avait l'air si triste que Paula lui fit un sourire d'encouragement. Il s'adressa à Fenner :

— Excusez-moi. Vous ne seriez pas monsieur Fenner ?

— Exact, répondit Fenner sans enthousiasme.

— Je m'appelle Lindsay, Andrew Lindsay. J'aurais voulu vous demander votre aide, monsieur Fenner.

Fenner s'agita sur son fauteuil.

— Enchanté, monsieur Lindsay. Mais je regrette de ne rien pouvoir faire pour vous.

Lindsay parut déconcerté. Il se tourna vers Paula, puis ses yeux revinrent à Fenner.

— Asseyez-vous donc, monsieur Lindsay, lui dit Paula.

Fenner décocha à sa secrétaire un regard meurtrier qu'elle résolut de ne pas voir.

Lindsay hésita, puis s'assit.

Paula reprit, en faisant un tel étalage d'amabilité, que Fenner en fut gêné :

— M. Fenner est toujours très pris, monsieur Lindsay, mais je ne l'ai jamais vu se désintéresser de quelqu'un qui avait besoin de lui.

— La petite garce, pensa Fenner. Elle va prendre une borne fessée quand nous serons seuls.

Mais il ne put faire autrement que de dire à Lindsay :

— Bien sûr, bien sûr. Qu'est-ce qui vous tracasse ?

— Monsieur Fenner, j'ai lu, comme tout le monde, les détails de l'affaire Blandish... comment vous avez retrouvé cette jeune fille qui avait été kidnappée.

C'est la même chose qui vient de m'arriver. Ma fille a disparu depuis hier...

Deux larmes glissèrent sur les joues maigres. Fenner détourna les yeux.

— Monsieur Fenner, reprit le vieillard, je vous demande d'aider à la retrouver. Elle est tout ce que j'ai au monde. Et Dieu seul sait ce qui

a pu lui arriver...

Fenner vida son verre et le claqua sur la table.

— Avez-vous prévenu la police ? demanda-t-il avec brusquerie.

Lindsay fit un signe affirmatif. Fenner reprit :

— Le kidnapping est du ressort de la Cour Fédérale. Donc ce sont les « G-Men » du Bureau Fédéral d'Investigation qui vont entrer en campagne pour vous. Je ne peux pas faire mieux que le B. F. I. Soyez patient. Ils retrouveront votre fille.

— Mais, monsieur Fenner...

Fenner secoua la tête et se leva.

— Je regrette, mais je ne peux pas m'en mêler.

Le visage de Lindsay eut comme une moue de désespoir. Il saisit la manche de Fenner.

— Je vous en supplie, monsieur Fenner. Faites cela pour moi. Vous ne le regretterez pas. Je ne regarderai pas au prix. Vous pouvez retrouver ma petite fille plus vite que quiconque. Je sais que vous le pouvez. Faites-le, monsieur Fenner...

Le regard de Fenner restait glacé. Doucement, mais fermement, il dégagea sa manche de la main du vieillard.

— N'insistez pas, monsieur Lindsay, fit-il. Quand j'ai dit non, c'est non. Pour l'instant, je suis sur une affaire qui me tracasse terriblement. Je suis désolé d'apprendre que votre fille s'est attiré des ennuis, mais je n'y peux rien. Le B. F. I. est de taille à s'occuper à la fois de votre fille et de cinq cents autres. Moi, je ne peux pas m'en occuper. Je regrette.

Puis Fenner fit un bref signe de tête à Paula et sortit du bar. Lindsay se mit à pleurer tout doucement. Paula lui tapota le bras avec compassion, puis elle quitta le bar à son tour. Fenner l'attendait dans le hall.

Il lui dit d'un ton féroce :

— Tu ne vas pas te mettre à faire du sentiment ? Nous ne sommes pas l'Y. M. C. A.

Paula le regarda de travers.

— Ce pauvre vieux a perdu sa fille, ça ne te touche donc pas ?

— Oh ! tu me fais mal ! Retournons au bureau. Nous avons du travail.

— Il y a des moments où je te trouve gentil, rétorqua Paula, mais pour l'instant, je t'échangerais sans regrets contre une sale odeur et une pièce en plomb.

Ils s'en allaient vers la sortie lorsqu'un jeune homme, qui était enfoui dans l'un des immenses fauteuils, déplia son grand corps et vint à eux.

— Je suis Grossett, du bureau du « District Attorney ». Je voudrais vous parler.

— Je suis occupé en ce moment, mon vieux, grommela Fenner. Passez à mon bureau demain, quand je serai sorti.

Grossett montra du geste deux gigantesques flics en civil qui barraient la sortie à Fenner. Puis il dit, avec une courtoisie affectée :

— Nous pouvons parler ici ou à mon bureau.

Fenner ricana :

— Un coup de force ? dit-il. C'est bon, causons ici. Mais faites vite !

— J'ai oublié quelque chose au bar, dit Paula. Je reviens tout de suite.

Elle les quitta et rentra dans le salon-bar. Lindsay y était encore. Elle s'installa près de lui.

Je suis revenue pour excuser M. Fenner, dit-elle avec douceur. Il ne faut pas lui en vouloir de sa brusquerie. Il est sur une affaire qui le tracasse beaucoup, ça l'énerve. Mais c'est un très brave garçon.

Lindsay la regarda d'un air découragé.

— Sans doute n'aurais-je pas dû lui demander cela, dit-il. Mais ma petite fille est tout pour moi...

Paula ouvrit son sac et en sortit un calepin plat.

— Donnez-moi les détails, dit-elle. Je ne peux rien vous promettre, mais j'arriverai peut-être à le persuader.

Les yeux tristes du vieillard s'éclairèrent d'un peu d'espoir.

— Que voulez-vous savoir au juste... ? demanda-t-il.

Dans le hall, Fenner suivit Grossett dans un coin tranquille et ils s'assirent. Fenner se tenait sur ses gardes.

Grossett était onctueux, un rien trop onctueux. Il ouvrit un porte-cigarettes en or et le présenta à Fenner. Puis il alluma les deux cigarettes avec un briquet en or.

— Vous ne vous refusez rien, vous autres ! dit sèchement Fenner.

Grossett croisa les jambes, exhibant des chaussettes à carreaux noirs et blancs.

— Nous n'avons jamais eu affaire à vous, je crois, dit-il. J'ai vérifié votre licence de détective privé et votre dossier. C'est vous qui vous êtes fait tant de fric avec l'affaire Blandish. Un démarrage foudroyant. Vous étiez nouveau dans le métier... et dans la purée. Ça vous a permis de quitter votre Kansas natal et d'ouvrir un bureau ici. C'est bien ça, n'est-ce pas ?

Fenner fumait placidement.

— Jusqu'ici, c'est exact, fit-il.

Grossett reprit, doucereux :

— Vous êtes à New-York depuis six mois. Il n'apparaît pas que vous ayez fait grand-chose pendant cette période.

Fenner bâilla.

— Je suis difficile, répondit-il laconiquement.

— Ce matin, on nous a passé un tuyau assez troublant à votre sujet.

Fenner ricana.

— Ah oui ? fit-il. Tellement troublant que vous avez chargé vos poulets de m'embarquer. Et qu'ils sont repartis bredouilles.

Grossett sourit.

— Mais depuis, nous avons fait fouiller tout l'immeuble, dit-il. Et nous avons trouvé un Chinois mort dans un bureau vide voisin du vôtre. Un Chinois assassiné.

Fenner leva les sourcils.

— Qu'est-ce qu'il vous faut de plus ? Vous voulez que je vous trouve son assassin ?

— Le tuyau qu'on nous a passé ce matin concernait un Chinois mort qui aurait dû se trouver dans votre bureau.

— C'est pas de chance ! On a cru le fourrer chez moi, et on s'est gourré, je suppose.

Grossett écrasa son mégot dans le cendrier.

— Ecoutez-moi, Fenner, dit-il. Pourquoi nous disputer, vous et moi ? Je joue cartes sur table. Le Chinetoque était mort depuis trente-six heures. Cette communication qu'on nous a faite sentait la combine à plein nez, mais il fallait bien qu'on vérifie. Quoi qu'il en soit, le Chinois nous intéresse maintenant. Si vous nous disiez ce que vous pensez de cette histoire ?

Fenner se gratta le nez.

— Mon petit vieux, après un discours comme celui-là, je ne sais pas ce qui me retient de m'engager dans l'Armée du Salut. Si je savais la moindre chose, je vous la dirais. Mais je n'ai jamais eu de Chinetoque dans mon bureau. Je n'ai jamais jeté le moindre coup d'œil sur le vôtre et j'espère bien ne jamais en avoir l'occasion.

Grossett regarda Fenner pensivement.

— On m'avait prévenu que vous étiez comme ça, dit-il d'un ton maussade. Paraît que vous aimez travailler tout seul et en douce. Et vous nous refilez le paquet tout emballé et pesé. Parfait. Si vous tenez à jouer la partie de cette façon, allez-y. Si nous pouvons vous aider, nous le ferons. Mais si vous vous attirez des embêtements, nous vous sauterons sur le poil avec une telle vélocité que vous croirez recevoir le Chrysler Building sur le coin de la tronche.

Fenner sourit et se leva.

— Si vous avez fini, dit-il, je voudrais bien m'en aller. Parce que j'ai du boulot qui m'attend.

Grossett inclina la tête.

— Ne vous éloignez pas trop, Fenner, dit-il. On se reverra avant peu.

Il fit un signe à ses deux bulldogs et ils s'en allèrent tous les trois.

Paula sortit du bar et rattrapa Fenner qui se dirigeait vers la sortie.

— D'où viens-tu, toi ? demanda-t-il.

— Ecoute, Dave. J'ai parlé à M. Lindsay. J'ai le rapport détaillé de la disparition de sa fille. Tu devrais y jeter un coup d'œil.

Fenner la considéra d'un œil impassible.

— Tu portes ta cotte de mailles ? demanda-t-il.

— Depuis quand t'intéresses-tu à ce que je porte ?

— Quand nous serons rentrés au bureau, j'ai la ferme intention d'en mettre la solidité à l'épreuve, ma petite fille. Quand j'en aurai fini avec toi, on croira que tu as avalé un manche à balai... En attendant, plus un mot sur Lindsay et sa fille. Ça ne m'intéresse pas, ça ne m'a jamais intéressé et ça ne m'intéressera jamais. J'ai la cervelle surchargée, figure-toi.

— Ça ne m'étonne qu'à moitié. On ne met pas grand-chose dans un petit pois, répliqua froidement Paula en lui emboîtant le pas.

De retour au bureau, Fenner s'assit, alluma une cigarette et cria :

— Amène-toi, Dizzy.

Elle se coula dans la pièce et s'assit contre le coude de Fenner son bloc de sténo sur les genoux. Fenner secoua la tête.

— Je n'ai rien à te dicter, fit-il. Je veux seulement que tu me tiennes compagnie.

Paula croisa ses mains sur ses genoux.

— O. K., dit-elle. Je te donne la réplique.

Fenner resta silencieux un moment.

— Evidemment, dit-il, j'aurais une piste si je remettais ce pognon aux flics pour qu'ils en retrouvent l'origine, mais ce serait les mettre dans le coup. Grossett se tracasse au sujet du Chinois. Il va me faire surveiller. Tout ce que je ferai va être épluché par ce zèbre.

— Et alors ? Il te retrouverait peut-être la petite si tu le laissais faire.

Fenner secoua la tête.

— Je continue à me fier à mon instinct. Et mon instinct me dit qu'il vaut mieux que les flics restent en dehors de tout ça.

Paula regarda la pendulette. Il était presque 5 heures.

— J'ai du travail à faire, dit-elle. Tu n'arriveras à rien aujourd'hui.

Fenner dit d'un ton agacé :

— Reste là, reste là ! Tu es toujours à mon service, que je sache !

Paula s'installa plus confortablement. Elle savait que lorsqu'il était de cette humeur-là, il valait mieux ne pas le contrarier.

— Si cette souris ne revient plus, l'affaire foire d'elle-même. Je n'ai rien pour me guider. Je ne sais pas d'où elle sort. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a une sœur qui s'intéresse à douze Chinois. Si le Chinetoque mort est l'un de ceux-là, il n'en reste plus que onze pour l'intéresser. Pourquoi m'a-t-elle remis tout ce fric pour se débiter tout de suite après ?

— Peut-être a-t-elle vu quelqu'un qu'elle connaissait, dit à mi-voix Paula. Elle aura eu peur et a pu perdre la tête.

Fenner pesa cette suggestion.

— As-tu vu quelqu'un qui aurait pu lui faire cet effet-là ?

Paula secoua négativement la tête.

— Tu sais comment est le hall de l'Hôtel Baltimore à cette heure-là, dit-elle.

Fenner se leva et arpenta le tapis aux couleurs chatoyantes, les mains dans les poches, préoccupé.

— Tu as peut-être raison. Et si c'est le cas, il faut rester de garde au téléphone pour le cas où elle rappellerait. Et si elle nous appelle, il faudra que je le sache illico.

Paula émit un grognement de protestation.

— Ouais, dit Fenner. Rentre chez toi, emballe quelques bricoles et reviens ici. Tu dormiras très bien sur le divan.

Paula se leva et dit :

— Et toi, tu vas rentrer bien au chaud dans ton grand lit, si je comprends bien...

— T'occupe pas de ça. Je te dirai où tu pourras me joindre.

Paula mit son chapeau et son manteau.

— Si le veilleur de nuit s'aperçoit que je dors ici, il va s'imaginer des choses.

— T'en fais pas. Ils savent que j'ai des goûts bizarres. Ça ne fera pas scandale.

Elle partit en claquant la porte. Fenner rigola, décrocha le téléphone et composa un numéro.

— Bureau du District Attorney ? Passez-moi Grossett. Dites-lui que c'est Fenner qui le demande.

Grossett vint sur la ligne à travers un barrage de grésillements.

— Allo, Fenner. Vous êtes décidé à parler ?

— Fenner sourit dans l'appareil.

— Pas encore, mon petit vieux, dit-il. C'est vous que je voudrais faire parler. Le Chinetoque que vous avez trouvé... est-ce que vous n'avez rien glané sur lui qui pourrait nous guider un peu ?

Grossett se mit à rire.

— Eh ben, merde ! Vous ne manquez pas d'un certain culot, Fenner. Vous n'attendez tout de même pas que je vous communique des tuyaux ?

Fenner répondit sérieusement :

— Ecoutez, Grossett, cette affaire n'a pas encore commencé. J'ai idée que quand elle va démarrer, ça fera un boucan du tonnerre ; je voudrais l'arrêter, pendant qu'il en est encore temps.

— Je vous préviens, Fenner, si. vous nous faites des cachotteries, gare à la tuile. S'il arrive quelque chose que j'aurais pu empêcher et que j'apprenne que vous étiez au courant, ça vous coûtera cher.

Fenner s'agita impatiemment dans son fauteuil.

— Laissez tomber, tête de mule ! Vous savez parfaitement que je suis dans mon droit en couvrant mon client. Si vous voulez être régulier et me refiler le tuyau que je vous demande, je vous le rendrai avec les intérêts au cas où les choses viendraient à se gêner. Ça vous va ?

— Vous êtes un roublard, Fenner, dit Grossett d'un ton dubitatif.

Enfin... ce que je sais ne servira pas à grand-chose. Nous n'avons rien trouvé.

— Comment l'ont-ils amené là ?

— Assez facilement. Ils l'ont mis dans un grand panier à linge, ils l'ont amené par l'entrée de service et fourré dans le monte-charge. Après quoi ils l'ont déballé dans un bureau vide avant de le coller chez vous.

— Dans un bureau vide, point à la ligne, corrigea Fenner. Ils ne l'ont pas collé chez moi.

Grossett fit dans l'appareil un bruit semblable à de la toile qu'on déchire.

— Personne n'a vu les types qui l'ont apporté ?

— Non.

— Eh bien, merci, mon petit pote. Je vous revaudrai ça un jour. Rien d'autre ? Rien qui vous ait paru bizarre ?

— Des tas de choses me paraissent bizarres. Mais je ne sais pas quoi en tirer. Le type a eu la gorge tranchée et on la lui a recousue ! Bizarre ! Et puis, il a des marques sur le dos comme si quelqu'un l'avait fouetté avec un chat à neuf queues. Ça aussi, c'est bizarre.

Fenner se raidit.

— Comment, comment, on l'avait fouetté ?

— Oui, il est couvert de zébrures. Ça vous dit quelque chose ?

— Pas encore. Mais ça peut servir.

— Et Fenner raccrocha. Il resta plusieurs minutes immobile, fixant le téléphone, le visage inexpressif, le regard légèrement intrigué.

Deux heures plus tard, Paula le trouva affalé dans son fauteuil, les pieds sur le bureau, le veston couvert de cendre de cigarette et avec, dans, les yeux, le même regard spéculatif.

Elle posa sa petite valise sur le canapé et retira son manteau et son chapeau.

— Du nouveau ? fit-elle.

Fenner secoua la tête.

— S'il y avait pas le Chinago, je dirais qu'on est des petits vernis et je laisserais tomber. Six sacs à ne rien faire, c'est du gâteau. Il faut que ces gars-là aient eu vachement besoin de me mettre hors de course pour avoir couru le risque de trimbaler le macchabée jusqu'à mon bureau.

Paula ouvrit sa valise et en sortit un livre.

— J'ai dîné, dit-elle en s'asseyant. Je suis prête à prendre ma faction. Tu peux filer maintenant, si tu en as, envie.

Fenner se leva.

— Okay, dit-il. Je reviendrai tout à l'heure. Si elle téléphone, dis-lui que je veux absolument la voir. Qu'elle te donne son adresse et endors-la encore un peu. Je tiens absolument à la revoir de près, c'te sauterelle !

— C'est bien ce que je craignais, murmura Paula.

Mais Fenner atteignit la porte sans l'entendre.

Sur le palier, deux hommes attendaient. Epaule contre épaule. Habillés de façon identique. De noir. Feutres noirs, chemises blanches, cravates hurlantes. Mexicains, Espagnols ? Fenner ne savait pas au juste.

Chacun d'eux avait la main droite dans la poche du veston très ajusté. On aurait pu les prendre pour un tandem de music-hall, mais en voyant leurs yeux, on se mettait à penser à des serpents et à des choses qui marchent sans pattes.

— Voulez me voir ? demanda Fenner.

Il savait, sans avoir besoin de se l'entendre dire, que deux automatiques étaient pointés vers son ventre. Les bosses des vestons

étaient suffisamment éloquents.

— Ouais, répondit le plus petit. On est entrés te dire bonjour en passant.

Fenner rentra dans son bureau. Paula ouvrit doucement le tiroir du bureau et mit la main sur l'automatique de Fenner.

— Laisse ça, dit le petit.

Il parlait entre ses dents et savait se faire persuasif.

Paula se cala dans le fauteuil et croisa ses mains sur ses genoux.

Le petit type retourna dans le bureau de Paula et l'inspecta du regard. Il avait l'air intrigué. Il ouvrit un grand placard où Paula rangeait la papeterie et regarda à l'intérieur. Puis il poussa un grognement.

— Si vous avez cinq minutes, dit Fenner. on pourrait vous préparer à souper et à coucher. J'aimerais que vous vous sentiez tout à fait chez vous.

Le plus petit prit un lourd cendrier qui était à portée de sa main et le regarda pensivement, puis il le plaqua de toutes ses forces contre la figure de Fenner qui n'eut pas le temps d'esquiver. Les arêtes aiguës de l'objet en verre massif lui firent une entaille profonde dans le haut de la joue.

L'autre tira de sa poche un revolver au mufler court et le colla dans les reins de Paula. Il le lui rentra avec une telle force qu'elle poussa un cri.

— Si t'as le malheur de vouloir faire le zouave, fit le petit, je répands les tripes de ta tordue sur le tapis.

Fenner tira sa pochette et se tamponna le visage. Le sang coulait le long de sa main, tachant sa manchette.

— On se retrouvera peut-être un jour, dit-il entre ses dents.

— Colle-toi au mur, dit le petit. Je veux examiner ta baraque. Et grouille ! Sans ça, je t'en file un autre !

Soudain, Fenner se rendit compte qu'il avait affaire à des Cubains. Du genre qu'on rencontre dans tous les ports côtiers si l'on descend assez bas dans le Sud.

Il restait appuyé au mur, les mains levées à hauteur des épaules. Il était dans une telle rage qu'il aurait tenté sa chance si Paula n'avait pas été là. Mais il sentait que ces deux-là étaient un peu trop coriaces pour qu'il coure le risque.

Le petit Cubain tâta Fenner du haut en bas. Puis il dit :

— Ote ton veston et donne-le-moi.

Fenner le lui lança. Le Cubain s'assit sur le bord du bureau et tâta les coutures avec le plus grand soin. Il prit le porte-billets de Fenner, l'ouvrit et en vérifia le contenu. Puis il laissa tomber le veston par terre.

Il revint à Fenner et le tâta de nouveau. Son haleine puait l'ail et les doigts de Fenner se crispaient de l'envie d'attraper le type à la gorge, et de serrer...

Le Cubain se recula et grogna. Puis il tourna la tête vers Paula et dit :

— Toi, là-bas, viens ici.

Paula pinça les lèvres, mais elle se leva et fit un pas en avant.

— Ne posez pas vos sales pattes sur moi, dit-elle calmement.

Le Cubain dit quelque chose à l'autre en espagnol. Et l'autre fit un signe de tête à Fenner.

— Amène-toi ! commanda-t-il.

Fenner traversa la pièce. Comme il passait près du plus petit des Cubains, celui-ci lui assena derrière la tête un coup de crosse de revolver. Fenner tomba sur les genoux, étourdi, puis sur les mains. Le Cubain lui donna un violent coup de son soulier à bout carré, juste au-dessus du col, sous l'oreille, dans la partie molle du cou. Fenner roula sur le côté.

Paula ouvrit la bouche pour hurler, mais l'autre Cubain lui enfonça le canon de son automatique dans le bas du ventre. En force. Au lieu de hurler, elle s'étrangla de douleur et ses genoux flanchèrent.

Le Cubain l'attrapa sous les aisselles et la maintint droite. Le petit saisit sa robe par le bas et la lui retourna par-dessus la tête, lui immobilisant les bras et l'étouffant. Puis il la fouilla, déchirant les vêtements qui le gênaient, et roulant le porte-jarretelles jusque sur les genoux de Paula.

Ne trouvant pas ce qu'il cherchait, il frappa rageusement les seins de Paula d'un coup de sa paume ouverte. L'autre Cubain la jeta sur le divan et s'assit sur le coin de la table.

Le petit type fouilla rapidement la pièce. Il faisait cela de façon méticuleuse, sans désordre, en spécialiste de ce genre de travail. Puis il retourna dans l'autre pièce et la fouilla également.

Fenner l'entendait remuer à côté, mais il n'arrivait pas à faire fonctionner ses muscles. Il essaya de se relever, mais vainement. Un brouillard rouge de douleur et de rage flottait devant ses yeux comme un rideau.

C'est seulement quand ils furent partis en claquant la porte qu'il réussit à s'arracher du sol. Il s'appuya lourdement au bureau et jeta autour de lui ses yeux hagards. Paula était ratatinée sur le divan. Elle avait réussi à dégager sa tête de sa robe et elle pleurait de rage.

— Ne me regarde pas ! cria-t-elle. Ne me regarde pas, bon Dieu !

En vacillant, il gagna l'autre pièce et se dirigea vers le petit lavabo. Il baigna son visage longuement. Quand il eut fini, l'eau était toute rouge. Puis, d'un pas plus assuré, il gagna le placard et en sortit une bouteille de Scotch et deux verres. Il but longuement. Sa tête lui faisait un mal de chien. Le whisky le brûlait, mais le remettait d'aplomb. Il remplit aux trois quarts l'autre verre et l'emporta dans son bureau.

Paula s'était rajustée. Elle avait roulé en boule et jeté ses sous-vêtements déchirés dans un coin. Elle pleurait toujours, sans bruit.

Fenner posa le verre sur le coin du bureau, près d'elle.

— Ecluse-moi ça, petit, fit-il. C'est ce qu'il te faut.

Elle le regarda. Puis, elle regarda le verre et le rafla d'un geste brusque. Ses yeux étincelaient dans son visage livide. Elle jeta le whisky à la figure de Fenner.

Fenner resta immobile. Puis il prit son mouchoir taché de sang et le passa sur son visage. Paula mit sa tête dans ses mains et se remit à pleurer, pour de bon, cette fois. Fenner s'assit derrière son bureau, enleva son col trempé de whisky et le jeta dans la corbeille à papiers. Puis il s'essuya soigneusement le cou avec le mouchoir.

Ils restèrent ainsi pendant plusieurs minutes, le silence troublé seulement par les sanglots âpres de Paula. Fenner était en morceaux : son crâne menaçait d'éclater. Sa joue le lançait et la plaque violacée de son cou, avivée par le whisky, le brûlait cruellement. Il prit son étui à cigarettes et en choisit une avec des doigts tremblants.

Paula cessa de pleurer.

— Alors, tu te prends pour un dur, dit-elle, la tête toujours cachée dans ses mains. Tu te prends pour quelqu'un et tu laisses deux gangsters à la manqué entrer ici et nous faire ça !... Mais bon Dieu, Dave ! Tu baisses ! Tu te ramollis, tu te dégonfles... Tu as vu où cet immonde salaud a posé ses mains crasseuses, dis, Belle au Bois Dormant ?

« Je me suis attelée avec toi, parce que je te croyais capable de te défendre et de me défendre, mais je me suis trompée. Maintenant, tu te laisses vivre et tu es dégonflé. Dégonflé ! Tu m'entends, Dave ?

« Tu n'es plus à la hauteur, Dave ! Tu as laissé ces deux types sortir d'ici comme ils y étaient entrés et après tu as sauté sur la bouteille...

« Okay, Dave Fenner, c'est fini nous deux. Je plaque. Et quand je voudrai qu'un type m'arrache mes vêtements, je te passerai un coup de fil pour te demander de venir tenir la chandelle ! »

Elle se mit à frapper du poing les coussins du divan, puis se reprit à sangloter.

« Oh, Dave... Dave, dit-elle. Comment as-tu pu les laisser me faire

ça ?

— Tu as raison, mon chou. Je suis resté trop longtemps inoccupé.

Il se leva et prit son chapeau.

— Ne me laisse pas tomber maintenant, Dizzy, reprit-il. Repose-toi un jour ou deux. Ferme le bureau. Moi, j'ai à faire...

Il ouvrit le tiroir de son bureau et y prit son automatique. Il le fourra dans sa ceinture et ajusta les pans de son veston pour cacher la crosse. Puis il tira son chapeau sur son nez et sortit.

Une heure plus tard, douché, frictionné, rhabillé correctement, Fenner fit signe à un taxi. L'adresse qu'il donna au chauffeur était quelque part dans le centre.

Tandis que son taxi filait à travers la circulation intense de la soirée, Fenner restait figé, l'air absent. Mais ses poings serrés posés sur ses genoux trahissaient les sentiments qui l'agitaient.

Le taxi vira dans la Septième Avenue et plongea dans une petite rue bruyante. Un peu plus loin, il stoppa et Fenner descendit. Il jeta un dollar au chauffeur et se fraya un chemin à travers la chaussée en s'efforçant d'éviter les groupes de gosses batailleurs qui roulaient jusque dans ses jambes.

Il grimpa un haut escalier aux marches usées et sonna à une porte. Au bout d'une ou deux minutes, une vieille femme d'aspect peu engageant, vint ouvrir. Elle l'examina en louchant.

— Ike est là ? demanda-t-il brièvement.

— Qui le demande ? répondit-elle.

— Fenner.

La vieille femme retira la chaîne de la porte et ouvrit.

— Attention en montant, dit-elle, Ike est à cran, ce soir.

Fenner l'écarta et grimpa l'escalier sombre.

Des odeurs de cuisine rance et de crasse lui firent faire la grimace. Au premier étage, il frappa du poing à une porte... Il entendit un murmure de voix, puis ce fut le silence total. La porte s'entrouvrit doucement. Un jeune gars, mince mais musclé, au menton pointu comme un groin, parut et l'examina de la tête aux pieds.

— Ouais ? fit le type.

— Je veux voir Ike. Je m'appelle Fenner.

Le jeune gars referma la porte. Fenner l'entendit prononcer quelques mots, après quoi il rouvrit la porte et fit signe à Fenner d'entrer.

Ike Bush était assis à une table en compagnie de quatre individus. Ils faisaient un poker.

Fenner entra et vint se planter derrière Ike Bush. Les autres lui jetèrent un regard soupçonneux, mais continuèrent de jouer. Bush fixait ses cartes pensivement. C'était un grand et gros homme au visage sanguin et empâté et aux sourcils broussailleux. Dans ses doigts épais, les cartes ne paraissaient pas plus grandes que des dominos.

Fenner le regarda jouer pendant quelques minutes. Puis il se pencha et glissa dans l'oreille de Bush :

— Tu vas prendre une déculottée phénoménale...

Bush se replongea dans son jeu, se racla la gorge et cracha par terre. Puis il jeta ses cartes d'un air dégoûté, repoussa sa chaise, se leva et entraîna Fenner à l'autre bout de la pièce.

— Qu'est-ce que tu veux ? grogna-t-il.

— Deux Cubains, répondit Fenner. Vêtus de noir, tous les deux. Feutres mous noirs, chemises blanches, cravates gueulardes. Souliers noirs à bouts carrés. Deux petits fumiers. Armés tous les deux.

Ike secoua la tête.

— Connais pas, dit-il. Sont pas de par ici.

Fenner lui jeta un regard glacial.

— Alors renseigne-toi, fit-il. Et vite. J'ai un compte à régler avec eux. Tout de suite.

Ike haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'ils t'ont fait ? J'ai ma partie de poker...

Fenner tourna légèrement la tête et montra l'entaille sanglante de sa joue.

— Ces deux petites ordures sont venues chez moi et m'ont fait ça. Ils ont déshabillé Paula... et se sont taillés.

Les yeux de Bush s'écarquillèrent.

— Attends, dit-il.

Il alla décrocher un téléphone posé sur une table dans un coin. Après une longue conversation à voix basse, il raccrocha et fit signe à Fenner qui vint le rejoindre.

— Tu les as trouvés ?

— Oui, fit-il en essuyant la sueur de son visage au dos de son énorme main. Ils sont en ville depuis cinq jours. Personne n'est foutu de savoir qui ils sont ni d'où ils viennent. On ne sait pas non plus dans quelle combine ils sont, mais ils ont l'air d'avoir du fric. Ils ont une boîte du côté de Brooklyn. Je t'ai écrit l'adresse sur ce papier. Paraît que c'est une maison meublée qu'ils ont louée...

Fenner prit le papier que lui tendait Ike.

— Tu vas te donner de l'exercice, Dave ? demanda Bush. Veux-tu un ou deux de mes bonshommes ?

Fenner montra ses dents en un sourire sans gaîté.

— Je m'en tirerai, dit-il laconiquement.

Ike attrapa une bouteille noire dépourvue d'étiquette et regarda Fenner d'un air interrogateur.

— Un coup avant de partir ? demanda-t-il.

Fenner secoua la tête. Puis, après une tape amicale sur l'épaule d'Ike Bush, il fourra le papier dans sa poche et sortit.

Dans la rue, le taxi était au même endroit qu'à son arrivée.

Le chauffeur se pencha en le voyant déboucher de l'escalier et lui dit avec un sourire :

— J'ai pensé que c'était pas chez vous ici. Alors j'ai attendu. Où on va ?

Fenner ouvrit la portière.

— T'es fichu d'aller loin, petit, dit-il. Tu suis un cours de détective par correspondance ?

L'autre répondit sérieusement :

— Les affaires ne gazent pas fort en ce moment, patron. Pour se défendre, faut travailler des méninges un peu. Où allons-nous ?

— De l'autre côté du pont de Brooklyn ! Après j'irai à pied.

Le taxi démarra en vitesse en direction des feux de la Septième Avenue.

— Quelqu'un vous a chahuté, patron ? demanda le chauffeur avec curiosité.

— Non, grogna Fenner. C'est ma tante Fanny qui s'est aiguisé les dents sur ma fiole.

— Coriace, la vieille, hein ? dit le chauffeur, mais après ça, il la boucla.

Il faisait presque nuit quand ils traversèrent le pont de Brooklyn. Arrivé de l'autre côté, Fenner paya son taxi et entra dans le bar le plus proche. Il commanda un club-sandwich et trois doigts de whisky. Tout en expédiant le sandwich, il se fit indiquer son chemin par la serveuse. Elle se donna beaucoup de mal pour chercher sur un plan et le montra à Fenner. Il but encore un whisky, paya et sortit.

Dix minutes de marche rapide l'amènèrent à l'endroit en

question. Et il put trouver la maison sans avoir eu à interroger personne et sans s'être trompé.

Il descendit la rue examinant chaque coin d'ombre avec méfiance avant de revenir sur ses pas pour examiner la maison, une petite bâtisse à deux étages plantée à un coin de rue et entourée d'une petite haie qui en cachait l'entrée.

Aucune fenêtre n'était éclairée de l'intérieur. Fenner poussa la grille et franchit la petite allée cimentée, le regard à l'affût. Evitant l'entrée principale et son perron, il contourna la bâtisse. Pas de lumière derrière non plus.

Une fenêtre à guillotine étant légèrement levée, il y passa le bras et sa petite lampe de poche éclaira la pièce. Elle était complètement vide.

Il mit quelques secondes à remonter à fond le panneau de la fenêtre et à sauter dans la pièce sur la pointe des pieds. Doucement, il fit jouer le bouton de la porte, l'ouvrit et se trouva dans un vestibule. Le rayon de sa lampe éclaira un tapis et une grande desserte. L'escalier était devant lui. Il se tint immobile un instant, l'oreille aux aguets, mais aucun bruit ne lui parvint, sauf le murmure étouffé et lointain de la circulation.

Il grimpa l'escalier, son automatique à la main. Les coins de sa bouche tombaient légèrement et les muscles de son visage étaient rigides. Sur le palier, il s'arrêta de nouveau et prêta l'oreille. Une odeur désagréable, vaguement familière, le frappa. Il fronça les narines, se demandant ce que ça pouvait être.

Il y avait trois portes devant lui. Il choisit celle du milieu. Tournant lentement le bouton, il poussa doucement. L'odeur était plus forte, maintenant. Elle lui rappelait une odeur de boucherie. Avec précaution, il entra et referma la porte derrière lui. Puis sa torche éclaira le commutateur et il alluma.

Son regard fit le tour de la pièce. C'était une chambre à coucher très luxueusement meublée. Elle était vide. Ne laissant rien au hasard, il tourna la clef dans la serrure pour prévenir toute attaque de ce côté-là. Puis il reprit son examen. C'était une chambre de femme, avec une coiffeuse dans un coin. Fenner ouvrit la garde-robe. Un seul vêtement s'y trouvait pendu. C'était le costume tailleur que portait Marian Daley quand elle était venue le voir.

Fenner alla vers une commode et ouvrit le tiroir du haut. Il y trouva le petit chapeau mignon qu'il lui avait vu. Dans un autre tiroir, il trouva des sous-vêtements roulés en boule, une ceinture, des bas, des souliers. Il prit tous ces objets et les jeta sur le lit.

Il alla vers la coiffeuse et ouvrit d'un coup sec le petit tiroir placé sous le miroir. Le sac à main de la jeune femme était dedans. Il l'en sortit, non sans difficulté, le prit et alla s'asseoir sur le lit ; pensivement, il tapota le sac dans sa paume ouverte, son regard absent fixant le tapis. Tout cela ne lui disait rien qui vaille.

Il ouvrit le sac et en répandit le contenu sur le lit. Les petites bricoles habituelles formaient un petit tas assez attendrissant. Il le remua du doigt, mais n'y trouva rien. Alors, reprenant le sac, il en déchira la doublure d'un coup sec. Tout au fond, ou bien dissimulé là volontairement, ou bien tombé là par hasard, il y avait un bout de papier. Il l'étala et l'examina. C'était une lettre rédigée sur une feuille simple dans une large écriture négligée.

Key West.

Chère Marian,

Ne te tracasse pas. Noolen a promis de m'aider. Pio ne sait rien encore. Je crois que tout se passera bien, maintenant.

La lettre n'était pas signée.

Fenner replia soigneusement le papier, et le mit dans son porte-cigarettes. Il resta assis sur le lit, réfléchissant...

Key West (1) et les deux Cubains. Les choses commençaient à prendre corps. Il se leva et fouilla soigneusement toute la pièce, mais ne trouva rien d'autre. Alors il éteignit la lumière, rouvrit la porte et se retrouva sur le palier.

Il se glissa dans la pièce de gauche. Sa torche lui révéla une salle de bains assez spacieuse. Il s'assura que les rideaux étaient clos et tendit le bras vers l'interrupteur. L'odeur qui régnait là dedans lui soulevait le cœur. Il savait, maintenant, ce que c'était et il dut se raidir pour se forcer à allumer. Avec un soin exagéré, il tourna le bouton et la lumière l'éblouit.

(1) Récif corallien au large de la Floride.

La pièce avait l'air d'un abattoir à la fin d'une journée de travail. La baignoire était couverte d'un drap de lit ensanglanté. La cloison était rouge. Le carrelage alentour était rouge. Une table près de la baignoire était recouverte d'un linge trempé de sang sous lequel il y avait quelque chose.

Fenner restait immobile, inspectant du regard toute la pièce. Son visage était livide et tiré. Il fit un pas vers la table – très lentement. Puis glissant le canon de son automatique sous le linge, il le souleva.

Un bras de femme, blanc et frêle, sauvagement haché à l'épaule, vacilla sur la table et roula à ses pieds.

Fenner se sentit inondé d'une sueur froide. Avec effort, il avala le flot de salive qui lui emplissait la bouche. Il examina soigneusement le bras, sans oser le toucher. La main était étroite et longue, les ongles soignés.

Ses doigts tremblaient un peu lorsqu'il alluma une cigarette. Il en aspira longuement la fumée, s'efforçant de la rejeter lentement par les narines pour tâcher d'effacer l'horrible odeur de mort. Puis il alla vers la baignoire et retourna le drap.

Fenner était coriace. Il avait fait les « chiens écrasés » dans le journalisme, et les morts accidentelles ou brutales ne l'impressionnaient plus beaucoup. Le crime n'était devenu pour lui, à la longue, qu'un sujet de chronique avec un beau titre. Mais, cette fois-ci, il était secoué. D'autant plus secoué qu'il avait connu la jeune femme. Elle était sa cliente.

Quelques heures plus tôt, elle avait été vivante devant lui. Chez lui.

Ce qu'il avait vu dans la baignoire ne lui laissait plus aucun doute. Les zébrures révélatrices ornaient toujours le corps meurtri.

Fenner laissa retomber le drap et sortit de la pièce. Il referma doucement la porte et s'y adossa. Il aurait donné cher pour un verre d'alcool. Il resta là, l'esprit vide, jusqu'à ce que le choc se fût atténué. Puis s'essuya le visage avec son mouchoir et gagna le palier.

Il fallait que Grossett sache. Qu'il coince ces Cubains immédiatement...

Mais une pensée l'arrêta brusquement. Les jambes et un bras manquaient au cadavre. La tête également. Un chargement assez encombrant pour deux hommes s'ils ne veulent pas qu'on les remarque... Pas d'erreur, c'était ça. Ils étaient en train de la transporter ailleurs, morceau par morceau. Et ils allaient revenir chercher le reste...

Les yeux de Fenner se rétrécirent. Il lui suffisait d'attendre leur retour. Et là, il leur réglerait leur compte.

Avant d'avoir pu décider s'il allait téléphoner à Grossett ou simplement attendre et prendre l'affaire à son compte, il entendit une voiture stopper devant la maison et une portière claquer.

Il revint silencieusement dans la chambre à coucher et se plaça derrière la porte qu'il laissa entr'ouverte. Son automatique glissa dans sa main.

Il entendit la porte du perron s'ouvrir et se refermer. Puis la lumière s'alluma dans le vestibule.

Il sortit de la chambre, courbé en deux et jeta un coup d'œil à travers les barreaux de la rampe. Les deux Cubains étaient plantés dans le hall, figés, aux aguets.

Fenner ne fit pas un mouvement. Les Cubains portaient chacun une grande valise. Il les vit échanger un regard. Puis le plus petit des deux murmura quelque chose à l'autre qui posa sa valise et grimpa l'escalier.

Il escaladait les marches à une telle allure que Fenner n'eut pas le temps de se dissimuler.

Le Cubain l'aperçut au moment où il arrivait dans la courbe de l'escalier et sa main plongea dans son veston.

Fenner ricana, découvrant ses dents, et lui tira trois balles dans le ventre.

Les coups de feu tonnèrent dans le silence. Le Cubain exhala une espèce de sanglot et se courba en deux en tenant son ventre à deux mains.

Fenner bondit en avant, catapultant le Cubain de côté. Puis il plongea dans l'escalier, comme d'un tremplin.

Le petit Cubain n'eut pas la possibilité de s'écarter. Le tonnerre imprévu des coups de feu l'avait paralysé et bien que sa main eût cherché inconsciemment dans son veston, il fut incapable de remuer les pieds.

Les quatre-vingt-quinze kilos de muscles et d'os de Fenner percutèrent sur lui comme un obus. Et ils s'écrasèrent ensemble sur le sol, le Cubain dessous. A peine avait-il eu le temps d'esquisser un hurlement strident d'épouvante que Fenner était sur lui.

L'espace d'une seconde ou deux, Fenner fut presque assommé lui-même. Son revolver avait sauté de sa main dans sa chute, et comme il se mettait à quatre pattes pour se relever, il eut vaguement conscience d'élancements douloureux dans les bras.

Le Cubain ne bougeait toujours pas. Fenner se mit debout avec précaution et le remua du pied. L'angle bizarre que faisait la tête du type l'éclaira. Il lui avait broyé le cou.

Il se mit à genoux et fouilla les poches du Cubain, mais n'y trouva rien d'intéressant. Il ouvrit une des valises. Elle était vide. Les tâches de sang souillant la doublure lui confirmèrent ce qu'il avait supposé.

Il ramassa son automatique et remonta l'escalier pour jeter un coup d'œil sur l'autre Cubain. Lui aussi était mort. Comme de la tête de porc. Ratatiné dans un coin. Avec un rictus de chien enragé qui découvrait ses gencives.

Fenner le fouilla aussi, mais sans résultat. Alors il redescendit rapidement. Il voulait se tirer de là en vitesse. Il éteignit la lumière du vestibule, ouvrit la grande porte et sortit dans la nuit.

La voiture était toujours devant la porte. Vide. Fenner n'y toucha pas. Il remonta la rue, en se tenant dans l'ombre. Et il ne se détendit qu'en retrouvant la foule de Sulton Street. Là, il sauta dans un taxi.

En arrivant à l'immeuble de son bureau, il avait mis au point un plan de campagne. Il prit l'ascenseur jusqu'au troisième et se hâta le long du corridor menant à son bureau. Il vit, par la porte vitrée, qu'il y avait de la lumière. La main sur la crosse de son automatique, il ouvrit la porte et entra.

Paula était assise dans un fauteuil, devant le téléphone. Elle sursauta en l'entendant entrer. Elle s'était endormie.

— Pourquoi n'es-tu pas rentrée chez toi ? demanda Fenner brièvement.

Paula eut un mouvement de la tête vers le téléphone.

— Elle aurait pu nous appeler, dit-elle doucement.

Fenner s'assit près d'elle, lourdement. Ecrasé de fatigue.

— Dave, dit-elle, je suis désolée de ce que je t'ai...

— Laisse tomber, dit Fenner, en lui tapotant amicalement la main. Tu avais raison de m'incendier. Pour l'instant, il se passe des choses. Ces deux Cubains ont rattrapé la petite et l'ont tuée. Ensuite ils l'ont découpée. Je les ai coincés en train de transporter les morceaux. Ils sont morts. Je les ai tués tous les deux... Ne m'interromps pas. Laisse-moi te raconter ça très vite. Je ne veux pas mettre les flics dans le coup. C'est une affaire strictement entre moi et celui qui a commencé ce bizenesse. Les deux fumiers d'aujourd'hui ne sont que du fretin. Il y a mieux. Lis ça.

Il lui tendit la lettre trouvée dans le sac de Marian. Elle la lut. Son visage s'était légèrement altéré, mais elle gardait son calme.

— Key West ? interrogea-t-elle.

— Oui, répondit Fenner. Ça te dit quelque chose ?

Paula eut une moue dubitative.

— La même voulait retrouver sa sœur. Et elle nous a dit qu'elle ne savait pas où elle se trouvait. Pourquoi ne m'a-t-elle par parlé de Key West ? Tu vois ce que je veux dire, mon petit ? Ça m'a tout l'air d'un coup monté. Y a queq'chose de très louche dans cette histoire.

— Qui est Pio ? demanda Paula, en relisant la lettre. Et qui est Noolen ?

Fenner secoua la tête. Son regard s'était durci.

— Je n'en sais rien, mon petit, dit-il. Mais je vais aller y voir. J'ai les six mille dollars de cette fille. Je dépenserai tout s'il le faut, mais j'éclaircirai, l'affaire.

Il décrocha le téléphone et composa un numéro. En attendant d'être branché, il dit :

— Ike va avoir à en mettre un coup pour gagner un peu de cette galette que je lui file...

Une friture sur le fil. Fenner demanda :

— Ike ?... Dites-lui que c'est Fenner... Dites-lui de ne pas faire le con... Dites-lui que s'il ne vient pas tout de suite, je vais venir lui faire avaler ses dents.

Il attendit encore un moment, son pied droit cognant nerveusement le pied de son fauteuil. Puis le grognement d'Ike Bush vint sur le fil.

— Ça va, ça va !... dit Fenner. Tu nous les brises avec ton poker ! S'agit de queq'chose d'ultra-urgent. Je veux le nom de quelqu'un que je puisse contacter à Key West. Faudrait qu'il soit en cheville avec les gars qu'ont du poids là-bas.

— Key West ? grogna Ike. Je ne connais personne à Key West.

Fenner découvrait ses dents.

— Alors démerde-toi pour trouver quelqu'un qui connaisse le milieu. Rappelle-toi. J'attends ici. Ça urge.

Il claqua le récepteur sur l'appareil.

— T'y vas ? demanda Paula.

Il fit un signe affirmatif.

— C'est loin, dit-il. Mais j'ai idée que ça se terminera là-bas. Je me trompe peut-être, mais je veux y aller voir.

Paula se leva.

— Est-ce que je pars avec toi ?

— Non, mon petit. S'il se passe des choses... je te ferai venir. Tu as mieux à faire ici, pour l'instant. Faudra t'occuper de Grossett. Dis-lui que je suis parti en voyage pour quelques jours, mais que tu ne sais pas où...

— Je vais chez toi te préparer une valise.

Fenner acquiesça.

— Oui, vas-y.

Quand elle fut partie, il sortit l'horaire des Pan-American Airways. Il y avait un avion pour la Floride à minuit trente. Il regarda sa montre. Onze heures cinq. Si Ike le rappelait vite, il pourrait juste l'attraper.

Il s'assit à son bureau et alluma une cigarette. Il dut attendre vingt minutes que le téléphone se décide à sonner. Il arracha le récepteur.

— Le gars qu'il te faut, dit la voix d'Ike, c'est un nommé Buck Nightingale. Il a son doigt un peu dans tous les gâteaux, là-bas. Vas-y mollo avec lui, il a le caractère fragile.

— Moi aussi, dit Fenner... Alors arrange tout ça pour moi, Ike. Préviens-le que Dave Ross arrive par le prochain avion et qu'il a besoin de recommandations. Fabrique-moi un pedigree de premier choix. Je vais dire à Paula de te poster un chèque de cinq cents jetons pour ta peine.

— D'accord, d'accord, répondit Ike d'une voix de miel. Je vais t'arranger ça. Et il raccrocha.

Fenner appela un autre numéro.

— Paula ? Fais vite, avec ma valise. J'attrape l'avion de minuit trente. Tu me retrouveras à l'aérodrome. Fais vinaigre, ma cocotte.

Il ouvrit un tiroir, en tira un carnet de chèques et en signa cinq en blanc. Il mit son chapeau et s'attarda à regarder pensivement autour de lui. Puis il éteignit la lumière et sortit en claquant la porte.

II

Fenner arriva à Key West vers neuf heures. Il s'inscrivit dans l'hôtel le plus proche, prit un bain froid et se coucha. Puis il s'endormit, bercé par le ronronnement d'un ventilateur électrique placé juste au-dessus de sa tête.

Il dormit deux heures, puis le téléphone le réveilla comme il l'avait demandé. « Bonjour », fit le téléphone. Et Fenner commanda un jus d'orange et des toasts. Et dit à la voix frêle à l'autre bout du fil qu'on lui monte une bouteille de scotch. En attendant, il s'offrit une douche glacée.

Il était onze heures et demie quand il quitta son hôtel et descendit le Roosevelt Boulevard. Tout en marchant, il pensait à la chaleur. Il se dit que s'il devait rester longtemps dans ce patelin, il lui faudrait trouver quelque chose contre ça.

Il avisa un policeman et alla lui demander s'il connaissait Buck Nightingale.

Le flic le regarda avec stupéfaction.

— Vous êtes nouveau ici ? fit-il.

— Non, répondit Fenner. Je suis le plus ancien habitant de ce bled. C'est pourquoi je suis venu vous trouver. Je voulais savoir si vous, vous étiez au courant.

Puis il continua son chemin en se disant que s'il ne se surveillait pas un peu, la chaleur lui ferait faire des bêtises. Il sentait que ça commençait déjà à le travailler.

Il apprit où habitait Nightingale en posant la question à un chauffeur de taxi. Il eut à la fois le renseignement et une démonstration de politesse. Il remercia le chauffeur, mais gâcha tout en ne prenant pas le taxi. Le gars lui dit qu'il lui ferait faire le tour de

la ville pour un quart de dollar. Fenner répondit qu'il aimait mieux marcher. Et il poursuivit son chemin en fermant les oreilles aux reparties du chauffeur. Il n'avait pas envie de se battre, il faisait beaucoup trop chaud.

Quand il arriva à Flagler Avenue, ses pieds commençaient à lui faire mal. Il avait l'impression de marcher sur une plaque de tôle chauffée à blanc. Il capitula et fit signe à un taxi. Une fois installé, il se déchaussa pour donner un peu d'air à ses pieds. Mais il avait à peine enlevé ses souliers que le taxi freina devant une petite boutique.

— C'est ici, patron, dit le chauffeur avec un signe de tête.

Fenner remit péniblement ses souliers. Sa main poisseuse collait à l'étoffe quand il mit la main dans sa poche. Il donna un quart de dollar au chauffeur et descendit.

La boutique était d'aspect très propre et les glaces de la devanture étincelaient. Dans la vitrine de droite, il y avait un petit cercueil blanc. Le fond était tapissé de lourds rideaux noirs. Il y avait une carte posée sur un petit chevalet, à côté du cercueil. Fenner la lut. Elle disait :

« NOUS NOUS OCCUPERONS DE VOTRE PETIT SI DIEU NE LUI PRÊTE PAS VIE »

Fenner trouva que c'était d'un goût excellent. Il plia voir l'autre vitrine. Elle était également drapée de noir. Et sur un socle blanc, il y avait une urne d'argent. Une autre carte, portant l'inscription : *« Tu es né poussière et tu retourneras en poussière »* l'impressionna vivement.

Il se recula un peu afin de pouvoir lire l'enseigne au-dessus de la boutique : B. NIGHTINGALE POMPES FUNEBRES.

— Eh bien, eh bien, murmura Fenner. Ça m'a l'air d'une sacrée boîte !

Il entra dans la boutique. Un timbre électrique grelotta et ne s'arrêta que lorsqu'il eut refermé la porte. L'intérieur de la boutique était encore plus impressionnant. Un comptoir bas, drapé de velours blanc et pourpre, coupait la pièce en deux. Il y avait d'immenses fauteuils de cuir noir sur un tapis ultraviolet. Et des casiers de verre contenaient des cercueils miniature faits des matières les plus diverses, depuis l'or jusqu'au sapin.

Sur la droite, un crucifix de deux mètres de haut, admirablement éclairé par des projecteurs masqués. La statue faisait tellement vivant que Fenner sursauta. Il eut l'impression d'être entré dans une église.

Une femme entra silencieusement, de derrière un rideau. Elle était vêtue d'une robe noire très collante, avec col et manchettes blancs. Elle était blonde. Sa bouche, large et charnue, faisait comme une blessure sanglante dans son visage. A cause du rouge à lèvres.

Elle regarda Fenner et sa bouche esquissa un sourire. Fenner la trouva fort intéressante.

Elle dit d'une voix grave et solennelle :

— Puis-je quelque chose pour vous, Monsieur ?

— Ces boîtes sont à vendre ? demanda-t-il avec un geste du pouce vers les cercueils miniature.

Elle cligna des paupières.

— Mais oui, répondit-elle. Ce ne sont que des modèles, vous savez ; mais est-ce vraiment l'objet de votre visite ?

Fenner secoua négativement la tête :

— Non, simple curiosité.

Elle l'observa d'un air dubitatif.

— Nightingale est là ? demanda Fenner.

— C'est lui personnellement que vous tenez à voir ?

— Bien sûr, mignonne. Sans ça, je ne l'aurais pas demandé. Dites-lui que c'est Ross.

— Je vais voir, dit-elle. En ce moment, il est très occupé.

Fenner la regarda disparaître derrière la tapisserie. Il trouva que sa silhouette, vue de dos, ne manquait pas de charme.

Elle revint au bout d'un court moment et lui dit :

— Voulez-vous monter ?

Il grimpa derrière elle un petit escalier. Son parfum lui plut et il le lui dit. Elle tourna la tête et sourit par-dessus son épaule. Elle avait de belles dents étincelantes.

— Qu'est-ce que je dois faire maintenant ? Je suis censée rougir ?

Il secoua gravement la tête.

— Quand je trouve une femme épatante, j'aime bien qu'elle le sache, fit-il.

Elle lui montra une porte.

— C'est là qu'il est, dit-elle.

Puis après un court silence, elle ajouta :

— Vous me plaisez. J'aime vos yeux.

Après quoi, elle redescendit les marches en tapotant d'une main ses mèches blondes.

Fenner tripota sa cravate.

— Beau petit lot, se dit-il.

Il tourna le bouton de la porte et entra.

La pièce était de toute évidence un atelier. Quatre cercueils étaient posés sur des tréteaux. Nightingale s'affairait à visser une plaque de cuivre sur l'un d'eux.

Nightingale était un petit homme brun. Il portait des lunettes d'acier à verres très épais. Sa peau était très blanche. Il cligna vers Fenner deux grands yeux délavés derrière leurs carreaux.

— C'est moi Ross, dit Fenner.

Nightingale continua de visser sa plaque.

— Vous avez demandé à me voir ? dit-il.

— Dave Ross, répéta Fenner debout près de la porte. Je croyais que vous m’attendiez.

Nightingale posa son tournevis et le regarda.

— C’est ma foi juste, dit-il comme s’il se rappelait soudain. C’est ma foi juste. Montons causer là-haut.

Fenner le suivit hors de l’atelier et le long d’un autre petit escalier. Nightingale le fit entrer dans une pièce spacieuse et fraîche. Deux grandes fenêtres ouvraient sur un petit balcon d’où on apercevait le golfe du Mexique.

— Assieds-toi, dit Nightingale. Et enlève ton veston si ça te chante.

Fenner ôta son veston, roula les manches de sa chemise et s’assit devant la fenêtre.

— Tu as soif ? demanda Nightingale.

— J’comprends !

Une fois les verres remplis, Nightingale s’installa confortablement. Fenner se torturait le crâne pour chercher une ouverture. Il savait qu’il fallait d’abord tâter le terrain, car il ignorait jusqu’à quel point il pouvait compter sur ce petit homme. Inutile d’éveiller ses soupçons.

— Tu me prends en charge jusqu’où ? demanda-t-il.

Nightingale tripota son verre avec ses gros doigts.

Il paraissait un peu surpris.

— Jusqu’au bout, répondit-il enfin. C’est ce que tu attends de moi, je suppose ?

Fenner s’étira :

– Je voudrais me mettre en cheville avec les gars d’ici. New-York est devenu un peu trop malsain pour moi.

— Je peux le faire, dit Nightingale avec simplicité. Crotti a dit que t'étais un type régulier et m'a demandé de t'aider. Crotti a été très chic pour moi ; je suis content de pouvoir lui rendre la pareille.

Fenner pensa que Crotti devait être le zèbre que Ike avait contacté.

— Peut-être que cinq sacs ajouteraient à ton affection pour Crotti ? proposa-t-il.

Nightingale eut l'air peiné.

— Je ne veux pas de ton argent, dit-il simplement. Crotti m'a dit : « Aide ce gars-là » et moi, ça me suffit.

Fenner se tortilla sur sa chaise, très frappé de voir que le petit homme était sincère.

— Eh ben parfait, dit-il. Sans offense. Là d'où je viens, les gens ont une autre façon de voir les choses.

— Je peux te donner des introductions, dit Nightingale. Mais qu'est-ce que tu veux, au juste ?

Fenner aurait bien voulu le savoir lui-même. Il biaisa.

— J'aurais voulu me faire un peu de fric, dit-il. Du sérieux. Tu as peut-être un ami qui pourrait m'employer ?

— Crotti me dit que t'as une sacrée réputation. Paraît que t'as pas mal d'encoches à ton revolver.

Fenner essaya de prendre un air modeste et maudit l'imagination d'Ike Bush.

— Je me défends, dit-il négligemment.

— Peut-être que Carlos pourrait t'utiliser.

Fenner donna un coup de sonde.

— J'avais pensé, dit-il, que ça serait peut-être intéressant de travailler avec Noolen.

Les yeux pâles de Nightingale étincelèrent.

— Noolen ? Noolen, c'est l'arrière-train d'un canasson.

— Sans blague ?

— Carlos le fait manger dans sa main, le Noolen. Rien à chiper avec un toquard comme lui.

Fenner en conclut que Noolen n'était qu'une cloche. Cependant il persista.

— Tu m'épates, dit-il. On m'avait dit que Noolen était un caïd, dans le coin.

Nightingale étira son cou. Et, se raclant la gorge avec une lenteur calculée, il cracha par terre.

— Conneries fit-il.

— Oui est Carlos ?

Nightingale retrouva sa bonne humeur.

— Ça ! dit-il, c'est le gars qu'il te faut ! Avec Pio, tu iras loin.

Fenner s'envoya une lampée de whisky.

— C'est comme ça qu'il s'appelle... Pio Carlos ?

Nightingale acquiesça du chef.

— Et il tient tout ce patelin dans sa pogne.

Il étendit sa main carrée et courte et refermant ses doigts musculeux, serra le poing.

— Comme ça ! fit-il. Comprends-tu ?

Fenner inclina la tête.

— Okay, dit-il. Je me laisserai guider par toi.

Nightingale se leva et posa son verre sur la table.

— J'ai un petit boulot à finir à l'atelier ; après ça, on sortira et je te présenterai aux copains. En attendant, repose-toi ici. Il fait trop chaud pour se baguenauder dehors.

Quand Nightingale se fut éclipsé, Fenner ferma les yeux pour réfléchir. Ça s'amorçait plus rapidement qu'il ne l'avait espéré. Il lui faudrait jouer serré, dorénavant.

Il sentit un léger courant d'air et ouvrit les yeux. La blonde était dans la pièce et fermait doucement la porte. Elle tourna la clef dans la serrure.

« Bon Dieu ! pensa Fenner. Elle va me sauter dessus ! »

Il balança ses pieds de dessus le fauteuil que venait de quitter Nightingale et se leva.

— Ne bougez pas, dit-elle en s'approchant de lui. J'ai à vous parler.

Fenner se rassit.

— Comment vous appelez-vous, mon petit loup ? demanda-t-il pour gagner du temps.

— Robbins. Curly (Bouclettes.) pour les intimes.

— Joli nom. Et alors ? Qu'est-ce qui vous tracasse ?

Elle s'assit et se croisa les jambes. Fenner vit un bout de cuisse nue au-dessus des bas.

« Chouettes molletons ! » pensa-t-il.

— Suivez mon conseil, dit-elle à voix basse. Rentrez chez vous. Les gangsters d'importation ne font pas long feu ici.

Fenner leva les sourcils.

— Qu'est-ce qui vous a dit que j'étais un gangster ?

— Je n'ai pas besoin qu'on me le dise. Vous êtes venu ici pour tout chambarder, pas vrai ? Mais ça ne marchera pas. Parce que les truands d'ici n'aiment pas la concurrence étrangère. Ils feront du hachis de votre viande si vous restez.

Fenner fut très touché.

— Vous êtes une gentille petite fille, mais je suis venu ici pour y gagner mon bœuf et j'y reste.

Elle poussa un soupir.

— Je pensais bien que vous le prendriez comme ça. Elle se leva. Si vous étiez raisonnable, vous feriez vos paquets tout de suite. En tout cas, ouvrez l'œil ! Moi, je n'ai confiance en aucun d'eux. Surtout pas en Nightingale. Il a l'air d'une demi-portion, mais méfiez-vous de lui. C'est un tueur... Alors, surveillez-le.

Fenner se leva.

— Okay, mon petit, dit-il. Je le surveillerai. Et maintenant, vous feriez mieux de les mettre avant qu'il ne vous trouve ici.

Il la reconduisit à la porte.

— Je vous dis ça parce que vous êtes mignon tout plein, fit-elle. Je n'aime pas voir un grand gars comme vous foncer tête baissée dans les embêtements.

Fenner sourit. Et, balançant la main, il lui appliqua une claque amicale sur les fesses.

— Ne vous cassez pas le bonnet pour moi, dit-il.

Elle leva son visage vers lui ; alors, comme il la trouvait pas mal du tout, il l'embrassa. Elle noua ses bras autour du cou de Fenner et se cramponna à lui, ses cuisses tout contre les siennes.

Ils restèrent ainsi enlacés quelques minutes. Puis Fenner la repoussa doucement. Elle restait immobile à le regarder, le souffle un peu saccadé. Et son visage s'empourpra soudain.

— Je dois être complètement folle, dit-elle.

Fenner passa son doigt à l'intérieur de son col.

— Moi aussi, je dois être un peu piqué, si on va par là, dit-il. Allez, ouste, mignonne, avant qu'on ne commence à faire des blagues. Barre, on se reverra à l'église.

Elle sortit sans bruit et referma la porte. Fenner tira son mouchoir et s'épongea pensivement le front :

— J'ai comme une idée que ce boulot va me plaire, dit-il à voix haute. Ouais, ça pourrait devenir intéressant ; et là-dessus, il alla se rasseoir devant la fenêtre ouverte.

Nightingale le guidait à travers la foule qui encombrait le hall de l'Hôtel Flager.

— Il ne s'embête pas, le gars ! dit Fenner.

Nightingale s'arrêta devant un ascenseur et appuya sur le bouton d'appel.

— A qui le dis-tu ! fit-il. Je t'avais prévenu. C'est avec Pio qu'il faut être.

Fenner contemplait les dessins compliqués des grilles en fer forgé.

— J'suis pour, dit-il.

L'ascenseur s'amena. Ils y entrèrent. Nightingale appuya sur le bouton du cinquième. Et la cage s'élança en flèche.

— Et maintenant, c'est moi qui tiens le crachoir, dit Nightingale au moment où l'ascenseur s'arrêtait. Ça ne rendra peut-être pas, mais je vais essayer.

Fenner grogna son assentiment et suivit le petit homme le long du couloir. Il s'arrêta devant le N°47 et frappa trois coups rapides suivis de deux coups espacés.

— Signal convenu et tout... fit admirativement Fenner.

La porte s'ouvrit et un Cubain de courte taille, en complet noir, les examina sans bienveillance.

Fenner fit la bouche en cul de poule comme pour siffler, mais n'émit aucun son.

— On nous attend, dit à mi-voix Nightingale au Cubain.

L'autre les laissa entrer. Tandis qu'il fermait la porte derrière eux, Fenner remarqua que la poche revolver du type faisait une bosse. Ils se trouvaient maintenant dans un vaste hall sur lequel ouvraient trois portes.

— Les copains sont là ? demanda Nightingale.

Le Cubain inclina la tête. Puis il alla s'asseoir dans un fauteuil près de la porte et se plongea dans un journal. En ce qui le concernait, les deux hommes n'étaient pas là.

Nightingale entra dans la pièce du milieu. Quatre individus se prélassaient à travers la pièce. Ils étaient tous en bras de chemise et tous fumaient. Deux d'entre eux lisaient des journaux, un autre écoutait la radio, le quatrième nettoyait son pétard. Ils jetèrent tous un coup d'œil rapide sur Nightingale et leurs regards inexpressifs se concentrèrent sur Fenner.

L'homme à l'automatique se leva lentement.

— Qui est-ce ? demanda-t-il.

Il parlait à travers ses dents serrées. Il portait un complet blanc, une chemise noire et une cravate blanche. Ses cheveux noirs et raides étaient coupés très courts. Ses yeux, d'un vert tirant sur le jaune, étaient froids, soupçonneux.

— Je vous présente Ross, dit Nightingale, de New-York. Crotti le connaît. Il est régulier.

Puis se tournant vers Fenner :

— Présente Reiger.

Fenner eut un sourire polaire à l'adresse de Reiger. Ce gars-là avait une tête qui ne lui revenait pas. Reiger fit un petit signe de tête :

— Chanté, fit-il. T'es là pour longtemps ?

Fenner fit un geste de la main vers les autres :

— C'est des amis à toi ou bien ils sont là pour meubler la pièce ?

Les yeux de Reiger étincelèrent.

— Je t'ai demandé si t'étais là pour longtemps ? fit-il.

Fenner le regarda de travers.

— J'avais entendu. Qu'est-ce que ça peut bien te foutre ?

Nightingale posa sa main sur la manche de Fenner. Il ne dit rien, mais c'était un geste d'avertissement. Reiger essaya de soutenir le regard de Fenner, mais perdit le match et haussa les épaules.

— C'est Kane la Châtaigne qui est près de la radio, dit-il. Borg, là-bas. Miller, ici.

Les trois nommés inclinèrent la tête vers Fenner. Sans le moindre enthousiasme. Fenner était tout à fait à l'aise.

— Très heureux, dit-il. Je ne vous demande pas de m'offrir à boire. La maison est peut-être au régime ?

Reiger se tourna rageusement vers Nightingale.

— Qu'est-ce que c'est ?... Où as-tu été pêcher cette grande gueule ?

Miller, un type corpulent au teint huileux, affligé d'une calvitie précoce, fit :

— Dans une poubelle, faut croire.

Fenner s'avança rapidement vers lui et le gifla à deux reprises sur la bouche.

Un revolver vola dans la main de Nightingale.

— Pas d'histoires ! Pas d'histoires ! Je vous en supplie ! fit-il.

Fenner ne s'attendait pas à ce qu'ils se soucient de Nightingale.

C'est pourtant ce qui arriva. Ils se figèrent tous sur place. Reiger lui-même avait l'air un peu verdâtre.

— Laisse-le tranquille, viens ici, dit Nightingale à Fenner.

Et sa voix avait quelque chose de si froidement menaçant que Fenner en eut un petit frisson dans le dos. Curly ne s'était pas trompée, le gars était un tueur.

Fenner s'écarta de Miller et mit ses mains dans ses poches.

— Je ne veux pas de ça, dit Nightingale. Quand je vous amène ici un copain, je veux qu'on le traite comme il faut. Bande de saligauds, ça me ferait plaisir de prendre vos mesures pour une redingote en sapin.

Fenner se mit à rire.

— Tu cumules, si je comprends bien. Tu les butes et tu les enterres ?

Nightingale rengaina son feu et les autres respirèrent. Reiger dit, avec un petit sourire forcé :

— C'est cette foutue chaleur qui vous démolit.

Puis il alla ouvrir un placard et prépara à boire — pour tout le monde.

Fenner s'assit à côté de Reiger. Il jugea que celui-là était le plus dangereux de la bande et que c'était sur lui qu'il devait se concentrer.

— C'est vrai que cette chaleur vous esquinte, dit-il calmement, en lui jetant un regard méfiant. J'en arrive à me déguster moi-même.

— J'ai rien dit, fit-il. Maintenant que t'es là, fais comme chez toi.

Fenner appuya son nez sur le rebord du verre et dit :

— Carlos est là ?

Reiger écarquilla les yeux.

— Carlos n’a pas le temps de recevoir des visiteurs. Je lui dirai que t’es venu.

Fenner vida son verre et se leva. Nightingale fit mine de se lever aussi, mais Fenner l’arrêta du geste. Puis, regardant chacun des hommes à tour de rôle, il dit :

— Eh ben, j’suis content d’être passé. Je croyais trouver des gens avec un peu de ressort, mais je vois que je me suis trompé. Vous n’êtes bons à rien pour moi. Vous vous figurez avoir ce patelin dans votre poche et vous êtes feignants et tout en couenne. Vous vous prenez pour des caïds, mais à moi, vous me faites l’effet d’une bande de demi-sels. Je crois bien que je vais aller voir Noolen. Paraît qu’c’est un toquard, un croupion de canasson. Parfait, alors moi, j’en ferai un crack. Ce sera plus drôle que de perdre mon temps avec des gars comme vous.

Reiger glissa sa main dans son veston. Mais déjà Nightingale braquait son revolver sur lui...

— Laisse tomber ! dit-il.

Les quatre hommes restèrent immobiles. Leurs visages rageurs donnaient à Fenner envie de rigoler.

— C’est moi qui leur ai dit de venir, dit Nightingale. Si on ne lui plaît pas, laissons-le partir. Les amis, de Crotti sont mes amis.

— J’passerai te voir un de ces jours, dit Fenner à Nightingale.

Puis il sortit de la pièce, passa devant le Cubain qui ne daigna pas le regarder et prit l’ascenseur jusqu’au rez-de-chaussée. Le portier n’avait pas l’air trop gourde. Fenner lui demanda s’il savait où perchait Noolen. Le bonhomme lui répondit qu’il avait un bureau près de Duvai Street. Et il lui appela un taxi.

Le bureau de Noolen était situé au-dessus d’une boutique. Et Fenner dut monter d’interminables marches avant d’atteindre une porte au panneau en verre dépoli. Quand il fut entré, une secrétaire aux formes plates, qui avait l’air de mal encaisser les coups répétés de la trentaine, lui lança un coup d’œil soupçonneux par-dessus sa machine à écrire.

Fenner lui fit un petit sourire. Parce qu'il se dit qu'elle ne devait pas en récolter bien souvent.

— Noolen est là ? demanda-t-il.

— Il est occupé. C'est pour qui ?

— Ross. Dave Ross. Dites-lui que je n'ai rien à lui vendre. Et que j'ai besoin de le voir tout de suite.

Elle se leva et gagna une porte derrière elle. Fenner la laissa prendre un peu d'avance, puis en deux enjambées, il la rejoignit et entra dans la pièce avec elle.

Noolen était un homme d'une quarantaine d'années, brun, bedonnant. Double menton et nez en bec d'aigle. Des paupières lourdes sur un regard fuyant. Il regarda d'abord Fenner, puis la femme.

— Qui est-ce ? aboya-t-il.

La femme se retourna brusquement, stupéfaite

— Attendez dehors, dit-elle à Fenner.

Sans se soucier d'elle, il avança jusqu'au large bureau. Il remarqua des tâches de graisse sur le veston de Noolen. Il remarqua les ongles et les mains douteuses. Nightingale l'avait bien dit : « Noolen était le croupion d'un canasson. »

— Je m'appelle Ross, dit Fenner. Comment va ?

Noolen fit un signe de tête à la femme qui sortit en claquant la porte.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il en se renfrognant.

Fenner s'appuya au bureau et se pencha vers l'autre :

— Je suis venu chercher une combine dans ce bled. J'ai vu Carlos. Il ne veut rien savoir. Tu es le second sur ma liste. Et voilà.

— Qui t'envoie ? interrogea Noolen.

— Crotti.

Noolen contemplait ses ongles endeuillés.

— Alors Carlos n'a pas voulu t'embaucher ? Qu'est-ce qu'il lui prend ?

Il y avait une nuance de sarcasme dans sa voix.

— Carlos ne m'a pas vu. J'ai été reçu par son troupeau de polichinelles. Ça m'a suffi, j'avais mal au ventre rien qu'à les voir. J'ai mis les bouts tout de suite.

— Pourquoi t'adresser à moi ?

Fenner fit un large sourire.

— Parce qu'ils m'ont dit que t'étais un croupion de canasson. Je me suis dit qu'il y avait peut-être moyen de remédier à ça.

Une faible rougeur envahit lentement le visage de Noolen.

— – Ils ont dit ça, hein ?

— Oui. A nous deux, on pourrait se payer cinq minutes de rigolade avec ces cocos-là !

— Ce qui veut dire ?

Fenner accrocha une chaise du bout de son pied, l'attira et s'assit. Puis il se pencha sur le bureau et prit un mince cigare verdâtre dans une boîte. Il l'alluma sans se presser. Noolen le regardait faire, le regard tendu, brillant.

— Faut voir les choses comme ceci... dit Fenner en étirant ses jambes. A ma façon. Je viens de chez Crotti. Je cherche le moyen de me faire du fric sans trop transpirer, comme vous tous. Crotti m'a dit : Carlos ou Noolen. Les gars de Carlos sont trop occupés à plastronner pour s'intéresser à moi. Je ne peux même pas arriver jusqu'à Carlos. Toi... j'entre et je te trouve assis sur ton cul avec une sauterelle qu'a les nénés en perte de vitesse. Alors je me dis : Pourquoi Crotti m'a-t-il parlé de Noolen ? Peut-être que t'as été quelqu'un dans le temps, et que Crotti n'est plus à la page. Ou peut-être que t'es vraiment

quelqu'un, et que tout ça n'est qu'une couverture. Tout bien pesé, j'ai idée qu'on pourrait faire du chemin ensemble...

Noolen haussa les épaules et secoua la tête.

— Pas pour l'instant, dit-il. D'ailleurs, je ne connais pas Crotti. Jamais entendu parler de lui. Et je ne crois pas que tu viennes de sa part. Ce que je crois, c'est que t'es un pilleur de machines à sous, en train d'essayer de se faire embaucher à coups de bluff. Je n'ai pas besoin de toi et j'espère n'avoir jamais besoin de toi.

Fenner se leva, s'étira et bâilla.

— Parfait, dit-il. Ça va me permettre de prendre un peu de repos. Quand tu auras réfléchi à ce que je t'ai dit, tu me trouveras à l'Hôtel Haworth. Et si, tu connais Nightingale, renseigne-toi auprès de lui. Il te dira que je me défends assez bien.

Il fit un signe de tête à Noolen et s'en alla. Puis il rentra en taxi à son hôtel et se fit servir un steak au restaurant.

Pendant qu'il mangeait, Nightingale entra dans la salle et vint s'asseoir à sa table.

— Tu en as marre de fabriquer des cercueils ? lui dit Fenner, la bouche pleine. Ou bien est-ce que les affaires vont mal ?

Nightingale avait l'air préoccupé.

— C'était pas une chose à faire de te tirer comme ça, dit-il.

— Ah non ? Eh bien, moi, j'aime pas êt'reçu comme un chien dans un jeu de quilles.

— Ne te trompe pas. Reiger n'est pas un dégonflé. Faut pas s'y prendre comme ça avec lui...

— Ah non ? Je t'écoute.

Nightingale commanda du pain noir, du fromage, et un verre de lait. Quand il fut servi, il reprit :

— Tu m'as mis dans une sale situation.

Fenner posa son couteau et sa fourchette et dit en souriant au petit homme.

— Tu me plais, Nightingale. Tu es le seul qui m'ait donné un coup de main, jusqu'ici. Ne me perds pas de vue, je pourrais t'être utile.

Nightingale guigna Fenner à travers ses lunettes. Un rayon de soleil, perçant les volets, fit scintiller les verres.

— Tu pourrais me faire beaucoup de mal aussi, rétorqua-t-il froidement.

Fenner se remit à mastiquer.

— Quel Bon Dieu de foutu patelin ! fit-il.

Quand ils eurent terminé leur repas, Fenner se leva sans plus attendre.

— Alors, vieux, dit-il, je te laisse. A un de ces jours.

— On pourra peut-être causer plus utilement, suggéra Nightingale.

Fenner ôta son chapeau et se passa les doigts dans les cheveux :

— J'sais pas trop, fit-il ; j'sais pas trop. En attendant, je vais aller piquer un roupillon. Ce bled m'esquinte.

Il regagna son hôtel, monta dans sa chambre et s'étendit sur son lit. A peine eut-il fermé les yeux qu'il sombra dans le sommeil.

Le téléphone le réveilla. Un sursaut l'assit sur le lit. Il consulta sa montre, vit qu'il avait dormi deux heures et se saisit de l'appareil. Une voix dit :

— Amène-toi à l'Hôtel Flagler immédiatement. Le patron veut te voir.

Fenner plissa ses yeux :

— Dis à ton patron que je suis venu ce matin. Et que je vais jamais deux fois au même endroit.

Puis il raccrocha.

Il s'étendit de nouveau sur son lit et ferma les yeux. Il gisait là depuis une minute quand de nouveau la sonnerie retentit. La même voix fit :

— Tu ferais mieux de venir. Carlos n'aime pas qu'on le fasse attendre.

— Dis à Carlos qu'il vienne ici, s'il veut me voir. Ou alors qu'il aille jouer au cerceau.

Et il reposa le récepteur avec un soin exagéré.

Il ne se donna pas la peine de décrocher quand la sonnerie se déclencha pour la troisième fois. Il alla dans sa petite salle de bains et se plongea le visage dans l'eau froide. Puis il s'ingurgita une rasade de whisky, mit son veston et son chapeau et descendit.

Il faisait un soleil torride. L'air était à peine respirable. Le hall de l'hôtel était complètement désert. Fenner alla s'asseoir dans un fauteuil près de l'entrée. Il posa son chapeau par terre et regarda la rue à travers les vitres.

Il se rendait compte qu'il n'irait pas bien loin dans cette affaire-là à moins de mettre la main sur la sœur de Marian Daley. Il se demanda si les flics avaient découvert les deux Cubains et les restes de Marian. Et il se demanda ce que Paula pouvait bien faire en ce moment.

D'où il était assis, il voyait en enfilade la rue brûlante et déserte. Soudain, une grosse conduite intérieure s'amena en trombe et s'arrêta brutalement devant l'hôtel.

Fenner se tassa confortablement dans son fauteuil d'osier, ramassa son chapeau, s'en coiffa et l'enfonça sur son nez.

Il y avait quatre hommes dans la voiture. Trois d'entre eux descendirent, laissant le quatrième au volant.

Fenner reconnut Reiger et Miller, mais pas le troisième. Ils entrèrent rapidement dans le hall et clignèrent des yeux en scrutant la pénombre. Reiger distingua Fenner presque tout de suite et s'avança vers lui.

Fenner leva les yeux sur lui et, avec un petit signe de tête, lui dit d'un ton dégagé :

— Tu cherches quelqu'un ? L'employé de la réception est allé faire un tour.

— Carlos veut te voir. Amène-toi.

Fenner secoua la tête :

— Il fait trop chaud. Dis-lui que ça sera pour un autre jour.

Les deux autres vinrent se poster près d'eux. Ils avaient l'air mauvais.

— Tu viens sur tes pattes ? demanda Reiger à mi-voix. Ou bien faut-il qu'on te porte ?

Fenner se leva lentement.

— Si c'est comme ça... fit-il.

Et il les suivit jusqu'à leur voiture. Il savait que Reiger mourait d'envie de le brûler et d'ailleurs, ça ne l'aurait avancé en rien de faire plus d'histoires. Il voulait voir Carlos, mais il voulait leur faire croire qu'il n'y tenait pas tellement.

Le trajet rapide jusqu'à l'Hôtel Flagler se passa dans un silence général. Fenner était assis entre Reiger et Miller. L'autre, qu'on appelait Bugsey, était assis à côté du chauffeur.

Ils se casèrent tous les quatre dans le petit ascenseur et se rendirent à l'appartement n° 47.

— Si vous aviez été réguliers ce matin, dit Fenner en entrant, ça vous aurait évité une petite promenade en pleine chaleur.

Sans répondre, Reiger traversa la pièce, frappa à l'une des portes, et entra, suivi de Fenner et de Bugsey.

Carlos était étendu sur un divan, devant une large baie ouverte. Il était vêtu d'un pyjama de soie crème à grandes fleurs rouges et un foulard de soie blanche autour du cou, noué à la façon impeccable des

cravates de chasse. Ses pieds nus étaient chaussés de babouches en cuir rouge. Il fumait une cigarette de marihuana et le gros bracelet d'or de sa montre luisait à son poignet.

Carlos était jeune. Entre vingt et vingt-cinq. Il'avait un teint de vieux parchemin et des lèvres très rouges, des lèvres minces comme une feuille de papier, et rouges comme les bords d'une blessure.

Absolument comme si on lui avait tranché la gorge avec un rasoir et remonté la plaie au-dessus de son menton.

Son nez était petit, avec de larges narines. Ses grands yeux bordés de longs cils noirs n'avaient aucune expression. Des yeux comme du verre passé au noir de fumée.

Ses oreilles étaient aplaties contre sa tête et ses cheveux noirs, brillants et ondulés, lui dégageaient largement le front au-dessus des tempes.

Au premier abord, on aurait pu prendre Carlos pour un très beau garçon. Mais en examinant plus attentivement cette bouche cruelle et ces oreilles sans lobes, on n'était plus tellement sûr. Et puis, quand on arrivait aux yeux, alors on comprenait qu'il était redoutable.

— Dave Ross, dit Reiger à Carlos.

Puis il sortit de la pièce, en emmenant Bugsey.

Fenner fit un signe de tête à Carlos et s'assit, assez loin pour ne pas être gêné par l'odeur écœurante de la cigarette de marihuana.

Carlos le fixa de ses yeux ternes. Puis il dit d'une voix rauque et désagréable à entendre :

— Qu'est-ce que tu veux ?

— Je suis venu te voir ce matin, répondit Fenner. Mais tes types m'ont dit que tu étais occupé... ou je ne sais quoi... Je n'ai pas l'habitude qu'on me traite comme ça, alors je suis rentré dans mes bois. Et maintenant, je ne suis plus du tout sûr d'avoir envie de te causer.

Carlos fit glisser ses jambes hors du sofa et s'assit.

— Je suis prudent, dit-il. Il le faut. Quand j'ai appris que tu étais venu, j'ai appelé Crotti sur l'inter. Je voulais en savoir un peu plus sur toi d'abord. C'est raisonnable... Pas vrai ?

— Bien sûr.

Les yeux de Fenner se rétrécirent.

— Crotti dit que tu es régulier.

— Alors ? demanda Fenner avec un haussement d'épaules.

— Je peux t'utiliser. Mais montre-moi d'abord que tu es le genre de type qui me convient.

— Alors donne-moi l'entrée libre. T'es peut-être pas le genre de type qui me convient non plus.

Carlos sourit. D'un sourire dépourvu de gaieté.

— Tu m'as l'air d'avoir drôlement confiance en toi, dit-il. Ce n'est pas un mal, d'ailleurs.

Fenner se leva.

— Je me défends, dit-il sèchement. Alors, ça donne quoi ?

Carlos se mit debout aussi.

— Va bavarder avec mes bonshommes dehors, dit-il. Ensuite, nous irons au quai. J'ai un petit boulot à faire là-bas. Ça t'intéressera.

— Tu me mets sur ta feuille de paye ? demanda Fenner.

— Qu'est-ce que tu penses de cent dollars par semaine jusqu'à ce qu'on soit un peu faits l'un à l'autre ? proposa Carlos.

— Vaudra mieux qu'on se fasse vite, dit Fenner sans la moindre trace d'humour. Parce que pour moi, c'est moins que des haricots.

Et il sortit, refermant la porte derrière lui.

Une heure plus tard, Fenner, Carlos, Reiger et Bugsey pénétrèrent

dans une crémèrie pleine de consommateurs. Des regards curieux suivirent leur petit groupe qui, traversant la salle, sortit dans le fond par une petite porte masquée d'un rideau.

Fenner s'était aperçu que Bugsey ne demandait qu'à fraterniser avec lui. C'était un homme de petite taille, trapu, mais qui commençait à s'empâter. Une face ronde de lune, des tout petits yeux rieurs et des lèvres comme des saucisses.

Reiger, lui, vomissait Fenner et ils le savaient tous les deux. Aussi marchait-il en avant avec Carlos, tandis que Fenner suivait avec Bugsey.

Ils longèrent un corridor sombre et silencieux et descendirent une volée d'escalier. Au bas des marches, il y avait une porte que Carlos ouvrit avec une clef. Ils entrèrent.

La pièce était vaste. Et Fenner remarqua que pour pousser la porte, Bugsey dut en mettre un coup. Cette porte était extra-massive et elle se rabattit avec un bruit sourd. A part deux points lumineux au fond, la pièce était plongée dans le noir. Carlos et Reiger se dirigèrent vers la lumière et Fenner, immobile, attendit en regardant Bugsey d'un œil interrogateur.

Bugsey fronça la bouche :

— C'est son bureau, souffla-t-il à voix basse.

— Qu'est-ce que nous sommes supposés lire, toi et moi ? demanda Fenner. Regarder ce qui va se passer ?

Bugsey opina.

Carlos s'assit à une grande table sous l'une des ampoules.

— Amène-le, dit-il à Reiger.

Reiger s'enfonça dans l'obscurité. Fenner l'entendit ouvrir une porte. Puis il revint en traînant un homme derrière lui. Il le tenait par le revers de sa veste, comme un sac de charbon. Sans même le regarder, sans même avoir l'air de savoir ce qu'il faisait, il le traîna jusqu'à une chaise toute proche de Carlos et le jeta dessus.

Fenner s'avança un peu. L'homme était un Chinois. Il était vêtu d'un complet noir minable. Et il restait assis sans bouger, tassé sur sa chaise, les bras croisés, les mains cachées sous les aisselles. Presque courbé en deux.

Fenner regarda Bugsey qui fronça de nouveau les lèvres, mais sans rien dire, cette fois-ci.

Reiger revint au Chinois et lui arracha son chapeau. Puis empoignant la natte roulée, il tira en arrière pour relever la tête de l'homme.

Fenner fit un léger mouvement en avant, puis s'arrêta. Le visage du Chinois luisait sous la lumière vive. La peau en était tellement tendue qu'il ressemblait à un crâne. Ses lèvres retroussées découvraient ses dents. Et ses yeux n'étaient que deux poches d'ombre.

Carlos s'adressa à l'homme :

— Tu vas l'écrire, maintenant, cette lettre ?

Le Chinois resta silencieux. Reiger tira brutalement sur la natte, en avant, puis en arrière, secouant la tête de l'homme à chaque coup.

Carlos sourit.

— Une sacrée tête de lard, hein, Reiger ? dit-il.

Puis il ouvrit un tiroir et en sortit un objet qu'il posa sur la table.

— Mets sa main sur la table, dit-il à Reiger.

Reiger attrapa le poignet squelettique du Chinois et tira. L'homme s'efforçait de maintenir ses mains sous ses aisselles. Désespérément. Il y eut un long silence pendant que Reiger luttait contre l'autre. Pouce par pouce, Fenner pouvait voir la main sortir de son sanctuaire. Des gouttes de sueur commencèrent à perler sur le visage du Chinois, tandis qu'un gémissement, bas et continu, sortait d'entre ses dents.

— Bon Dieu ! dit Fenner à Bugsey. Qu'est-ce qui se passe ?

Bugsey fit un petit geste de la main, mais ne dit rien. Il fixait le

groupe comme médusé.

La main, maigre comme une griffe, se montrait peu à peu. Puis, avec une grimace cruelle, Reiger réussit à l'appliquer sur la table. D'où il était, Fenner pouvait voir les chiffons sanglants qui enveloppaient chaque doigt.

Carlos poussa un bloc de papier camelote, une petite bouteille d'encre et un pinceau vers le Chinois.

— Ecris ! dit-il brièvement.

Le Chinois ne répondit rien, ne bougea pas.

Carlos regarda Reiger. De sa main libre, Reiger arracha les chiffons.

Fenner eut le souffle coupé. Les doigts de l'homme étaient informes. Des tronçons déchiquetés, écrasés, sanguinolents.

— Grands dieux ! s'exclama-t-il.

Carlos sursauta et regarda dans sa direction.

— Viens ici, dit-il. Je veux que tu voies ça.

— Je vois très bien d'où je suis, répondit Fenner calmement.

Carlos haussa les épaules. Puis il ramassa l'objet qu'il avait sorti du tiroir et, d'un air détaché, le fixa sur l'un des doigts du Chinois. L'homme ne fit aucun effort pour retirer sa main. Il restait assis, sans plus bouger, tassé, gémissant comme un chien qui souffre. Reiger maintenait le poignet sur la table.

— Je commence à en avoir plein le dos de toi, dit Carlos. Veux-tu écrire cette lettre, oui ou non ?

Le Chinois ne répondit rien. Alors Carlos tourna brutalement la vis-papillon du petit étau, écrasant la chair sanguinolente. Puis, levant le bras du Chinois, Reiger le rabattit, à toute volée, sur la table, plusieurs fois de suite.

Fenner tourna lentement le dos à la scène et empoigna le bras de

Bugsey.

— Si tu ne m'expliques pas ce que ça signifie, fit-il d'une voix rauque, je m'en vais l'arrêter.

Le visage de Bugsey était verdâtre.

— Le Chinois a trois fils dans son pays, dit-il. Carlos veut qu'il les fasse venir pour les épingler dans son racket. Ils représentent quatre sacs par tête pour lui.

Du fond, une exclamation leur parvint. Fenner tourna la tête. Le Chinois était en train d'écrire. Debout près de lui, Carlos surveillait de ses yeux ternes le tracé du pinceau sur la feuille.

Quand il eut terminé sa lettre, le Chinois se renversa sur sa chaise. Et Fenner entendit sa voix faible et cassée qui priait :

— Enlevez ça... Enlevez ça... Enlevez ça !...

Le petit étau pendait toujours à son doigt.

— Bien sûr qu'on va te l'enlever, dit Carlos. Tu n'aurais pas dû être si têtue, espèce de crétin !

Il se saisit de l'étau et d'un coup brutal, l'arracha. Fenner sentit son estomac se soulever et détourna les yeux. Le Chinois poussa un petit cri aigu et tomba en avant sur les genoux.

D'un air dégoûté, Carlos jeta le petit étau sur la table, où il glissa en laissant une tramée rouge sur le bois blanc.

Puis, sans regarder personne, Carlos sortit un petit automatique. Il fit un pas rapide vers le Chinois, posa le canon de l'arme sur la nuque de l'homme et appuya sur la gâchette. La détonation fit un vacarme énorme dans l'immense pièce silencieuse.

Carlos rempocha son arme et vint à la table. Il y prit la lettre, la plia soigneusement et la mit dans son portefeuille.

— Tu diras à Nightingale d'emballer le Chinetoque, dit-il à Reiger.

Puis il alla vers Fenner, s'arrêta devant lui, le regarda sous le nez.

— Alors, demanda-t-il. Tu aimes mon genre de racket ?

Fenner avait des démangeaisons dans les paumes. Mais il répondit très calmement :

— Tu as sans doute une raison. Mais, sur le moment, j'ai trouvé que c'était un petit peu raide...

Carlos éclata de rire.

— Remontons. Je t'expliquerai ça là-haut.

Par contraste avec cette cave sinistre, la salle du café fit sur Fenner l'impression d'être un vrai Paradis. Il s'assit à une petite table dans un coin et aspira vivement trois bonnes goulées d'air chaud. Carlos prit place en face de lui. Les laissant seuls, Bugsey et Reiger s'éclipsèrent dans la rue.

Carlos sortit une blague à tabac et roula une cigarette d'un tabac jaune marron et fibreux. Une mulâtresse aux yeux énormes leur apporta deux petites tasses d'un café noir extrêmement fort. Lorsqu'elle se fut éloignée, Carlos se pencha vers Fenner.

— Tu connais le truc, maintenant. Si ça ne te plaît pas, dis-le. Il est encore temps de partir. Si ça te botte, je t'expliquerai les finesses. Seulement... une fois que je t'aurai mis dans le bain, tu ne pourras plus te débiter. Tu piges ?

Et il lui décocha un sourire glacé.

Fenner opina et répondit :

— Je pige. Ça colle.

— Prends ton temps. Un gars qui en sait trop long sur mes affaires a des chances d'avoir des pépins s'il décide de laisser tomber tout d'un coup.

— Te casse pas le bonnet. Si ça tourne mal, ça sera pour mes pieds.

Carlos but une gorgée de café, tout en inspectant la salle de son regard morne. Puis brusquement, il dit :

— Sur la côte Ouest, il y a une très grosse demande de main-d'œuvre chinoise à bon marché. Et quand je dis bon marché, je veux dire bon marché. Les autorités fédérales considèrent les Chinetoques comme indésirables. Alors elles ne les laissent pas entrer. Fichue manière de faire les choses. Il y a la demande et les gars qui en ont besoin ne peuvent pas les obtenir. Alors, c'est ça ma combine. Moi, je les leur procure. J'importe du Chinois...

Fenner hocha la tête.

— Tu veux dire en contrebande.

— Bien sûr. Et c'est facile. Sur cette côte-ci, il y a des tas d'endroits pour les entrer. Les garde-côtes ne me dérangent pas. Quelquefois, je loupe un coup, mais dans l'ensemble je m'en tire.

Fenner se gratta la tête.

— Mais il n'y a pas de fric dans ce truc-là ?

Carlos grimaça un sourire en montrant ses dents.

— Tu ne saisis pas très bien les finesses, répondit-il. Réfléchis un peu. D'abord, les Chinetoques ne rêvent que de venir ici. J'ai un type à la Havane qui les contacte. Les bonshommes le paient pour qu'il les fasse traverser le golfe en contrebande. Et ils sont tellement enragés de passion pour les U. S. qu'ils allongent de cinq cents à mille dollars par tête de pipe. Nous chargeons douze Chinetoques à chaque voyage. Une fois que ces zigotos sont sur l'un de mes bateaux et qu'ils ont craché le fric, ils deviennent ma propriété. Je m'arrange pour les faire parvenir sur la côte Ouest. Et un bon Chinago, ça va chercher dans les cinq cents dollars, au moins.

Fenner plissa son front. Puis il demanda :

— Tu veux dire que les Chinois paient pour entrer et quand ils y sont, tu les vends ?

Carlos opina.

— Exactement, dit-il. Une combine qui rapporte deux fois. C'est un drôle de bizenesse. J'ai transbordé cinquante Chinetoques cette semaine. L'un dans l'autre, ça me fait trente mille dollars pour le travail de ma semaine.

Fenner était suffoqué.

— Bon Dieu ! dit-il enfin. Mais pourquoi est-ce que ces zèbres-là ne gueulent pas ? Qu'est-ce qu'ils deviennent ensuite ?

— Ils ne peuvent pas gueuler ! Ils n'ont pas le droit d'être ici. S'ils allaient me dénoncer aux roussins, ça serait d'abord la prison... et l'expulsion, ensuite. Je les envoie sur la côte vers le Nord. Ils sont nourris, un point c'est tout. Ils font tous les boulots : les restaurants, les blanchisseries...

— Pourquoi obligeais-tu le vieux à écrire cette lettre ?

Carlos le regarda un instant en silence. Puis il fit :

— Je me déboutonne, on dirait, hein ?

Fenner soutint son regard.

— Pas d'histoires ! Te fais pas de bile pour ce que tu me racontes.

— Le vieux a trois fils, en Chine. Et moi, j'en ai jamais assez ici. Alors je l'ai amené à leur écrire de venir. Tu vois le genre : la vie épatante qu'il mène ici et le fric fou qu'il gagne. Ils viendront. Les Chinetoques ne demandent qu'à y croire...,

Fenner recula sa chaise.

— Et moi qu'est-ce que je fais, là dedans ?

— Ça t'amuserait peut-être de traverser le détroit et de me ramener un cargo ? J'organise une petite croisière dans un jour ou deux.

Fenner fit oui de la tête.

— Ça m'ira tout à fait, répondit-il. Je viendrai tous les jours aux nouvelles. Ton hôtel est un peu trop luxueux pour mon goût. Ça

m'intimide. Je préfère rester au Haworth pour l'instant.

Carlos haussa les épaules.

— Comme tu voudras, dit-il. Bugsey se tiendra en contact avec toi.

Fenner repoussa sa chaise et se leva.

— Entendu, dit-il.

Puis il sortit de l'établissement, laissant Carlos seul à sa table.

Dès qu'il fut dans la rue, Bugsey se matérialisa soudain derrière lui. Fenner tourna la tête, le vit et s'arrêta. Bugsey le rejoignit. Ils repartirent ensemble.

— Foutue combine, dis donc, fit Fenner.

Bugsey hocha la tête affirmativement.

— Oui, si t'es une huile, répliqua-t-il sans enthousiasme. Mais pour moi, c'est des haricots...

Pensivement Fenner lui jeta un regard en coin.

— Ça ne te rapporte rien ? demanda-t-il.

— Si ! Oh, si ! dit Bugsey précipitamment. Je ne me plains pas.

Ils se promenèrent le long des quais. Fenner trouvait que Bugsey avait l'air bonasse. Et cela lui donna à réfléchir.

— Qu'est-ce que tu palpés ? lui demanda-t-il soudain.

— Cent dollars, dit Bugsey.

— C'est du mouron.

— Bien sûr. Mais les temps sont durs...

Fenner en convint.

En suivant les quais, ils regardaient le va-et-vient des bateaux. Soudain, Fenner s'arrêta. Il venait de remarquer une grande et luxueuse chaloupe à moteur amarrée à proximité de la jetée.

— Joli bateau ! dit-il.

Bugsey cligna des yeux pour bien voir.

— Et comment ! fit-il. Ça me plairait d'avoir une baille comme ça.

Fenner le regarda avec curiosité.

— Qu'est-ce que tu foudrais d'un machin pareil ?

Bugsey poussa un gros soupir.

— Moi ? fit-il. J'y embarquerais une cargaison de poupées. Pour une petite balade en mer. Et arrivés au milieu du détroit, faudrait que chacune me fasse une faveur. Ou sans ça qu'elle rentre à la nage. Voilà ce que j'en foudrais !

Mais Fenner ne l'écoutait plus. Il contemplait une jeune fille qui venait de sortir de la grande cabine.

Ses cheveux étaient d'or rouge. Elle avait les seins hauts, de longues jambes, de longs pieds minces. Elle portait un long pantalon blanc, des sandales rouges et un chandail à col roulé rouge également. Un chatouillement d'émoi saisit Fenner. Il savait qui elle était. La ressemblance ne pouvait tromper. Il venait de trébucher sur la sœur de Marian Daley.

A son tour, Bugsey la vit. Il poussa un petit sifflement.

— Bon Dieu ! fit-il. Tu parles d'un chopin !

— Tu la connais ? demanda Fenner.

— Moi ? Tu veux rigoler. Est-ce que je resterais planté là, si je la connaissais ?

Il avait l'air d'un chien affamé. Il reprit :

— Tu crois que c'est du vrai, les « Roberts » ou bien c'est un truc

qu'elle a ramené de Paris ?

Fenner ne l'entendit pas. Il lisait le nom du bateau, à la poupe : *Nancy W.* Puis, reprenant sa marche, il dit à Bugsey :

— Ça me coupe mes moyens de t'avoir avec moi. Si j'étais seul, j'aurais déjà levé la mignonne.

Bugsey ricana.

— Tu n'irais pas loin, dit-il. Une môme comme ça, c'est du gratin. Elle n'a pas de temps à perdre avec des fauchés.

Fenner l'entraîna vers un bar :

— Peut-être bien. Mais je vais quand même tenter le coup.

— Il y a un beau bateau, là en face, dit Fenner au garçon venu prendre leur commande.

Le garçon regarda vaguement par la porte ouverte et fit oui de la tête.

— Qu'est-ce que vous prenez ?

Fenner commanda deux gins et quand le garçon revint, il enchaîna :

— A qui est-il ?

Le garçon se gratta le crâne :

— Quel bateau est-ce ?

— *Nancy W.*

— J crois bien, que c'est un beau bateau. Il est à Thayler. C'est un gars qui est bourré de fric.

— Faut être bourré de fric pour grimper une poupée comme celle-là, soupira Bugsey.

— Thayler ? dit Fenner. Qu'est-ce qu'il fait, ce mec-là ?

Le barman haussa les épaules.

— Il claque son fric, c'est tout. Un de ces gars qui viennent au monde avec des dollars plein leurs poches, probablement.

— Il habite par ici ?

— Avec une embarcation pareille, il n'a pas besoin d'une maison, dans ce bled, répondit le barman.

Fenner siffla la moitié de son verre :

— Et la souris, qui est-ce ?

Le barman rigola :

— J'peux pas me les rappeler toutes. Ce gars-là a dû passer un marché avec la municipalité pour les essayer les unes après les autres.

— Bon boulot, fit Bugsey. Peut-être qu'il aurait besoin d'un coup de main ?

— Un type comme ça, où est-ce qu'on le rencontre ? demanda Fenner.

— Lui ? Il traîne partout. Il fréquente beaucoup le Casino de Noolen.

Fenner regarda Bugsey.

— Ah ? fit-il. Noolen a un casino ?

Bugsey ricana.

— Noolen, c'est un croupion de canasson ! dit-il.

— J'finirai par le croire, dit Fenner.

Puis il vida son verre et mettant son bras sous celui de Bugsey, il l'entraîna dans le soleil.

Le Casino Noolen était voisin de la maison d'Ernest Hemingway, au coin des rues Oliva et Whitehead.

Fenner fit arrêter son taxi pour jeter un coup d'œil à la demeure d'Hemingway, puis poursuivit son chemin vers le casino.

Ce casino était situé au fond d'un jardin, avec une entrée imposante desservie par une allée semi-circulaire. Le style des bâtiments avait une certaine distinction.

La soirée était étouffante, pleine du bruit et des odeurs du port. Fenner fit arrêter son taxi derrière l'une des nombreuses voitures qui déchargeaient des visiteurs, paya et escalada les larges marches de pierre du perron.

Les portes étaient grandes ouvertes et il aperçut un vestibule brillamment éclairé.

Deux hommes debout près de la porte le dévisagèrent d'un regard dur. Il pensa que ce devaient être des gardes-du-corps de Noolen. Il traversa le vestibule et entra dans une pièce très vaste où se trouvaient deux tables de jeu en pleine action. Il déambula autour, dans l'espoir de découvrir la jeune fille du bateau.

Il n'était dans la salle de jeu que depuis cinq minutes lorsqu'un minuscule Cubain en habit vint à lui.

— M. Ross ? demanda-t-il avec déférence.

— Et alors ? répondit Fenner.

— Voudriez-vous venir jusqu'au bureau, s'il vous plaît ?

Fenner sourit.

— Je suis ici pour me distraire, dit-il. Qu'est-ce que j'irais faire dans votre bureau ?

Les deux hommes de la grande porte traversèrent la foule et vinrent discrètement encadrer Fenner. Ils arboraient un sourire qui n'atteignait pas leurs yeux.

— Vous feriez mieux de venir, fit le Cubain très doucement.

Fenner haussa les épaules et suivit le petit homme qui le mena dans un petit bureau, à gauche.

Noolen s’y trouvait. Il marchait de long en large, la tête penchée, un gros cigare entre les dents. Il s’arrêta et leva les yeux sur Fenner.

Le Cubain referma la porte au nez des deux chiens de garde.

Fenner trouva que Noolen avait meilleure apparence. Il avait l’air plus propre et son smoking lui allait bien.

— Qu’est-ce que tu fais ici ce soir ? demanda Noolen.

— Je croyais que c’était un lieu public, dit Fenner. Qu’est-ce qui te chiffonne ?

— Nous n’acceptons pas la bande à Carlos ici.

Fenner se mit à rire et alla s’asseoir dans un grand fauteuil de cuir.

— Ne fais pas le ballot, dit-il.

Noolen restait crispé et immobile.

— Va-t’en d’ici, gronda-t-il. Et n’y reviens pas.

Fenner fit un geste de la main, et dit :

— Renvoie ton ouistiti. J’ai à te parler.

Noolen hésita, puis fit signe au Cubain qui sortit.

— Ça te mènera à quoi, de faire le méchant avec Carlos ? demanda Fenner en étirant ses grandes jambes. Tâche donc de comprendre.

— Quel jeu joues-tu ? demanda Noolen. Il y a quelque chose en toi qui ne me revient pas.

— Je ne vois pas... dit Fenner avec le plus grand sérieux. Mais crois-moi. Si mon flair ne me trompe pas, je ferai des sacrés changements dans ce patelin. Et alors, j’aurai peut-être besoin de toi. Je n’aime pas Carlos. Et son racket me dégoûte. Je crois que je vais le démolir.

Noolen ricana.

— Tu es cinglé, dit-il. Carlos est assez fort pour te pulvériser.

Fenner hocha la tête.

— C'est l'impression que ça fait, dit-il. Mais c'est le contraire qui se produira. Ça te plairait de voir disparaître ce coco-là ?

Noolen hésita un instant, puis il secoua la tête.

— Bien sûr, avoua-t-il. Mais je ne verrai pas ça de mon vivant.

Fenner contemplait pensivement le bout de ses souliers.

— As-tu des hommes de main, si j'en avais besoin ? demanda-t-il.

Noolen vint s'asseoir près de lui.

— Oui, fit-il. Mais ils ne sont pas de la classe de ceux de Carlos. Ils n'auraient pas l'estomac de se lancer là dedans.

Fenner sourit.

— Je leur préparerai le boulot, dit-il. Quand tes oiseaux verront que Carlos commence à déraiper, ils se laisseront bien emmener à la bagarre.

Noolen croisa les mains et s'absorba dans ses pensées. Il y eut un long silence. Puis il dit :

— Tu joues un jeu de combinard. Et si j'en touchais un mot à Carlos ?

Fenner haussa les épaules.

— Pourquoi irais-tu faire ça ? dit-il. Tu as tout à gagner à rester tranquillement assis sur ton cul en attendant que je déblaie le village.

— Okay. Alors, fonce. Moi, je ne m'en mêlerai que lorsque je verrai que la chose a bien démarré. Mais surtout ne t'avise pas de vouloir mettre les pieds dans mes plates-bandes. Fais un geste qui me déplaît et je te tombe dessus.

Fenner se leva.

— Ne te tracasse pas pour ça jusqu'à nouvel ordre, dit-il. On trouvera le temps pour ça plus tard...

— Noolen lui jeta un regard soupçonneux.

— Je n'ai pas confiance en toi, Ross, dit-il. On lie sait jamais exactement ce que tes paroles veulent dire.

— Oui c'est, le gars Thayler ? demanda brusquement Fenner.

— Thayler ? Qu'est-ce que tu as à voir avec lui.

Les yeux de Noolen s'étaient soudainement animés.

— Vu son bateau cet après-midi. Fameuse barque. Appris qu'il venait souvent ici. Pensé que ça serait peut-être intéressant de le connaître.

Noolen se leva et alla ouvrir la porte.

— Il est là en ce moment, dit-il.

Fenner le suivit dans le hall.

— Montre-le-moi, dit-il. Je veux faire sa connaissance.

Noolen traversa la foule en regardant à droite et à gauche :

— C'est le type qui est assis là-bas, à la troisième, à côté de la blonde.

Fenner vit la jeune fille. Sous les lumières douces, ses cheveux avaient une teinte admirable. Ses yeux étaient deux lacs d'ombre et ses lèvres luisaient par instants. Elle portait une robe noire qui lui allait trop bien.

— Qui est cette même ? demanda négligemment Fenner.

— Gloria Leadler. Un beau morceau, hein ? Mais ce qu'elle a de mieux est sous la table...

Le visage de Noolen s'était empourpré ; ses yeux étaient humides. Fenner le regarda avec curiosité.

— Si tu veux faire la connaissance de Thayler, reprit Noolen, tu devras attendre qu'il ait fini de jouer. On ne peut pas interrompre sa partie.

— D'accord. Et cette Gloria Leadler, qui est-ce ?

Noolen tourna la tête et dévisagea Fenner.

— Qu'est-ce qui t'excite à ce point-là ? dit-il.

— Il y a bien de quoi l'être ! Quel coup d'œil ! répondit Fenner.

Noolen ricana.

— Je te laisse pour l'instant, dit-il. J'ai des choses à faire.

Fenner le regarda s'éloigner en se demandant ce qui le prenait. Puis il alla s'installer à un petit bar à l'autre bout de la pièce. Il commanda un whisky-gingembre et s'adossa au comptoir. D'où il était, il pouvait juste apercevoir la tête et les épaules de Gloria. Il observa Thayler. Grand et fort, le teint très bronzé de soleil, des cheveux noirs drus et courts. Des yeux bleu clair et un long nez mince complétaient son aspect de beau garçon.

Quand Fenner regarda de nouveau Gloria, il s'aperçut qu'elle le regardait aussi. Fenner la considéra pensivement, s'émerveillant de cette ressemblance extraordinaire. Si cette même-là n'était pas la sœur de Marian Daley – alors c'est que lui-même était un polichinelle.

Thayler se pencha légèrement vers elle pour lui dire quelques mots et elle sursauta. Fenner n'aurait pas pu en jurer, mais il eut soudain l'impression qu'elle lui avait souri. Peut-être n'était-ce qu'un jeu des lumières. Il la regarda avec intensité, mais elle ne regarda plus de son côté. Puis, au bout de quelques minutes, il la vit parler à Thayler et se lever. Thayler n'eut pas l'air content. Il posa la main sur le poignet de la jeune femme, mais elle secoua la tête, lui rit au nez et quitta la table. Thayler la regarda partir, puis se remit à jouer.

Elle vint au bar. Deux autres hommes s'y trouvaient, ainsi que le petit directeur cubain.

Quand elle fut près de lui, Fenner parla.

— C'est un vice de boire seul, dit-il. Vous ne voudriez pas me tenir compagnie ?

Sans le regarder, elle ouvrit son petit sac et en sortit un billet de dix dollars.

— J'aime le vice, dit elle.

Et elle commanda un gin-fizz. Elle lui tournait presque le dos. Il ne pouvait voir que le lobe de son oreille et la ferme ligne de son menton.

— Miss Leadler, dit-il, je voudrais vous parler.

— A moi ? dit-elle en se tournant vers lui.

Et elle le fixa d'un regard qui l'embarrassa. Il avait l'impression qu'elle le voyait nu. Jamais personne ne lui avait causé gêne pareille en le regardant.

— Je m'appelle Ross. J'habite au Haworth. Je voudrais...

Il s'interrompit. Thayler arrivait vers eux à longues enjambées, les traits crispés.

— Pour l'amour de Dieu ! dit-il à Gloria. Tu ne peux pas simplement te contenter de boire ?

Gloria lui rit au nez et répondit d'une voix claire :

— Je le trouve magnifique. Incroyablement magnifique !

Thayler eut un regard gêné vers Fenner.

— Tais-toi, Gloria, dit-il à mi-voix.

— C'est le plus merveilleux animal que j'aie jamais vu, reprit-elle. Regarde ses bras. Regarde leurs dimensions. Regarde son cou et cette façon de tenir la tête.

Fenner sortit son mouchoir pour essuyer ses paumes moites. Puis

il vida son verre. Le Cubain le regardait d'un air de mépris.

— Ne fais pas semblant de t'extasier sur ses bras ou son cou, lança Thayler d'une voix féroce. Je sais bien ce que tu cherches.

— Invite-le à boire, continua-t-elle. Il est si beau. Et sais-tu ce qu'il m'a dit ? Il m'a dit : C'est un vice de boire seul.

Elle tourna la tête et sourit à Fenner.

Thayler regarda Fenner et lui dit :

— Fous le camp d'ici, ballot !

Gloria poussait des petits gloussements.

— Sois plus gentil, fit-elle. On ne parle pas comme ça à un si beau garçon. Il ne sait plus où se fourrer.

— Doucement, le gigolpince ! dit Fenner. T'es un peu trop sucré pour faire la grosse voix.

Thayler eut un mouvement vers lui, mais le Cubain se glissa entre eux. A voix basse, il dit quelques mots à Thayler. Cramoisi de colère contenue, Thayler regarda Fenner par-dessus la tête du Cubain, puis il se détourna, saisit le poignet de Gloria et entraîna la jeune femme hors de la salle.

— Elle a le feu au train, on dirait ? demanda Fenner au Cubain qui se détourna en répondant :

— Vous feriez mieux de vous en aller aussi.

Fenner resta pensif un moment. Puis il fit claquer ses doigts et sortit. En trombe. Il traversa le vestibule et descendit les marches. Un taxi surgit aussitôt dans l'allée, Fenner sauta dedans et dit au chauffeur :

— Au port. A toute allure.

Quoique le taxi eût roulé très vite, Thayler était déjà remonté à bord du *Nancy*. W quand Fenner y parvint. Il vit la lumière s'allumer dans la cabine au moment où il réglait sa course au chauffeur.

Il jeta un rapide coup d'œil à droite et à gauche, sur les quais déserts. Puis il courut le long de la jetée où était amarré le bateau. Et il grimpa à bord. Sans bruit, il atteignit la cabine. En s'étendant à plat ventre, il pouvait voir par le panneau vitré entr'ouvert.

Debout au milieu de la pièce, Gloria frictionnait son poignet, en regardant Thayler adossé à la porte.

— Il est grand temps qu'on s'explique ! J'en ai assez d'être le jobard !

La voix de Thayler arrivait distinctement aux oreilles de Fenner.

Gloria lui tourna le dos.

— Quand je serai sortie d'ici, dit-elle d'une voix mal assurée, je ne veux plus jamais te revoir !

Thayler alla vers une desserte et se servit un verre. Ses mains tremblaient tellement que le whisky coula à côté, sur la surface brillante du meuble.

— Je t'ai pourtant passé des tas de choses, dit-il. Mais c'est toujours pareil. Je sais bien que tu es comme ça, mais tu pourrais essayer. C'est ça qui me met hors de moi, tu n'essaies même pas !

Gloria tournait en rond dans la cabine. Elle rappelait à Fenner un fauve en cage.

— Ça me fait de la peine pour toi !

Elle pivota brusquement :

— Tu es maboul ! Est-ce que tu crois que ça me fait quelque chose, ta peine !

— La peine de quelqu'un ne veut jamais rien dire, pour toi. Tu n'as pas l'ombre d'un sentiment !

— Si, j'en ai !

— Pas de cet ordre-là, en tout cas !

Thayler serrait tellement son verre que Fenner voyait ses phalanges devenir livides.

— Maintenant, c'est fini, poursuivit-il. Je ne veux plus de toi. Je ne veux pas d'une autre séance comme celle de ce soir...

Gloria, soudain, se mit à rire :

— C'est moi qui ne veux plus de toi, dit-elle.

C'est moi qui en ai par-dessus la tête. Veux-tu que je te dise pourquoi ?

— Tu me l'as déjà dit. Je le sais par cœur.

— Non, tu ne le sais pas, reprit-elle méchamment. C'est parce que tu ne vaux rien. J'ai attendu... attendu... j'espérais que tu te ferais à moi, parce que tu *as l'air* d'être capable. Mais tu es une lavette. Tu n'y connais rien. Tu ne sais pas comment t'y prendre. Tu *crois* savoir, voilà tout !

Thayler posa soigneusement son verre. Il marcha vers elle, le visage blême, et posa les mains sur ses épaules :

— Avoue que c'est un ignoble mensonge !

Elle repoussa ses mains.

« — Tu veux croire que c'est un mensonge, hein ? Tu essaies de sauver un petit bout de ton pauvre orgueil, hein ?

Thayler revint jusqu'à elle. Et, saisissant le bord du décolleté de sa robe, la déchira jusqu'à la ceinture.

Elle leva les mains sur sa poitrine.

— Qu'est-ce que tu vas me faire ? dit-elle d'une voix rauque. Tu vas encore me battre ? C'est tout ce que tu sais faire. Tu ne peux pas prendre une femme comme n'importe quel homme. Il faut que tu fasses d'autres choses...

Fenner repoussa son chapeau sur son front et se pencha un peu plus.

Immobile, Thayler regardait Gloria. Fenner le voyait trembler. Puis il l'entendit aïe, d'une voix basse et saccadée :

— J'ai envie de te tuer pour ce que tu viens de me dire.

Elle secoua la tête.

— Essaie plutôt de me faire l'amour, dit-elle.

Thayler serra les poings et fit un pas vers elle.

— Fous le camp ! hurla-t-il. Fous le camp !

Elle porta ses mains à sa ceinture, défit une agrafe et laissa tomber sa robe à ses pieds. Puis s'en fut vers le large divan qui occupait tout un coin de la pièce. Là, elle s'assit, croisa les jambes, détacha ses bas et les ôta.

— Prouve-moi que j'ai tort, dit-elle avec un rire de gorge.

Quittant son observatoire, Fenner se remit debout.

— Eh ben mon colon ! murmura-t-il d'une voix étranglée.

Il quitta le bateau et regagna son hôtel.

III

Fenner était dans l'atelier de Nightingale, en train de regarder le petit homme peindre une de ses boîtes, lorsque Reiger y entra.

— Il y a du boulot pour toi, lui dit Reiger. Je viendrai te chercher ici à huit heures.

Fenner alluma une cigarette.

— Quel boulot ?

— Tu verras.

— Ecoute-moi, Reiger. C'est pas le bon moyen avec moi. On me traite d'égal à égal – ou alors je vous dis merde. Quel boulot ?

Reiger gratta sa joue avec l'ongle de son pouce et dit :

— Il nous arrive un chargement de Chinetoques. On les transborde ici cette nuit.

— Okay, dit Fenner. Je serai ici tout à l'heure.

Reiger sortit.

— Il est cordial, celui-là ! dit Fenner à Nightingale. J'ai l'impression qu'on n'a pas trouvé le joint, lui et moi !

Nightingale avait l'air contrarié. Il secoua la tête.

— Tu t'y prends mal avec lui, dit-il. C'est un salopard. Garde-le à l'œil.

Fenner tambourinait sur le couvercle d'un des cercueils.

— Je l'aurai à l'œil, dit-il.

Puis il fit un signe de tête à Nightingale et sortit de l'atelier.

En bas, assise devant un bureau, Curly tenait un livre de comptabilité. Elle leva la tête quand Fenner passa près d'elle. Il stoppa.

— Jour, mignonnette, lui dit-il. Joli petit museau que tu portes, ce matin.

Elle ouvrit de grands yeux étonnés.

— Oh, ce que vous êtes gentil, dit-elle. Ça n'est pas souvent qu'on me sert ce genre de gâterie !

— Ça ne fait rien. La surprise est meilleure quand ça arrive.

Elle le regarda pensivement, en suçotant son porte-plume :

— Vous êtes dans le bizenesse, maintenant ?.

Fenner fit oui d'un signe de tête.

— Vous avez vu Pio ?

— Oui.

— Ce qu'il est joli ! dit-elle avec un soupir.

— C'est pas comme ça que je le vois. Tu n'en penses pas grand bien, Curly ?

— Est-ce que ça compte, ce que je pense ? demanda-t-elle avec amertume.

Fenner s'assit sur un coin du bureau.

— Ecoute, mignonne, ne le prends pas de cette façon. Il compte pour toi, Carlos ?

— Aucun homme ne compte pour moi ? dit-elle. Mêlez-vous de vos affaires...

Mais Fenner lisait dans ses yeux ce qu'elle ne disait pas. Il se leva

et sourit.

— Bien sûr, bien sûr, fit-il. Si je te demandais ça, c'est parce que j'espérais que tu mettrais peut-être ta jolie tête bouclée sur mon épaule. Et que ta m'aurais raconté tous tes chagrins.

— Je n'ai pas de chagrins, dit-elle sèchement.

Fenner lui sourit de nouveau et sortit dans la rue.

« Alors c'est comme ça, songeait-il. Curly est mordue pour Carlos, et ça ne rend pas. Pas de chance de s'amouracher d'un petit salaud comme Carlos. »

Il continua sa promenade à travers les rues étroites, revenant de temps en temps sur ses pas, entrant occasionnellement dans un bar prendre un coup sur le zinc – l'œil sans cesse aux aguets pour voir s'il était filé ou non. Lorsqu'il fut certain que c'était non, il s'enfonça vers le centre de la ville.

Lorsqu'il atteignit le building de l'Administration Fédérale, il traîna un peu alentour, surveillant attentivement la rue. Puis il plongea brusquement dans le bâtiment et prit l'ascenseur vers les services du Bureau Fédéral d'Investigations.

L'Agent en charge s'appelait Hosskiss. Il se leva et, de derrière son bureau, tendit à Fenner une main moite.

Fenner se laissa tomber lourdement dans le fauteuil en face et sortit de sa poche des papiers qu'il tendit à Hosskiss.

— Je suis Fenner, dit-il. Voilà ma licence de détective privé. Je suis ici pour le compte d'une cliente. Et je voudrais vous communiquer certains faits.

Hosskiss examina les papiers, les sourcils froncés. Puis il dit enfin :

— Fenner ? C'est vous le gars qui avez démoli le gang dans l'affaire Blandish ?

Fenner fit oui de la tête.

— C'était du beau boulot, reprit Hosskiss en souriant. Je connaissais Brennan. Il m'a tout raconté en détail, à l'époque. Ma foi, je serai heureux de vous aider si je peux.

— Je ne peux pas vous exposer tous les faits, dit Fenner. Je recherche une jeune fille. D'une façon ou d'une autre, Carlos est mêlé à l'affaire. Alors je me suis procuré une introduction auprès de Carlos. Une introduction fabriquée, naturellement. Et maintenant je fais partie de sa bande. Je voulais que vous le sachiez afin de ne pas me télescoper contre vos gars quand on se bagarrera. Cette nuit, je dois aller en mer avec Reiger ramasser un chargement de Chinetoques. On partira aux environs de huit heures. J'ai pensé que ça pourrait vous intéresser.

Hosskiss gonfla ses joues.

— Bon Dieu ! fit-il. Vous n'avez pas l'air de vous rendre compte où vous mettez vos pieds. Si Carlos apprend que vous êtes venu ici, vous êtes bon comme la romaine. Ce salaud-là est le plus dangereux de tous, sur la côte.

Fenner haussa les épaules.

— Je le sais bien, dit-il. J'ai fait très attention. Je suis à peu près certain que personne ne m'a vu entrer ici. Mais pourquoi ne foutez-vous pas ce gang en l'air, vous autres ?

— Pas de preuves. Nous connaissons son jeu, mais nous n'avons jamais pu le prendre sur le fait, Nos avions et nos bateaux surveillent la côte, mais il glisse chaque fois au travers. Une fois, nous l'avons coincé sur l'eau, mais il n'y avait rien à bord. Ce sont des dégourdis. Je parierais qu'ils ont balancé les Chinois par-dessus bord dès qu'ils ont vu notre canot avancer sur eux.

Fenner se gratta la tête.

— Si vous nous coincez cette nuit, dit-il, il faudra que vous vous arrangez pour me laisser en dehors de tout ça. C'est Reiger que je voudrais voir mettre en cage. Mais il ne faudrait pas que ça m'empêche de continuer mon enquête personnelle.

— Je vous arrangerai ça, dit Hosskiss. Vous ne pourriez pas me dire ce que c'est que votre affaire ?

— Pas pour l'instant, répondit Fenner. Mais j'aurai peut-être besoin de votre aide pour le coup de balai final. Tout ce que je vous demande maintenant, c'est de sortir mon épingle du jeu, s'il y a du pétard.

Il se leva. Hosskiss et lui se serrèrent la main.

— Vous ne savez pas quelle direction vous prendrez ce soir ?

Fenner secoua la tête.

— Non, dit-il. Il faudra que vous vous débrouilliez pour nous trouver.

— Nous vous trouverons, mon vieux, dit Hosskiss. Le détroit va pulluler, cette nuit.

Fenner revint au port et y retrouva Bugsey. De là, ils allèrent ensemble au Flagler Hôtel.

Quand ils entrèrent dans l'appartement n° 47, Carlos s'y trouvait seul. Il les salua de la tête et dit à Bugsey :

— Va dehors te reposer.

Bugsey eut l'air surpris mais sortit sans rien dire. Carlos dévisagea Fenner un moment et dit :

— Qu'est-ce que tu es allé faire chez Noolen, l'autre nuit ?

— Je travaille avec tes bonshommes, répondit Fenner, mais je ne suis pas obligé de m'amuser avec eux. Pas vrai ?

— Tu n'as pas joué, reprit Carlos. Tu es allé dans le bureau de Noolen. Pourquoi ?

Fenner réfléchit à toute allure. Carlos restait debout, figé, la main près de l'ouverture de son veston.

— J'y suis allé pour jouer, dit Fenner. Mais Noolen m'a fait appeler pour m'inviter à filer. Il m'a dit qu'il ne voulait personne de ta bande dans sa taule.

— Tu as essayé de parler avec la Leadler, reprit Carlos. Pourquoi ?

— Et pourquoi pas ?

Fenner jugea que le terrain devenait dangereux. Il reprit :

— N'importe quel gars essaierait de faire une poule comme elle. Elle était seule à ce moment-là, alors j'ai pensé qu'on pouvait faire connaissance. Qui c'est, cette poupée-là ? Tu la connais ?

Carlos battit des paupières.

— Mêle-toi de ce qui te regarde, dit-il sèchement. Je n'aime pas tes façons, Ross. Ces deux histoires que tu me racontes, ça t'es venu trop facilement. Je crois que je vais te surveiller.

Fenner haussa les épaules.

— Tu perds ton sang-froid, dit-il d'un ton méprisant. T'as peur de Noolen, par hasard ?

Carlos désigna la porte du menton.

— Tu peux disposer, dit-il.

Et il tourna le dos à Fenner.

Fenner sortit, tout pensif. Carlos n'était pas aussi jobard qu'il l'avait cru. Fenner allait devoir jouer ses cartes avec précaution.

Dans le hall de l'hôtel, il dit à Bugsey :

— Attends-moi un instant. Je veux téléphoner à mon hôtel pour dire que je ne serai pas là ce soir.

Il s'enferma dans une cabine et appela le numéro de Noolen. Bugsey attendait dehors, mais il parla quand même à voix basse :

— Noolen ? Ici Ross. Ecoute-moi. Carlos a une antenne dans ta maison de jeu. Il sait que toi et moi nous avons causé. Et il sait aussi d'autres choses. Ton gérant, le Cubain, il y a longtemps qu'il est chez toi ?

— Deux mois.

La voix de Noolen trahissait l'inquiétude. Il reprit :

— Je vais faire le nécessaire.

— Oui, dit Fenner. Je te conseille de te débarrasser du gars en vitesse. C'est urgent.

Et il raccrocha. Dehors, il prit le bras de Bugsey et lui dit :

— On va se payer un peu de bon temps. Paraît que j'aurai un boulot pénible cette nuit, d'après ce que vient de me dire Carlos.

— Moi, j'ai rancart avec une môme, cette nuit, dit Bugsey sur le ton de la confidence.

Il ferma ses petits yeux et poussa un soupir de satisfaction anticipée.

Fenner arriva chez Nightingale deux minutes avant huit heures. Reiger et Miller étaient déjà là. Miller était en train de graisser une mitraillette.

— Je sens qu'il va pleuvoir, dit Fenner.

Reiger grogna son approbation. Miller dit d'une voix faussement amicale :

— La pluie, c'est ce qu'il nous faut.

— As-tu un pétard ? dit Nightingale à Fenner à voix basse.

Fenner fit non de la tête.

Nightingale ouvrit un tiroir et en sortit un gros automatique. Reiger leva brusquement la tête et dit :

— Il n'en a pas besoin.

Nightingale fit le sourd. Il tendit l'automatique à Fenner. Reiger se déchaîna :

— Je te dis qu'il n'en a pas besoin, fit-il en se levant.

Fenner le regarda froidement et lui dit :

— Tu te feras une raison.

Ils s'affrontèrent du regard, un instant. Puis Reiger haussa les épaules et se rassit.

Nightingale eut un sourire étrangement doux :

— Tu as renoncé à porter un feu ? demanda-t-il à Fenner. On dit pourtant que tu es le roi de la gâchette.

Fenner soupesa l'automatique dans sa main.

— Je me défends, dit-il simplement.

Miller regarda sa montre qui paraissait ridiculement petite sur son poignet de lutteur.

— C'est l'heure, dit-il. Allons-y.

Il enveloppa la mitraillette dans son imperméable et ramassa son chapeau. Reiger se dirigea vers la porte :

— Méfie-toi de ces deux oiseaux, dit Nightingale à voix basse à Fenner.

Une grosse conduite intérieure était rangée devant la boutique de Nightingale. Reiger prit le volant. Fenner et Miller s'installèrent au fond. Fenner salua Nightingale de la main quand la voiture démarra. Derrière Nightingale, il aperçut Curly, ou du moins, la forme imprécise de son visage et de ses cheveux.

— Carlos ne vient jamais dans ces excursions ? demanda-t-il à Miller.

— Pourquoi viendrait-il ? répondit Miller brièvement.

Reiger piqua vers le sud.

— Tu aimes bien poser des questions, fit-il à Fenner par-dessus

son épaule.

Le reste du trajet s'effectua dans le silence.

Arrivés au port, ils parquèrent la voiture et marchèrent rapidement le long des quais. Bugsey et un énorme nègre les attendaient près d'un bateau de quinze mètres de long. Dès que le nègre les vit, il monta à bord et disparut dans la cabine du moteur. Bugsey resta près du câble d'amarrage.

Tandis que Miller grimpait à bord, Reiger dit à Fenner :

— Tu n'auras rien à faire jusqu'à ce qu'on nous accoste. A ce moment-là, tu les examineras un à un. Aucun Chinnoque ne doit avoir de revolver. La méthode la plus sûre, c'est de les faire mettre à poil quand ils montent à bord. Ça prend du temps, mais c'est plus sûr. Si l'un d'eux a un pétard, prends-le-lui. S'il a l'air de regimber, bute-le. Ensuite, Miller te les prendra et les fourrera dans la cabine d'avant.

— Bon, dit Fenner.

Et il suivit Reiger à bord. Bugsey détacha l'amarre et la lança à Reiger. Il fit au revoir de la main à Fenner et lui cria : « Bon voyage. »

Le nègre mit les moteurs en marche et le bateau commença à vibrer légèrement. Miller était descendu dans la cabine de pilotage et tenait la barre.

— En route ! cria Reiger.

Et le bateau laissa un sillage d'écume derrière lui.

Reiger alla vers le puissant petit projecteur placé sur le pont avant. Il s'accroupit à côté et alluma une cigarette. Son dos était raide et rébarbatif ; aussi Fenner, le laissant seul, descendit dans la cabine du pilote auprès de Miller et s'y installa confortablement.

— A quelle heure ramasserons-nous les zèbres ? demanda-t-il.

— Vers dix heures, je pense.

Au moment où le bateau atteignait la pleine mer, il fit soudain très frais et une pluie fine se mit à tomber. Il n'y avait pas de lune et

la visibilité était mauvaise.

Fenner frissonna légèrement et alluma une cigarette.

— Il faut du temps pour s'habituer à ces promenades de nuit, dit Miller. Si tu as froid, va dans la cabine des moteurs. Il y fait meilleur qu'ici.

Fenner resta auprès de Miller quelques instants encore, puis il suivit son conseil. En sortant, il vit que Reiger était toujours assis derrière le projecteur. Immobile.

Le bateau commença de danser dans la vague. Fenner découvrit qu'il n'avait plus aucun plaisir à fumer. Le nègre ne parlait pas. De temps à autre, il roulait ses gros yeux vers Fenner, mais il n'ouvrit pas la bouche.

Au bout d'un certain temps, Miller appela et Fenner le rejoignit. Il lui montra du doigt un point au large. Très loin. On y distinguait, par intermittence, des signaux lumineux.

Miller changea de cap. Le bateau piqua droit sur les signaux.

— Ça doit être notre bonhomme, dit-il.

Brusquement, le projecteur de Reiger s'alluma, puis s'éteignit presque immédiatement.

Fenner tendit l'oreille, il venait d'entendre, très faiblement, le bourdonnement d'un moteur d'avion. Il sourit dans l'obscurité. Miller l'entendit aussi.

— Un avion qui s'amène ! hurla-t-il à Reiger.

Reiger se leva et scruta le ciel bouché. Puis, précipitamment, il éteignit ses feux de position et le bateau poursuivit sa course en pleines ténèbres.

— Ces salauds de gardes-côtes, ils me font mal au ventre ! dit Miller avec fureur.

Le bourdonnement de l'avion continua quelques minutes, puis s'éteignit. De nouveau, Reiger fit de brefs signaux avec son projecteur.

En face, l'autre projecteur signalisait sans interruption et se rapprochait de plus en plus.

Miller tendit à Fenner une torche électrique.

— Va à l'avant, lui dit-il. Nous sommes presque arrivés.

Fenner prit la torche et sortit de la cabine. Il sentit le bateau rouler en ralentissant.

De l'avant, Reiger hurla :

— Stop !

Presque aussitôt, les moteurs s'éteignirent. Reiger se dirigea vers Fenner, marchant avec précaution à cause du roulis et du tangage.

— Sors ton pétard, aboya-t-il. Et surveille les cocos. Je te les passerai. Assure-toi qu'ils ne sont pas armés. Ensuite, passe-les à Miller.

Lui-même tenait sa mitraillette à la main. Ils essayaient tous les deux d'y voir dans la nuit d'encre. Puis, brusquement, Reiger alluma une petite torche. Il avait entendu un grincement d'avirons tout proche.

Un petit canot arrivait vers eux en dansant sur la houle. Fenner distingua quatre hommes tassés au fond et deux rameurs. Alors Reiger éteignit sa torche.

— Ouvre tes esgourdes pour guetter cet avion, dit-il à Fenner.

Quand le canot eut accosté, Reiger ralluma sa torche.

Un Chinois maigre, décharné, monta à bord.

— J'en ai quatre ici, dit-il à Reiger. J'amènerai le restant en quatre fois.

— Et le spécial ?

— Je l'ai amené, je l'ai amené. Je l'apporterai en dernier.

— Okay. Commençons, dit Reiger à Fenner.

Fenner se recula un peu et attendit. Les Chinois montèrent à bord un par un. Reiger les comptait, n'en laissant passer qu'un à la fois et attendant que Fenner l'ait passé à Miller qui les conduisait toujours un par un dans la cabine avant.

Tous ces Chinois identiquement vêtus d'une chemise et d'une culotte aux genoux. Comme des moutons, ils observaient passivement le rite imposé : Fenner les tâtait pour s'assurer qu'ils n'étaient pas armés, puis il les passait à Miller.

Les différents transbordements prirent un certain temps. Puis vint le moment où le Chinois décharné qui s'était tenu à la droite de Reiger pendant toute l'opération, dit :

— Voilà, tout y est. Je vais aller chercher le spécial.

Reiger demanda à Miller :

— Tu les as bien bouclés ?

Il sembla à Fenner qu'il y avait un peu de gêne dans sa voix.

— J'ai la clef dans ma poche, répondit Miller.

Fenner se demanda ce que pouvait bien être ce « spécial ». Il sentait une espèce de tension entre Miller et Reiger. L'oreille tendue, ils attendirent tous les trois le retour du canot. Au léger éclaboussement des rames sur l'eau, Reiger alluma sa torche. Les autres maintinrent le canot bord à bord, à la gaffe.

Le Chinois décharné remonta près d'eux. Puis il se pencha vers le canot et l'autre rameur lui tendit quelque chose. Le Chinois se redressa. Le « spécial » était à bord.

— Ne t'occupe pas de ça, dit Reiger à Fenner.

Fenner braqua sa torche sur le « spécial ». Puis il poussa un grognement. Le « spécial » était une fillette. C'était bien ce qu'il avait supposé. Une Chinoise de treize ou quatorze ans. Jolie et fine. Elle avait l'air d'avoir froid et d'avoir peur. Comme les autres, elle était habillée d'une chemise et d'une culotte.

Reiger poussa un juron et d'un coup rapide fit tomber la torche des mains de Fenner.

— Ne te mêle pas de ça ! gronda-t-il entre ses dents. Miller, mets-la à l'abri...

Reiger se tourna vers le Chinois. Celui-ci lui remit un paquet enveloppé de toile huilée, puis, après une courbette, il redescendit dans sa chaloupe et disparut dans la nuit.

— Ça peut nous mener loin, ce racket-là, grinça Fenner.

— Ah oui ? dit Reiger. Tu fais dans ton froc ?

— Il me semble que j'avais le droit de savoir que vous faisiez le trafic des femmes. C'est pas un truc qui passe facilement.

— Qu'est-ce que tu crois ? Une mousmé, ça vaut autant que dix Chinetoques, quand on peut se la procurer. Alors, boucle-là, tu veux ?

Fenner ne répliqua rien. Il laissa Reiger, passa dans la cabine de pilotage et resta immobile dans l'obscurité. Songeur. Était-ce là la réponse à l'énigme ? Ils avaient ramassé douze Chinetoques et une souris. Était-ce là ce que la sœur de Marian voulait laisser entendre ? Ou bien n'était-ce là qu'une coïncidence ? Il ne savait pas.

— Prends la barre pour le retour, Reiger ! hurla la voix de Miller. J'en ai marre.

— D'accord ! répondit Reiger. Dis au nègre de mettre en route.

Le bateau frémit lorsque les moteurs démarrèrent. Fenner s'assit sur le pont, le dos contre le toit de la cabine de pilotage, fouillant l'obscurité du regard, l'oreille tendue dans l'espoir d'entendre le bruit d'un canot de patrouille.

— Ross ! hurla tout à coup la voix de Reiger. Ross ! où es-tu fourré ?

Fenner descendit dans la cabine.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dit-il. T'as peur dans le noir ?

— Ecoute, gros malin. Si tu laisses un peu tomber les vannes ? Je veux que tu ailles dans la cabine des Chinetoques pour les enchaîner les uns aux autres. Les chaînes sont là-bas, dans le coin.

Fenner regarda le tas de menottes réunies ensemble par des chaînes rouillées.

— Pourquoi faire ? demanda-t-il.

— Tu ne devines pas ? On est forcé de prendre des précautions. Si un canot de patrouille nous coince, on balance les ouistitis par-dessus bord. Enchaînés comme ça, ils coulent tout de suite.

— Vous pensez à tout, vous autres, dit Fenner.

Mais il prit la barre des mains de Reiger.

— Fais-le toi-même, dit-il. Ça n'est pas mon rayon.

Reiger le regarda fixement à la faible lueur de la lampe de navigation. Puis il dit :

— Je n'ai pas l'impression que tu nous seras utile à grand-chose.

Puis il ramassa les chaînes, escalada les quelques marches et sortit dans la nuit.

Fenner fit une légère grimace. Il ne voyait pas très bien comment il pourrait continuer à jouer son rôle. Pas très longtemps, en tout cas. D'ailleurs, il avait l'impression qu'il possédait, maintenant, à peu près toutes les informations qu'il avait souhaitées. Le reste dépendrait de ce que Gloria Leadler voudrait bien lui dire. S'il obtenait d'elle ce qu'il désirait encore savoir, alors il n'aurait plus qu'à frapper. Et à tout balayer.

Le bruit assourdi d'une détonation lui parvint. Il écouta, fouilla l'immensité du regard. Il ne vit rien, n'entendit plus rien et, au bout de quelques minutes, Reiger revint.

Fenner lui jeta un coup d'œil au moment où il lui reprenait la barre. Le visage de Reiger était dur, mauvais.

— Des embêtements ? demanda Fenner.

Reiger ricana.

— Ils n'aiment pas les chaînes, dit-il. J'ai dû tirer dans la patte d'un de ces salauds pour qu'ils se calment.

La pluie ne tombait plus. Pourtant Fenner se sentait glacé.

— Va dire à Miller qu'il aille surveiller la souris, dit soudain Reiger. Elle avait l'air calme tout à l'heure, mais si elle commence à pleurnicher et si les autres l'entendent, ça fera un foin du diable sur ce rafiote.

— Je ne pige pas, dit Fenner.

Reiger rigola un bon coup.

— Les douze Chinetoques, là en bas, ils n'ont pas touché une femme depuis six semaines. S'ils savaient qu'il y en a une à bord, ils deviendraient enragés. Bon dieu ! J'ai vu ça une fois. J'étais parti en mer avec un cornichon qui devait m'aider à m'occuper de la cargaison. On a chargé quelques Chinetoques et une petite mulâtresse. Le couillon a laissé les Chinetoques apercevoir la petite. Ça a déclenché quelque chose d'inouï. J'ai dû en descendre deux à coups de pétard, et en matraquer deux autres. J'ai jamais rien vu de pareil. La même a eu tellement peur qu'elle s'est balancée dans la flotte.

Fenner grogna.

— Le cornichon m'a payé ça, reprit Reiger. Quand les deux que j'avais assommés ont repris connaissance, je l'ai fourré dans leur cabine, après lui avoir attaché les mains...

Reiger rugit de rire un instant et conclut :

— C'était tordant de voir ce qu'ils lui ont fait, au cornichon. Qu'est-ce qu'il a dégusté !

— Ils te le feront peut-être à toi un jour, dit Fenner.

Et il sortit de la cabine pour aller voir Miller et la petite.

Quand il arriva, il eut un instant le souffle coupé. D'une main, Miller maintenait la petite Chinoise sur le plancher. De son autre main

ouverte, il la giflait avec force. La chemise de la petite était en lambeaux. Elle était nue jusqu'à la ceinture.

Elle se débattait silencieusement. Le sang coulait de son nez et de ses lèvres.

Fenner fit un pas en avant et attrapa Miller par son col. Il le souleva de dessus la petite et l'écarta. Et quand il l'eut traîné assez loin, il lui lança un formidable coup de pied qui l'envoya valser à l'autre bout de la cabine.

La fillette restait affalée sur le côté, les genoux repliés sur le ventre, les bras protégeant la tête.

Miller s'assit lentement. Son énorme face blême luisait sous la faible lumière de la lampe. Il cligna des yeux vers Fenner.

— Fous le camp d'ici et laisse-moi tranquille ! dit-il d'une voix épaisse.

Fenner ne répondit rien. Il restait immobile, les bras ballants. - Miller chercha la petite des yeux et se traîna vers elle, à genoux.

Fenner avança. Son coup de pied atteignit Miller rudement au milieu des côtes. Miller s'affala en avant. Son souffle sortait de sa bouche ouverte, rauque et haletant. Mais ses yeux ne quittaient pas la fillette. Et il se remit à ramper vers elle, une main pressée contre ses côtes.

Fenner sortit son automatique.

— Arrête-toi ! hurla-t-il. Tu m'entends ? Arrête-toi !

Miller n'entendait même pas. Une de ses mains attrapa la cheville de la gamine. Et il la tira pour l'amener vers lui.

Fenner s'approcha et écrasa le poignet de Miller sous son talon. Miller ne lâcha pas prise. Il attira la petite plus près et empoigna la cuisse frêle.

Livide, Fenner saisit son automatique par le canon. Et il se mit à frapper Miller à coups de crosse, entre les épaules.

Il ne voulait pas démolir Miller tout à fait. On pouvait avoir besoin de lui pour piloter le bateau. Mais il fallait quand même mettre fin à cela.

Miller secoua ses épaules et rua de côté. Puis, glissant la main sous le menton de la fillette, lui rejeta la tête en arrière.

Fenner aspira un grand coup d'air, puis il frappa Miller sur le crâne. L'autre se raidit, puis s'avachit et bascula en avant sur la petite. Il tenta encore de se relever, comme s'il voulait forcer ses muscles.

Et son front heurta le plancher avec un bruit sourd.

Fenner rempocha son automatique. Puis il l'entraîna loin de la fillette. Et le tirant par le bras, il le sortit de la cabine.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ? hurla la voix de Reiger.

Fenner ne répondit pas. Il lâcha Miller contre le plat-bord et retourna à la cabine. La petite avait de nouveau remonté ses genoux jusqu'à son menton. Au bord de ses lèvres, des petites bulles rouges continuaient à crever sous son souffle.

Fenner se mit à genoux et lui passa son bras sous la tête. Elle se raidit, puis lui lança son poing dans la figure.

Fenner la lâcha et se releva. Il saisit une couverture sur la couchette et la jeta sur le petit corps nu. Elle continuait de le regarder avec des yeux terrifiés. De la tête, il lui fit un signe rassurant. Puis il sortit de la cabine, dont il ferma la porte à clef. Et il mit la clef dans sa poche.

Miller avait réussi à s'asseoir sur le pont et tenait sa tête dans ses mains. On pouvait l'entendre dévider, à mi-voix, un chapelet d'obscénités. Fenner ne le regarda même pas. Il se rendit tout droit à la cabine de pilotage.

— Qu'est-ce qui se passe ? lui demanda Reiger.

Fenner luttait pour garder une voix calme.

— Ce fumier de Miller essayait de s'envoyer la petite, dit-il. Je l'ai assommé.

Reiger haussa les épaules.

— Elle y passera tôt ou tard, dit-il. Alors, pourquoi pas commencer tout de suite ?

Fenner ne répondit pas. Il regardait une lueur minuscule qui se déplaçait au loin, à tribord. Puis, tout aussitôt, il détourna les yeux afin que Reiger ne le remarquât pas. Il se demandait si ça n'était pas un canot des patrouilles côtières.

Miller, qui avait réussi à se mettre debout, aperçut aussi ce feu en. mer et hurla un avertissement. Reiger regarda et vit à son tour.

— Les gardes-côtes, dit-il. Ils ne nous repéreront peut-être pas.

Le bateau courait toujours sans feu de position ni lumière. Mais la lune était sortie de la couronne de nuages et le sillage d'écume était très visible maintenant.

Fenner fixait la lumière lointaine. Il la vit faire un virage et venir dans leur direction.

— Ils nous ont vus, dit-il d'une voix calme.

Reiger hurla : « Miller ! » Puis il donna la vitesse maxima.

Miller entra en chancelant dans la cabine, une lueur de meurtre dans ses yeux à la vue de Fenner. Mais Reiger aboya :

— Prends la barre. Je sors l'arsenal. Peut-être que ces gars-là vont plus vite que nous.

Miller prit la barre. Reiger et Fenner sortirent. Le clair de lune inondait maintenant la mer. Fenner vit distinctement le bateau chasseur. Et il était rapide. On pouvait en juger rien qu'à la façon dont sa proue émergeait hors de l'eau.

— Il va nous avoir, dit-il à Reiger.

Reiger alla à la cabine des moteurs et cria quelque chose. Le nègre lui tendit deux mitraillettes Thompson. Il en passa une à Fenner et se mit à plat ventre sur le pont.

— Allons-y ! dit-il. Arrose-les sans arrêt. Tire de l'avant.

Fenner s'aplatit aussi. Puis il déclencha deux rafales, en prenant bien soin que ses balles passent au-dessus de l'autre bateau. Aussitôt après, il entendit cracher l'arme de Reiger. Et, de l'endroit où il se trouvait, Fenner pouvait voir voler les éclats de bois arrachés à la proue.

Fenner baissa la tête dès que le bateau chasseur répondit. Il voyait les longs éclairs jaunâtres et il entendait le bruit sec et sourd des balles qui s'enfonçaient dans la coque.

Le bateau chasseur servait un feu si nourri qu'il était impossible à Reiger et à Fenner de lever la tête pour tirer.

Miller, qui surveillait la scène à l'abri de la cabine, hurla :

— Fais quelque chose ! Ils seront sur nous dans quelques secondes.

Reiger leva la tête une fraction de seconde et vit que le chasseur n'était plus qu'à environ deux mètres. Il s'aplatit aussitôt sous une rafale de balles.

Fenner tourna la tête vers Reiger qui lui cria au même instant :

— Je vais leur coller la migraine !

Et Fenner le vit lancer en plein milieu de l'autre bateau un petit objet qu'on eût pris pour une balle de jeu.

Il y eut un éclair aveuglant et une explosion violente, et immédiatement, le bateau chasseur perdit de sa vitesse.

— Pousse tant que tu peux ! hurla Reiger à Miller.

Puis il s'assit pour voir le garde-côte dévoré par les flammes.

Il se leva et vint retrouver Fenner.

— C'est la première fois qu'on essaie ce truc-là, dit-il. Carlos a des idées sensationnelles. Si on n'avait pas eu ce petit ananas, les Chinetoques seraient en train de nourrir les poissons. Et la balade se

serait soldée par une perte.

Fenner poussa un grognement. Il ne pouvait pas détacher son regard du bateau qui brûlait et qui, bientôt, ne fut plus, dans le lointain, qu'un minuscule reflet rougeâtre. Il se releva. Reiger, qui l'avait précédé à l'avant, lui montra d'un geste du bras une lumière verte qui faisait des signaux à distance. Et Miller changea légèrement la course du bateau.

— C'est le gars qui prend livraison de la marchandise, cria Reiger à Fenner. Ça a marché comme sur des roulettes...

Fenner regarda se rapprocher la lueur verte. Et il se dit qu'il était temps de se mettre au boulot. Il avait assez joué avec Carlos.

Il était juste 2 heures du matin quand Fenner regagna son hôtel. Avant même de tourner le commutateur, il sut que quelqu'un était là. Il n'entendait aucun bruit, mais il savait qu'il n'était pas seul. Il sortit son automatique et, brusquement, alluma.

Des vêtements de femme, jetés en tas sur le tapis au pied de son lit, lui tirèrent l'œil : une robe noire, une poignée de dentelles et de crêpe de Chine, une paire de chaussures.

Dans le lit, Gloria Leadler s'assit brusquement. Deux bras nus maintenaient le drap contre son corps. Quand elle vit qui c'était, elle s'étendit de nouveau et, les bras hors des draps, elle arrangea ses cheveux d'or sur l'oreiller.

Fenner rempocha son arme. La seule pensée qui lui vint fut qu'il était très fatigué et qu'il devrait refaire son lit tout à l'heure. L'idée de coucher dans les mêmes draps que cette femme ne lui plaisait pas.

A demi endormie, Gloria lui sourit.

Fenner alluma la lampe de chevet et examina la chambre. Sur le tapis, il remarqua deux petites taches rouges qui ne s'y trouvaient pas dans l'après-midi. Il alla vers l'endroit où Gloria avait laissé ses souliers et leur jeta un coup d'œil. Le cuir clair était taché aussi. Ces taches étaient sûrement du sang, mais il ne voulut pas les examiner de plus près, afin que Gloria ne sache pas tout de suite qu'il les avait remarquées.

Soudain, Gloria gloussa.

— Je suis dans une situation terriblement dangereuse, dit-elle. Pas vrai ? Je veux dire que vous pourriez...

Fenner approcha une chaise du lit et s'y assit.

— Qu'est-ce qui peut vous faire croire que j'en aurais envie ? répondit-il.

Elle gloussa de nouveau.

— Tout le monde en a envie, dit-elle.

— Ah ? fit-il. C'est bien possible. Mais pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Mais c'est vous ! L'autre soir, vous vouliez me parler. Et vous avez dit le Haworth. Alors je suis venue et j'ai attendu. Puis je me suis fatiguée d'attendre. Alors je me suis couchée. Je pensais que vous ne rentriez pas de la nuit.

— A quelle heure êtes-vous arrivée ?

— Neuf heures. J'ai attendu jusqu'à il heures. Puis je me suis couchée.

— On vous a vue entrer ?

Elle fit non de la tête. Fenner eut l'impression qu'elle avait légèrement pâli. Elle s'agita dans le lit. Il devinait la longue ligne de ses jambes sous le drap fin. Elle semblait avoir perdu de son assurance de tout à l'heure.

— Vous me faites l'effet d'un policier qui pose des questions, dit-elle.

Fenner lui fit un sourire glacé.

— C'est pour vous donner de l'entraînement, ma jolie. Vous n'avez probablement pas d'alibi, hein ?

Gloria s'assit, d'un bond.

— Qu'est-ce... qu'est-ce que vous dites ?

Fenner secoua la tête.

— Cachez-vous, dit-il. Cachez-vous... Vous êtes trop grande pour vous montrer comme ça.

Elle ramena le drap sur elle, mais ne s'étendit point.

— Qu'est-ce que vous voulez dire – alibi ? reprit-elle.

— Il alla ramasser un des souliers de la jeune femme et l'examina avec attention. La semelle était recouverte de sang séché. Il jeta le soulier sur les genoux de Gloria qui poussa un cri horrifié et le rejeta loin d'elle. Puis elle se renversa dans le lit, cacha son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

Fenner alla à un placard, en sortit une bouteille de whisky et s'en versa un verre. Il alluma une cigarette, enleva son chapeau et son veston. Il faisait terriblement chaud et lourd dans cette chambre. Il alla à la fenêtre, regarda pensivement dans la rue sombre et déserte, puis se retournant, il dit :

— Vous feriez mieux de me dire ce qui est arrivé.

— Je ne sais pas du tout, répondit-elle.

Il revint vers le lit et se rassit sur la chaise.

— Alors dépêchez-vous de filer d'ici, dit-il. Je ne veux pas être mêlé à une histoire de meurtre.

— Je l'ai trouvé, dit-elle avec des sanglots. Il était étendu par terre. Quelqu'un a tiré sur lui.

Fenner passa ses doigts dans ses cheveux.

— Qui ça ? demanda-t-il doucement.

— Harry – Thayler – l'homme avec qui je vivais.

Fenner retourna des pensées dans sa tête pendant quelques minutes. Puis demanda finalement :

— Où est-il ?

Gloria ôta ses mains de son visage. Et Fenner se rendit compte – avec un petit choc de surprise – qu'elle n'avait absolument pas pleuré. Elle jouait la comédie.

— Sur son bateau, répondit-elle.

— Quand l'avez-vous découvert ?

— Juste avant de venir ici.

Fenner se frotta les yeux. Puis il se leva, remit son veston et son chapeau.

— Attendez-moi, dit-il. Je vais jeter un coup d'œil là-bas.

— Je viens avec vous, dit-elle.

Fenner secoua la tête.

— Restez en dehors de tout ça. Attendez-moi. A mon retour, j'aurai à vous parler.

Il sortit et se rendit à pied jusqu'au port.

Il repéra le *Nancy W.*, grimpa à bord et alla directement à la cabine principale. Elle était plongée dans l'obscurité et il chercha en vain le commutateur. Il alluma sa torche, mais ne put découvrir Thayler. Il fouilla tout le bateau. Il ne trouva rien. Une petite cabine-chambre à coucher, à l'avant, le retint un instant. Il y découvrit plusieurs fouets. Après avoir masqué le hublot, il avait allumé dans la cabine. A en juger par les vêtements éparpillés, il estima que c'était là que dormait Thayler.

Il fouilla soigneusement tous les tiroirs d'une petite commode. La seule chose vraiment étonnant qu'il y trouva fut une petite photo de Curly Robbins, datant – autant qu'il put en juger – de quelques années. Il prit la photo et la mit dans son portefeuille. Puis il éteignit la lumière et sortit.

Il revint dans la grande cabine et examina le tapis. Ce ne fut qu'en regardant de tout près qu'il se rendit compte qu'une petite

surface du tapis avait été lavée récemment.

Il se remit debout et se gratta la tête. Il était convaincu, maintenant, que Thayler n'était plus à bord.

— Thayler était-il mort ? Pouvait-il se fier à ce que Gloria lui avait raconté ? Si Thayler avait été tué, qui donc avait enlevé le corps et lavé le tapis ? Était-ce Gloria qui l'avait tué ? La dernière fois qu'il avait vu ces deux-là ensemble, ils n'avaient évidemment pas l'air d'être très copains.

— Merde ! dit-il tout haut, avec exaspération.

Puis il sortit de la cabine.

En remettant le pied sur la petite jetée, il remarqua une grosse conduite intérieure arrêtée tous feux éteints un peu plus avant sur le quai. Il lui lança un coup d'œil rapide, puis se jeta à plat ventre sur la jetée.

Au même instant, une détonation étouffée lui parvint. Quelqu'un dans la voiture venait de le manquer de peu.

Toujours à plat ventre, il sortit son automatique. Mais il entendit la voiture démarrer, les pneus chuintier sur la route sablée et il la vit disparaître dans un tournant des quais.

Fenner se releva et s'épousseta. Les choses commençaient à se compliquer singulièrement. Il revint à pied au Haworth en se faufilant dans l'ombre et en empruntant les ruelles.

Gloria était toujours dans son lit. Son visage était un peu tiré, et le sourire qu'elle lui fit était plutôt une pauvre grimace.

Fenner s'assit de nouveau près d'elle et lui demanda brusquement :

— C'était dans la grande cabine que vous l'avez trouvé ?

— Oui, dit-elle.

Fenner inclina la tête, comme s'il s'attendait à cette réponse.

— Ils l'ont emporté, dit-il. Je me demande pourquoi, parce que s'ils avaient eu besoin d'un coupable, vous étiez tout indiquée. Alors ? Ou bien vous l'avez tué et vous l'avez balancé par-dessus bord. Ou bien vous ne l'avez pas tué et l'assassin est revenu – pour une raison ou pour une autre – et l'a emporté. Mais peut-être l'avez-vous balancé pardessus bord ?

Gloria montra ses beaux bras graciles et dit :

— Croyez-vous vraiment que j'aurais pu ? Il était très grand.

Fenner se remémora le petit escalier presque perpendiculaire qui menait à la cabine. Et il secoua la tête.

— C'est vrai, dit-il. Vous n'auriez pas pu.

Son visage reprit quelques couleurs et elle eut l'air moins harassée.

— S'ils ont caché son cadavre, personne ne saura qu'il est mort, n'est-ce pas ? demanda-t-elle.

Fenner bâilla.

— Bien sûr.

Elle se pelotonna dans le lit et, tirant sur l'oreiller :

— Je suis douillettement installée, non ?

fit-elle, avec une nouvelle lueur flirteuse dans les yeux.

— Ces drôles de trucs que j'ai trouvés dans la cabine de Thayler. Est-ce qu'il s'en servait sur vous ? demanda Fenner doucement.

— Je ne sais pas, bredouilla-t-elle. Je ne le connaissais pas encore très bien...

Elle était complètement enfouie sous les draps, maintenant. Il ne pouvait même pas voir son visage.

— Où est votre sœur Marian ? dit brusquement Fenner.

Elle sursauta, si bien qu'on aurait pu croire qu'elle avait reçue une décharge électrique.

Fenner se pencha, sur elle et tira le drap qui cachait son visage. Elle le regarda d'un œil effrayé.

— Où est votre sœur ? répéta-t-il.

— Qu'est-ce que vous savez de ma sœur ? *Comment* la connaissez-vous ?

Fenner se rassit et dit :

— Vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. Je n'ai jamais vu pareille ressemblance !

Il fouilla dans ses poches et en sortit la lettre qu'il avait trouvée dans le sac de Marian, et la tendit à Gloria.

— Lisez ça, dit-il.

Elle lut sans paraître comprendre, puis secoua la tête.

— Je ne comprends pas, dit-elle. Qui est Pio ? Et qui est Noolen ?

Fenner alla prendre un bloc de papier à lettres, un crayon et revint vers le lit.

— Copiez-moi cette lettre, dit-il.

Au moment qu'elle commençait de s'asseoir, il dit brusquement :

— Attendez !

Il alla prendre sa veste de pyjama dans un placard et la lui lança. Puis il passa dans la salle de bains. Quand il revint, elle avait mis la veste, et était en train d'en remonter les grandes manches en enroulant les poignets.

— Pourquoi voulez-vous que je copie ça ? demanda-t-elle.

— Allez-y. Faites-le ! dit-il brièvement.

Elle lit la copie demandée et la tendit à Fenner. Il compara les deux écritures. Elles ne se ressemblaient en aucune façon. Il jeta le bloc sur la table et se mit à marcher dans la chambre, de long en large. Elle le surveillait avec inquiétude.

— Vous avez bien une sœur, n'est-ce pas ? dit-il enfin.

Elle hésita une seconde.

— Oui, dit-elle. Mais nous ne nous sommes pas vues depuis très longtemps.

— Depuis combien de temps ? Pourquoi ?

— Quatre ou cinq ans. Je ne sais plus au juste. Marian et moi ne nous entendions pas très bien. Elle avait ses idées sur la façon dont j'aurais dû faire ma vie. Nous ne nous sommes pas disputées. Mais elle n'approuvait pas mes idées. Alors, nous nous sommes séparées à la mort de notre père.

— Vous mentez ! dit Fenner d'une voix douce. Si vous ne vous étiez pas vues depuis si longtemps, pourquoi serait-elle venue me trouver avec angoisse parce que vous aviez disparu ?

Les joues de Gloria s'empourprèrent.

— Je ne savais pas qu'elle était allée vous trouver, dit-elle. Mais, d'ailleurs, qui êtes-vous ? Je ne sais rien de vous. Rien.

— Ne vous inquiétez pas de ça. Quand avez-vous vu Marian pour la dernière fois ?

Gloria fit une moue boudeuse.

— C'était pendant que j'étais à New-York avec Harry. Nous nous sommes rencontrées par hasard. Il y a une quinzaine de jours. Marian a voulu que je vienne chez elle. J'ai accepté parce qu'elle insistait beaucoup. Harry m'accompagnait. C'était gênant parce que Marian ne voulait pas admettre Harry. Alors je ne l'ai plus revue. Et nous sommes repartis pour la Floride peu de temps après.

Fenner vint s'asseoir au bout du lit.

— Ou bien vous me servez un tas de bobards, dit-il, ou bien il y a quelque chose qui m'échappe dans tout ça.

Gloria secoua vigoureusement la tête.

— Je ne mens pas, dit-elle. Pourquoi mentirais-je ?

— Avez-vous dit quelque chose à votre sœur à propos de douze Chinois ?

— Douze Chinois ? Pourquoi lui aurais-je parlé de douze Chinois ?

— Arrêtez tous vos « Pourquoi ? », dit Fenner avec fureur. Ça m'embrouille.

Autant qu'il pouvait en juger, il n'était pas plus avancé maintenant qu'il avait retrouvé la sœur de Marian.

Il réfléchit un moment et demanda :

— Pourquoi Leadler ? Pourquoi pas Daley ?

— Leadler est le nom de mon mari, dit-elle. J'ai divorcé il y a un an.

Fenner poussa un grognement.

— Où est votre mari ?

— Je l'ignore. Pourquoi ?

Fenner ne répondit pas. Au bout d'un moment, il dit doucement :

— Votre sœur a été assassinée la semaine dernière. Dans une maison de Brooklyn.

Il y eut un long silence. Puis Gloria dit :

— Je n'en crois rien.

Et son regard scrutait le visage de Fenner.

Fenner haussa les épaules.

— Vous n'êtes pas obligée de me croire, dit-il. Mais elle a quand même été assassinée. Moi, j'aimais bien cette petite. Elle était venue me demander secours. Et je me suis promis de rayer le gars qui l'a tuée.

Gloria attrapa la manche du veston de Fenner, s'accrocha à l'étoffe et secoua le grand corps puissant.

— Marian est morte ? dit-elle. Vous me dites ça comme ça, tout calmement ! Vous n'avez pas de cœur. Marian... Marian...

Fenner lui saisit le poignet et l'arracha de sa manche.

— La ferme ! dit-il. Vous jouez mal le rôle. Vous vous foutez éperdument de ce qui est arrivé à Marian !

Gloria le regarda un instant, désarçonnée. Elle eut un gloussement, puis porta la main à sa bouche pour l'étouffer.

— J'ai eu tort de faire ça, dit-elle.

Elle se renversa dans le lit et enfonça sa tête dans l'oreiller. Elle était secouée de fou rire.

— Cette pauvre Marian ! réussit-elle à dire quand même.

Soudain, Fenner eut une idée. Il se pencha sur Gloria, lui appuya une main sur la tête et, de son autre main, releva la veste du pyjama jusqu'au cou de la jeune femme. De nombreuses meurtrissures étaient visibles sur la peau nacrée. Pourtant, aucune n'était aussi marquée que les zébrures sanglantes qui rayaient le dos de Marian Daley.

Il rabattit la veste du pyjama et reprit sa place au pied du lit.

Gloria pivota sur elle-même et se redressa, l'œil brillant.

— Pourquoi... pourquoi avez-vous fait ça ? demanda-t-elle.

Fenner ne répondit pas à cette question directement.

— Savez-vous que votre sœur avait aussi des marques de coups

sur le dos.

— Vous en savez des choses ! Nous n'y pouvons rien. Nous sommes comme ça toutes les deux...

Fenner vit, cette fois-ci, les larmes couler sur les joues de la jeune femme. Il se leva et alla vers la fenêtre. Il commençait à se sentir très las. Terriblement las.

— Je vous reverrai demain, dit-il brusquement.

Et il sortit de la chambre. Le bruit de ses sanglots le poursuivait dans l'escalier.

— Si rien ne se produit bientôt, se dit-il, je deviendrai sûrement cinglé...

Et il alla trouver le veilleur de nuit pour se faire donner une seconde chambre.

A travers les jalousies, le soleil étincelant projetait des ombres semblables à des barreaux de prison sur le lit de Fenner.

Il remua faiblement pendant qu'en bas, la grande horloge sonnait dix heures. Au huitième coup, il poussa un grognement et ouvrit les yeux. Il se sentait encore très las et il avait mal à la tête.

Il referma les yeux à cause des rayons de soleil et, pendant que son esprit luttait contre le sommeil qui continuait à peser sur lui, il eut soudain l'impression qu'un parfum flottait dans la pièce et qu'un poids reposait à l'extrémité de son lit. Il poussa un second grognement, auquel répondit un gloussement de Gloria.

Il la regarda à travers ses paupières mi-closes. Et malgré sa mauvaise humeur, il ne put s'empêcher de penser qu'elle était ravissante.

Elle était assise au bout du lit, adossée au panneau, ses longues jambes repliées et tenues par ses doigts entrelacés, le menton posé sur ses genoux, ses grands yeux fixés sur le visage de Fenner.

— Quand vous dormez, dit-elle, vous avez l'air très bon et vous êtes beau. N'est-ce pas merveilleux ?

Fenner réussit à s'asseoir dans son lit. Il passa la main dans ses cheveux. Il était brisé.

— Ça ne vous ennuyait pas de me laisser seul ? dit-il. Je vous préviendrai quand j'aurai envie de vous voir. Par principe, je n'aime pas de femme dans ma chambre à coucher. Je suis vieux jeu et un peu bégueule.

Gloria gloussa encore une fois.

— Vous êtes mignon comme tout, dit-elle.

Fenner grogna. Maintenant qu'il était assis, la tête lui faisait encore plus mal.

— Allez-vous-en, dit-il. Débinez-vous. Foutez le camp...

Gloria ouvrit tout grands ses bras. Ses yeux, incroyablement bleus, pétillèrent.

— Regardez-moi, dit-elle. Je suis sans défense. Vous pourriez faire de moi ce que vous voudriez...

— – Allez-vous me foutre la paix ? demanda-t-il rudement.

Gloria se laissa glisser à bas du lit. Elle était drôle à voir dans le pyjama de Fenner. Elle avait l'air d'être dans un sac.

— Vous avez l'air d'un épouvantail que le chat aurait traîné jusqu'ici, fit-il d'un ton grossier. Allez vous habiller. Nous prendrons le petit déjeuner ensemble et on parlera encore un peu.

— Bien sûr, dit Gloria.

Et déboutonnant sa veste de pyjama, elle l'enleva et la jeta à travers la chambre.

— Hé ! arrêtez ! s'exclama Fenner.

Son buste avait la splendeur d'un marbre antique et la douceur lustrée d'une perle.

— Ravissant, dit Fenner. Tout à fait ravissant. Une autre fois,

peut-être. Mais j'ai surtout envie d'une tasse de café noir très fort. Moi, je ne suis pas du matin.

Gloria gloussa et se mit à danser à travers la chambre.

Fenner pensa à part lui, qu'il n'avait jamais rien vu d'aussi beau, ni d'aussi corrompu.

Elle lui rit presque sous le nez.

— Je vous plais ?

Fenner s'accouda sur son oreiller.

— Remettez votre gentil pyjama, dit-il. Il y en a marre de cette séance.

Le doute passa dans les yeux de la jeune femme, comme un nuage sur la lune. Son regard se ternit. Elle vint s'asseoir sur le lit, tout près de Fenner. Puis, d'une voix soudain devenue rauque, elle demanda :

— Qu'est-ce que j'ai ? Je suis tellement affreuse que vous n'avez pas envie de moi ?

— Vous n'êtes pas affreuse, dit-il. Mais, pour moi, ce genre de chose compte sans doute beaucoup plus que pour vous. Alors, remontez dans votre chambre et habillez-vous.

Les yeux de Gloria perdirent toute vie. Elle enfila lentement la veste du pyjama, puis elle quitta la chambre en laissant la porte grande ouverte.

Fenner sortit de son lit et ferma la porte d'un coup de pied. Puis il alla se mettre sous la douche froide.

— Foutue manière de commencer la journée ! songea-t-il.

Deux tasses de café fort le remirent d'aplomb. Il s'habilla et monta retrouver Gloria dans sa chambre. Elle était habillée. Sa robe du soir, noire, était saugrenue sous le soleil. Elle était assise devant la fenêtre et regardait dans la rue.

Fenner entra et referma la porte doucement.

— Alors ? dit-il. Qu'est-ce que vous comptez faire ?

Elle se tourna vers lui et sourit. Il fut saisi par la nouvelle expression de son visage. Ses grands yeux étaient limpides et purs, candides et affectueux.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda-t-elle.

Il s'adossa au mur et la contempla pensivement.

— Vous êtes vraiment difficile à comprendre, dit-il enfin. Je m'attendais encore à une nouvelle attaque. Je suis content de voir que je me trompais.

Elle pivota sur sa chaise, le dos à la fenêtre.

— Je vous trouve toujours à mon goût, dit-elle. Puis elle ajouta :

— Et j'ai l'impression que ça ne fera qu'aller en augmentant.

Le regard de Fenner quitta le beau visage et se posa machinalement sur une grosse conduite intérieure noire qui venait de s'arrêter au bord du trottoir d'en face. Il avait déjà vu cette voiture quelque part.

Au même instant, un bras d'homme se tendit par la portière au store baissé. Le soleil étincela sur le canon d'un automatique.

Le geste fut si rapide que les réflexes de Fenner en furent paralysés. Il entendit un fttt... léger, en même temps que le cri de Gloria, un petit cri, doux et rauque. Puis ses genoux plièrent. Et elle tomba sans qu'il ait eu le temps de bouger.

Là conduite intérieure démarra en trombe. Et tout s'était passé avec une telle rapidité que personne, dans la rue, ne parut avoir rien remarqué. Fenner se pencha à la fenêtre. La voiture, dans un virage foudroyant, disparut dans une rue voisine.

Il s'agenouilla près de Gloria, la retourna et sentit quelque chose d'humide sous ses doigts, juste au-dessus de la hanche.

Gloria était livide, mais elle respirait. Fenner attrapa un coussin et le lui mit sous la tête. Puis il courut dans la salle de bains, s'empara

d'une carafe d'eau et saisit une petite trousse de pansements qu'il emportait toujours avec lui.

Quand il revint dans la chambre, Gloria le regarda, les yeux élargis d'effroi.

— Je ne sens rien, dit-elle. Est-ce que c'est grave ?

Fenner s'agenouilla.

— Ne vous frappez pas, dit-il. Nous allons regarder ça.

Il ouvrit sa trousse et choisit un scalpel.

— Je suis obligé de tailler dans la robe.

Et il commença de fendre la soie, délicatement.

— Je suis heureuse que vous vous soyez trouvé là, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer, doucement.

Fenner découpait maintenant la gaine élastique.

— Ne vous laissez pas aller comme ça, dit-il. C'est le choc qui vous a fait basculer.

Il examina la blessure et eut un large sourire.

— Eh ben, dit-il, ça n'est qu'un tout petit bobo. Juste une griffe sur le côté.

— J'ai bien cru que j'allais mourir, fit Gloria.

— Moi aussi, dit Fenner.

Il pansa la plaie avec l'adresse d'un infirmier. Puis il se releva et dit :

— Mais c'était quand même du bon boulot. Du travail de virtuose.

— Ça me fait mal, maintenant, gémit Gloria d'une toute petite

voix.

— Forcément. Il va falloir garder le lit deux ou trois jours. Ça vous empêchera peut-être de faire des sottises...

Il la regardait avec un sourire railleur. Puis il redevint grave et dit :

— Je vais vous ramener chez vous. Où habitez-vous ?

Elle détourna les yeux, eut un petit gloussement qui se termina sur une note brève de souffrance et dit en portant la main au côté.

— Je n'ai pas de maison.

— Où habitiez-vous avant de vous mettre avec Thayler ?

Elle lui jeta un coup d'œil aigu, puis détourna son regard.

— Je ne me suis jamais mise avec Thayler.

Fenner s'agenouilla près d'elle.

— Vous êtes une foutue petite menteuse, dit-il. Cette nuit, vous m'avez dit que vous faisiez ensemble un voyage à New-York, Thayler et vous. Avant ça, vous m'avez dit que vous ne le connaissiez pas très bien. Et maintenant, vous me dites que vous n'avez jamais vécu avec lui. Est-ce que vous allez vous décider à ne plus me raconter de bobards ?...

— Je parierais que vous êtes détective, dit-elle, nerveuse.

Fenner poussa un grognement menaçant.

— Ecoutez, Poulette, fit-il. Vous ne pouvez pas rester pour la vie sur le plancher de ma chambre. Il faut que je vous dépose quelque part. Alors, dites-moi où vous habitez. Ou bien j'appelle une ambulance.

— — Je veux rester ici, dit-elle.

Fenner lui fit un sourire glacé.

— Je vais quand même pas vous servir d’infirmière ? J’ai d’autres boulots sur les bras.

— Je serai plus en sûreté ici, dit-elle.

Fenner réfléchit un instant.

— Je comprends ! dit-il.

Il se remit debout, se pencha sur elle et la souleva très doucement. Puis il l’assit dans un fauteuil. Elle mordait ses lèvres pour ne pas crier.

Il prit à nouveau un scalpel et fendit la robe jusqu’en bas. Le petit cache-sexe blanc apparut, maculé d’un côté.

— Quelle horreur, dit-elle en blêmissant.

— Attention, commanda Fenner en la faisant lever. Enlevez votre pantalon. Ce n’est plus comme si on ne se connaissait pas !

Elle appuya son visage contre celui de Fenner et lui mordilla l’oreille.

— Vous êtes mignon, chuchota-t-elle dans son oreille.

Il rejeta la tête en arrière.

— Vingt dieux ! Assez !...

Quand elle se fut débarrassée du cache-sexe, il la fit asseoir, essuya le sang sur sa hanche, puis il la porta sur le lit et rabattit le drap. Il se sentit soulagé après l’avoir bordée.

Sur l’oreiller, la tête d’or rouge faisait très jeune et sans défense maintenant.

— Je voudrais vous dire quelque chose tout bas, dit-elle.

— Trouvez autre chose. C’est vieux comme le monde.

Elle tendit les bras d’un geste d’enfant.

— S'il vous plaît...

Il pencha la tête vers elle. Elle l'embrassa. Mais c'était un baiser plein de fraîcheur qui plut à Fenner.

Il se redressa et remit ses cheveux en place.

— Maintenant, reposez-vous, dit-il. Je vais m'occuper du reste.

Il ramassa les vêtements lacérés et les linges sanglants, les porta dans la salle de bains, puis il descendit à la Direction.

Le gérant de l'hôtel le regarda d'un air un peu bizarre et Fenner se sentit légèrement embarrassé.

— La jeune femme qui est là-haut a eu un petit accident, dit-il. Il faut qu'elle reste au lit pour l'instant. Je voudrais que vous envoyiez quelqu'un lui acheter des vêtements de nuit et tout ce dont elle pourrait avoir besoin d'autre. Vous mettez ça sur ma note.

Le gérant avait l'air ennuyé.

— Ce n'est pas très régulier.

— Bien sûr que ça n'est pas très régulier, dit Fenner. Mais ça n'est pas irrégulier au point d'en faire un plat... alors, passez la main.

Puis il entra dans une des cabines téléphoniques et forma un numéro. Une voix rauque coula le long du fil.

— Bugsey ? demanda Fenner. Ecoute, Bugsey. J'ai un boulot pour toi. Oui... un boulot sur mesure. Amène-toi à ma carrée et prends ton flingue...

Ensuite, il alla au bar et commanda deux doigts de whisky. Il avait besoin d'un peu d'alcool pour se remettre d'aplomb, après cette alerte...

Pendant qu'il attendait Bugsey, il se rappela soudain quelque chose. Il sortit son portefeuille et le considéra en fronçant les sourcils.

— Ça, c'est bizarre, dit-il à mi-voix.

Son argent et ses papiers étaient rangés tous ensemble, dans la poche droite. Et il était certain qu'hier, comme d'habitude, il y en avait un peu dans chaque poche.

Il vérifia ses papiers les uns après les autres et compta son argent. Autant qu'il pouvait se rappeler, il ne manquait absolument rien.

Puis il se souvint d'autre chose.

— Tiens... tiens, fit-il, tout songeur : La photo de Curly n'y était plus.

Il remit son portefeuille dans sa poche et commanda un autre whisky.

A moins que quelqu'un – quelqu'un d'autre que Gloria – ne soit entré dans sa chambre pendant qu'il dormait, il n'aurait pas à chercher bien loin cette photo.

Mais maintenant, il ne pourrait plus passer pour Dave Ross. Que ce fût elle ou quelqu'un d'autre, on avait vu sa licence de détective privé... Il alluma une cigarette en attendant Bugsey. Ce serait perdre un temps précieux que d'essayer d'interroger Gloria, tout de suite. Elle prétendrait se sentir mal et ça serait la fin de tout.

Bugsey entra dans le bar avec, sur son visage, l'air du chien auquel on montre un os. Il portait un costume élimé et taché, un feutre grassey. Mais il arborait une fleur rouge à la boutonnière.

Bugsey regarda la rangée de bouteilles avec un sourire ravi et expectatif. Fenner lui commanda un énorme pot de bière et l'emmena à l'autre bout de la salle.

— Ecoute, p'tite tête, dit Fenner. Ça te plairait de travailler pour moi ?

Bugsey écarquilla ses petits yeux.

— Je ne pige pas, dit-il.

— J'ai un petit boulot qui pourrait te convenir. Rien de sensationnel. Mais ça vaut quand même cinquante dollars. Et puis si ça gaze bien, entre nous, je pourrais te mettre sur ma feuille de paye.

Seulement, bien sûr, c'est bonsoir Carlos.

— Tu ne travailles plus pour Carlos ?

Fenner secoua la tête.

— Non, dit-il. Je n'aime pas ça. C'est trop toquard.

Bugsey se gratta la tête.

— Carlos ne va pas être content, dit-il d'un air inquiet.

— T'en fais pas pour Carlos, dit Fenner. Moi, quand ça ne m'amuse plus de jouer, je laisse choir.

— Et qu'est-ce que je fais pour gagner cinquante dollars ? demanda Bugsey avec enthousiasme.

— Un chic petit boulot. Et pas cassant. Tu te rappelles la même du *Nancy WP* Avec les belles guibolles et la façade maison ?

Bugsey passa sa langue sur ses lèvres.

— Si je me rappelle, dit-il. Beau petit lot.

— Elle est là-haut en ce moment. Dans mon lit.

Bugsey, qui était en train de vider sa bière, s'étrangla à moitié et inonda sa cravate.

— Dans ton lit ? dit-il avec stupeur.

Fenner fit oui de la tête.

— Quel type ! fit Bugsey.

Il était presque foudroyé d'admiration.

— Qu'est-ce que ça a dû te coûter comme pognon ! reprit-il.

Fenner secoua la tête de nouveau.

— Rien du tout, fit-il. J'ai même dû me battre pour passer à

travers, mais elle s'en ressent pour moi.

Bugsey s'absorba un instant dans des pensées. Puis il demanda soudain dans un murmure timide et rauque :

— Quand elle... tu comprends... est-ce qu'elle mord ?

Fenner pensa qu'il était grand temps de s'occuper de choses plus urgentes. Il répondit :

— T'occupe pas des détails, mon pote. Ce qui est important, c'est qu'un mec a canardé la gosse. Et qu'il lui a enlevé un bout de bifteck. Il peut revenir pour essayer de faire mieux. Alors je voudrais que tu t'installés ici avec un pétard. Pour qu'il ne revienne pas.

— — Et tu donnes cinquante dollars pour un boulot comme ça ? dit Bugsey d'une voix étranglée.

Fenner fut stupéfait.

— C'est pas assez ? dit-il.

— Je l'aurais accepté pour rien. Peut-être qu'elle s'en ressentira pour moi aussi...

Fenner se leva.

— Okay, dit-il. Montons. Je vais te présenter. Seulement, ne te fais pas d'idées. Tu resteras assis sur le palier. Une même comme ça n'a pas de temps à perdre avec un fauché. C'est pas ça que tu m'as dit l'autre jour ?

Un peu déconfit, Bugsey suivit Fenner jusqu'à la chambre. Fenner frappa et entra. Gloria était étendue dans une chemise de nuit en satin rose ornée d'un monceau de rubans et de fanfreluches. Elle rit en voyant Fenner s'immobiliser pour la contempler.

— Ce n'est pas une merveille ? dit-elle. Vous l'avez choisie vous-même ?

Fenner fit non de la tête.

— Je vous amène un garde-du-corps, dit-il. Il s'appelle Bugsey. Il

montera la garde devant votre porte. Pour vous protéger des vieux cochons.

Gloria inspecta Bugsey d'un œil surpris.

— Il en a l'air lui-même, dit-elle. Entrez, Bugsey. Venez dire bonjour à la jolie dame.

— Oooh ! dit Bugsey.

Il restait planté dans l'ouverture de la porte, bouche bée.

Fenner prit un fauteuil et le porta dans le couloir, devant la porte. Puis il dit à Gloria d'une voix brève :

— Ce gars-là va travailler à l'extérieur. C'est pour ça que je l'ai embauché.

Il poussa Bugsey hors de la chambre et fit un signe de tête à Gloria.

— J'ai un petit boulot à faire, dit-il. Après quoi je reviendrai vous voir, pour causer. Restez tranquille.

Puis sans lui laisser le temps de répondre, il referma la porte.

— Ouvre l'œil, dit-il à Bugsey. Et ne mets pas les pieds dans cette chambre. Pas d'entourloupettes. Compris ?

Bugsey secoua la tête.

— Je ne pourrais rien essayer avec une môme comme celle-là, dit-il. Pff... Elle me fait chavirer...

— Chavire dans le couloir et tu resteras mon chouchou, répondit Fenner en s'en allant.

Après avoir quitté l'hôtel, Fenner s'enferma dans une cabine téléphonique, demanda le Bâtiment Fédéral et obtint Hosskiss après quelques instants.

— C'est vous le gars qui a balancé une bombe dans l'un de mes bateaux ? dit Hosskiss d'une voix rageuse.

— Ne vous tracassez pas de ça ; répondit Fenner. D'ailleurs, vos bonshommes l'ont bien cherché. Ils ne sont pas à la page. Le Carlos, il a des idées plus modernes que les vôtres. Un de ces jours il se servira de gaz asphyxiants.

Hosskiss gronda, mais Fenner l'interrompit.

— Je voudrais savoir à qui appartient une grosse conduite intérieure noire dont la plaque d'immatriculation porte trois " C " et deux « 7 » dans son numéro. Pourriez-vous m'avoir ce renseignement en vitesse ?

— Vous feriez mieux de venir ici, dit Hosskiss. Il y a des tas de choses dont je veux vous parler.

— Je joue trop serré pour l'instant, répondit Fenner. Je ne viendrai pas chez vous. Un peu plus tard. On prendra rendez-vous quelque part. A qui est cette voiture ?

— Ne quittez pas, dit Hosskiss.

A travers la vitre sale de la cabine, Fenner surveillait le trafic de la rue. Hosskiss revint au bout du fil, après quelques minutes :

— Je crois que j'ai trouvé votre voiture, dit-il. Ce serait celle de Harry Thayler. C'est possible ?

Fenner fronça les sourcils et son regard se glaça.

— Ma foi, dit-il après un court silence, ça se pourrait bien.

— Il y en a d'autres qui y ressemblent. Mais c'est celle de Thayler qui me paraît la bonne.

Il y eut encore un silence, puis Fenner dit :

— Ecoutez-moi, Hosskiss. Si je vous apporte Carlos et sa bande sur un plat, feriez-vous un boulot pour moi ?

Hosskiss acquiesça.

— Alors, dégotez tous les renseignements possibles sur Thayler et sur une poupée qui s'appelle Gloria Leadler, et tout ce que vous

trouverez sur sa sœur Marian Daley.

« Après ça, il y a Noolen. Je veux toute son histoire aussi. En plus, si possible, j'aimerais avoir des tuyaux sur Leadler, le mari de la même Gloria.

« Quand vous aurez tout ça, je voudrais une petite fiche sur une mignonne qui s'appelle Curly Robbins et qui travaille à l'entreprise des Pompes Funèbres Nightingale. Quels rapports il y a pu avoir entre elle et Thayler.

Hosskiss se déchaîna au bout du fil :

— Dites-donc ! fit-il. C'est un foutu boulot ! Ça va coûter un argent fou, toutes ces recherches !

Fenner lança un ricanement furieux.

— Eh bon dieu ! A quoi sert toute votre fameuse organisation si vous n'êtes pas fichus de faire un petit travail aussi simple. Trouvez-moi tout ça, et je vous ferai cadeau de Carlos et peut-être que je ferai don d'un petit billet de cinq cents dollars à votre Amicale ou à votre Club de Pêcheurs à la ligne.

— — Okay, dit Hosskiss. Je m'en occupe. Mais ça va prendre du temps.

— Bien sûr que ça va prendre du temps Je veux toute la sauce... pas une petite cuillerée... depuis les actes de naissance jusqu'à ce jour...

— D'accord. Maintenant, parlons un peu de cette histoire de bombes, reprit Hosskiss avec force.

Mais Fenner raccrocha et sortit de la cabine en épongeant ses mains moites.

Tout en marchant vers Duval Street, il s'absorbait dans des réflexions. Ainsi donc, la grosse conduite intérieure noire appartenait à Thayler... Ça ouvrait des horizons... Il y avait quelque chose de truqué, dans toute cette histoire... La même Gloria jouait un jeu bizarre... Connaissait-elle Carlos ? Fenner l'avait prise, une fois, en flagrant délit de mensonge. Alors ? Pourquoi ne mentirait-elle pas

encore ? Sa sœur avait dit : « Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir à faire avec douze Chinois ? » Gloria avait donc dû parler des Chinois. Et si Gloria n'avait pas écrit la lettre – il ne croyait pas que c'était elle – qui l'avait écrite ? Cette lettre lui avait évidemment été destinée pour le mettre sur la trace de ce bizenesse... Donc, la personne qui l'avait écrite souhaitait qu'il en trouve la solution... L'écriture était féminine. Et il n'y avait actuellement qu'une seule autre femme dans l'affaire : Curly. Était-ce elle qui l'avait écrite ? Ou alors – et cette idée ébranla tellement Fenner qu'il s'arrêta pile, en plein milieu de la chaussée : N'avait-elle pas été écrite par Marian elle-même ?

Il en était là de ses réflexions quand il arriva devant la boutique de Nightingale.

La sonnerie de la porte grelotta quand il ouvrit. Et de derrière le rideau du fond, Carlos surgit soudain.

L'âcre odeur du marihuana imprégnait ses vêtements. Et ses yeux n'étaient que deux morceaux de verre noirs et ternes dans son visage blême.

Fenner fut un instant interloqué. Puis, du ton de la plaisanterie il demanda :

— Tu viens te choisir une boîte ?

Carlos resta glacé.

— Tu as besoin de quelque chose ?

Fenner fit quelques pas autour des vitrines, les plains dans les poches. Puis il répondit :

— Je viens tailler une petite bavette avec Nightingale. Moi je l'aime bien. C'est un bon gars.

Puis, après un court silence, il ajouta :

— On ne te voit pas souvent chez lui ! Tu viens pincer les fesses à Curly ?

Carlos s'appuya à l'un des comptoirs. L'atmosphère se chargea d'électricité. Il dit d'une voix aigre :

— Miller dit que tu t'es battu avec lui sur le bateau. Je ne veux pas de ça dans ma bande.

Fenner haussa ses sourcils.

— Sans blague ? fit-il. C'est bien dommage. Parce que chaque fois que je verrai Miller essayer de s'envoyer une pépée en ma présence, je lui casserai la gueule – je veux dire, si ça n'a pas l'air de plaire à la mignonne.

Carlos cligna ses paupières, toisant Fenner.

— Reiger dit que tu n'as pas servi à grand-chose l'autre nuit.

Fenner secoua la tête.

— Encore dommage... Mais ça ne m'étonne pas, fit-il. On ne s'entend pas très bien, lui et moi.

Carlos examinait ses ongles, pensivement. Il dit enfin :

— Alors, ça serait peut-être aussi bien que tu cesses de travailler pour moi pendant quelque temps.

Fenner fit un pas vers lui.

— D'accord, répondit-il. Ça me va tout à fait.

Carlos tordit sa bouche. C'était sa façon de sourire.

— Peut-être que tu devrais te choisir une boîte. C'est agréable de savoir que vos vœux seront exaucés après votre mort !

Fenner était tout près de lui maintenant.

— Tu veux dire qu'il pourrait m'arriver quelque chose ? Un accident ?

Carlos haussa les épaules.

— Tu sais pas mal de choses, déjà... Ce n'est pas que ce serait très utile aux flics... J'ai changé de bureau... Et tu ne sais pas où le bateau a ramassé et déchargé les Chinetoques... Mais enfin, tu sais quand

même quelque chose...

Fenner le considéra avec un petit sourire. Puis il dit :

— Si j'étais toi, je n'essaierais pas ça. Non. Sincèrement. Ça serait une gaffe...

Carlos ajusta sa cravate, puis, tournant brusquement le dos à Fenner, il lui lança par-dessus son épaule :

— Je me fous un peu de ce que tu penses !

Et il se dirigea vers le fond de la boutique.

Fenner le rattrapa, lui saisit le col, d'une main, et le fit pivoter vers lui, de l'autre.

— Pour te faire comprendre où nous en sommes, cornichon, dit-il ; et il lui envoya son poing sur la joue.

Il n'avait pas frappé très fort, juste assez pour jeter Carlos sur le sol.

Il resta par terre, appuyé sur ses deux coudes. Une meurtrissure apparaissait sur sa peau molle et blanche. Un sifflement passa entre ses dents serrées. Fenner pensa à un serpent.

— Maintenant, tu es fixé, dit Fenner. Je ne permets à personne de me parler de ma mort. Je n'aime pas ça.

« Si tu as envie de m'avoir, faudra bien que tu essaies, mais je te fais une promesse ; si tu me rates, je te trouverai. N'importe où tu seras. C'est pas tes polichinelles qui pourront se mettre en travers. Et quand j'aurai mis le grappin sur toi, je te casserai l'échiné avant de te faire la peau.

Carlos se remit debout lentement. En remontant à sa joue, sa main tremblait comme l'aile d'un papillon.

— Débine, dit Fenner. Rentre chez toi, va boire un coup de flotte. T'en as besoin.

Sans un mot, Carlos sortit et referma la porte de la boutique.

— C'était pas une chose à faire, dit Nightingale. Depuis combien de temps le petit homme était-il là ? Fenner ne l'avait pas vu entrer dans la pièce.

Le reflet du jour cachait ses yeux derrière ses lunettes, mais Fenner voyait des gouttes de sueur sur son visage.

— Pourquoi n'as-tu pas ramassé ce porc, demanda Fenner, si tu l'aimes tant que ça...

— Je ne l'aime pas tant que ça. Mais c'était quand même pas une chose à faire.

— Ah ! laisse tomber, dit Fenner. Il était temps que quelqu'un aplatisse un peu le nez de ce gars-là. Il se prend pour un bon Dieu à roulettes.

— Il l'est, dit Nightingale.

— Jusqu'à quel point es-tu embringué avec lui ? Nightingale eut un geste expressif : il pivota sur lui-même en montrant du doigt toute sa boutique :

— – Tout ça est à lui, dit-il. Moi, je ne suis que sa façade.

Fenner poussa un grognement.

— Alors, tu tues pour son compte parce que tu ne peux rien faire d'autre ?

Nightingale fit oui de la tête.

— Eh oui, fit-il. Il faut bien vivre.

— Et Curly ? Qu'est-ce qu'elle fait dans tout ça ? Les yeux myopes cillèrent derrière leurs verres.

— T'occupe pas d'elle, dit-il brièvement.

— Elle a le pépin pour Carlos, dit Fenner. Nightingale fit deux pas en avant et lança son poing gauche à toute volée. Il atteignit Fenner au menton. Mais le coup était sans poids. Fenner n'en fut même pas ébranlé.

— Laisse tomber, dit Fenner. T'es pas de ma catégorie.

Nightingale allait balancer un second coup, mais il changea son geste et plongea la main dans son veston.

Fenner lui enfonça son poing dans les côtes. Nightingale tomba sur les genoux, puis roula sur le côté avec un soupir et sortit son automatique. Fenner fit un pas en avant et lui marcha sur le poignet. L'automatique tomba sur le parquet. Puis Fenner s'agenouilla, attrapa Nightingale par le col de son veston et le tourna vers lui.

— Je t'ai dit de laisser tomber, fit-il.

Et il secoua le petit homme rudement. Puis il ajouta :

— Si tu ne veux pas me croire, tu croiras peut-être quelqu'un d'autre, mais je ne veux pas me bagarrer avec toi pour une poule !

Nightingale eut un rictus et allait parler. Mais il vit quelque chose, par-dessus l'épaule de Fenner, qui changea sa colère en alarme.

Fenner vit un homme debout derrière lui. Du moins, il vit la miniature de cet homme dans le verre des lunettes de Nightingale. Il vit un bras se lever. Il essaya de se retourner. Mais dans sa tête, quelque chose éclata. Et il bascula en avant, éraflant la peau de son nez sur les boutons du veston de Nightingale.

IV

Quand Fenner reprit connaissance, la première chose qui heurta son œil fut la lumière d'une ampoule nue, au plafond. Puis il remarqua qu'il se trouvait dans une pièce sans fenêtres. Après quoi, emporté par le tourbillon des battements dans son crâne, il ferma les yeux de nouveau.

La lumière de l'ampoule le blessait à travers ses paupières fermées. Il essaya de se tourner pour échapper à cette souffrance. C'est alors qu'il sentit qu'il ne pouvait pas bouger.

Il leva le cou, afin de se rendre compte. Mais ce seul mouvement déclencha une explosion derrière ses yeux. Et il laissa retomber sa tête.

Au bout d'un instant, les battements se calmèrent ; il fit une nouvelle tentative.

Il était étendu sur un vieux matelas. Ses mains étaient attachées aux montants de fer rouillés d'un lit. Ce lit était le seul meuble de la pièce. Le parquet était jonché de mégots et de cendres. La poussière était épaisse. Des pages de journaux traînaient dans les coins. Et l'âtre abritait un monceau de cendres noires, comme si quelqu'un y avait récemment brûlé des tas de papiers. C'était une horrible pièce écœurante par son odeur d'humidité, d'abandon et de sueur éventée.

Fenner reposa de nouveau la tête. Essayant de récupérer. Ne faisant aucun effort pour tenter de libérer ses mains. Plissant ses paupières pour éviter la crudité de l'ampoule. Et s'efforçant de respirer lentement et profondément. Il tendait son ouïe pour essayer de capter un son quelconque. Et, petit à petit, son sens auditif parvint à déceler des sons très légers. Des sons qui, tout d'abord, ne signifiaient rien pour son cerveau dolent, mais qu'il finit par reconnaître pour des pas, des murmures de voix et l'écrasement lointain des vagues sur une grève.

Enfin il se rendormit. Il savait que c'était la chose qu'il fallait faire. Il n'était absolument pas en état de tenter le moindre essai d'évasion. Il avait perdu tout sens du temps. Et lorsqu'il s'éveilla, il ne sut qu'une seule chose : son sommeil avait été bénéfique ! Il se sentait beaucoup mieux. La douleur dans sa tête n'était plus que légère. Et son cerveau ne roulait plus en rond dans son vélodrome crânien. Il s'éveilla parce que, dans le couloir, quelqu'un marchait et s'approchait de sa porte. Les pas lourds résonnaient nettement sur le plancher nu. Une clef tourna dans la serrure. La porte s'ouvrit d'un coup de pied. Fenner ferma les yeux. Il estima que c'était encore trop tôt pour s'intéresser à des visiteurs.

Quelqu'un marcha vers lui. Et l'ombre passa sur ses yeux quand ce quelqu'un s'interposa entre lui et l'ampoule. Il y eut un long silence. Puis un grognement. Et la lumière du plafond irrita de nouveau ses paupières. Les pas s'en allèrent vers la porte. Fenner entr'ouvrit les yeux et regarda. Le dos arqué et les jambes courtes de l'homme qui sortait ne lui apprirent rien. Mais les cheveux noirs, épais et huileux, ainsi que la peau café lui donnèrent à croire que l'homme était un Cubain. Le type sortit et referma la porte. La clef tourna dans la serrure.

Fenner aspira une large goulée d'air et commença d'essayer de remuer ses mains. Les cordes qui le maintenaient étaient serrées, mais pas au point d'empêcher tout mouvement. Il tira, se tortilla en mordant sa lèvre inférieure. Sa fatigue devint telle qu'il lui sembla que l'ampoule s'obscurcissait. Il dut s'arrêter, haletant.

La seule aération venait d'un petit vasistas au-dessus de la porte. L'atmosphère de la pièce était suffocante. La sueur collait la chemise de Fenner à son dos.

Il remua doucement ses poignets. Il pensa : « Je les ai un peu déplacés. Oui. J'ai fait quelque chose. Si seulement je n'avais plus ce foutu mal de tête... Allons-y, encore une fois. »

Et il recommença de tendre et de tordre ses muscles.

Sa main droite, rendue visqueuse par la sueur, glissa à travers le bracelet de corde, millimètre par millimètre et il la dégagea enfin. Mais il ne put rien faire pour sa main gauche, absolument rien.

Lentement il s'assit et tâta sa tête de sa main libre. Le derrière de son crâne était très sensible, mais il n'y avait pas de sang.

Il tourna sur lui-même pour examiner le nœud qui fixait son poignet gauche. Ce nœud était placé sous le lit, de telle façon qu'il put seulement le tâter, mais pas le voir. Et tous ses efforts pour le desserrer un peu restèrent vains. Il s'étendit de nouveau et jura doucement entre ses dents :

"Qu'est-ce que je peux faire avec une seule pogne ? pensa-t-il. Quel est le salaud qui m'a matraqué ? Carlos ? Bien sûr, il a pu rester dehors et me surveiller par la porte. Et revenir tout doucement pendant la bagarre avec Nightingale... Ou c'est peut-être quelqu'un d'autre ? Qui ? Et qu'est-ce qui va m'arriver ? »

Il s'assit sur le lit et posa les pieds à terre. Il se leva, titubant et sa main gauche entravée l'empêcha de se redresser complètement. Son crâne lui fit un mal atroce lorsqu'il se leva. Mais la douleur disparut et, tirant le lit à sa suite, il se traîna jusqu'à la porte, et poussa le lit contre le mur, puis il se rassit.

— Si je ne libère pas ma main, je suis foutu. Il n'y a pas de Bon Dieu qui tienne, il faut que j'y arrive !...

De sa main libre, il travailla fiévreusement le nœud. Mais ses doigts moites glissaient sur la corde, impuissants.

Un bruit de pas l'arrêta. Il se remit sur le dos et passa de nouveau son poignet libre dans l'autre lien.

Il avait à peine fini que la porte s'ouvrit et que Carlos entra. Reiger et Miller s'arrêtèrent sur le seuil.

Carlos marcha jusqu'au lit de Fenner et se pencha sur lui. Fenner ouvrit tout à fait les yeux. Leurs regards s'accrochèrent.

— Tiens, dit Carlos. Le cochon est réveillé.

Reiger et Miller s'avancèrent. Fenner regarda chacun des hommes à tour de rôle. Calmement.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda-t-il.

Carlos tremblait légèrement. Il était drogué jusqu'à l'os. Fenner pouvait voir ses pupilles rétrécies.

— Nous allons faire la causette, dit Carlos.

Il balança son bras et frappa de son poing fermé.

Le coup atteignit Fenner juste sous le nez. En le voyant venir, Fenner avait tourné la tête, mais la force du coup en fut à peine atténuée. Ses dents craquèrent dans ses gencives.

— Je te devais bien ça, hein ? dit Carlos.

Fenner ne répondit rien. Il savait qu'avec une seule main, il n'aurait pas grand-chance.

— Alors, t'es un privé ? dit Carlos. Tu nous as bien possédés.

Il sortit de sa poche les papiers de Fenner, les étala sur la couverture. Il y eut un silence. Carlos s'assit sur le lit. Si les deux autres s'en allaient, Fenner pourrait attraper Carlos par le cou et lui régler son compte. Peut-être les deux autres sortiraient-ils. Il fallait attendre.

Carlos se pencha et gifla Fenner deux fois, à toute volée. Fenner cligna des yeux, mais ne bougea pas, ne dit rien. Carlos se rassit. Son frisson faisait cliqueter le lit contre le mur. Il avait un peu l'air d'un dément.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? demanda-t-il. Qu'est-ce que tu essaies de découvrir ?

Entre ses lèvres raidies, Fenner souffla :

— Je t'avais recommandé de rester tranquille. Mais nom de Dieu, c'est moi qui vais m'y mettre maintenant. Et je ne lâcherai pas avant de vous avoir cassé les reins, à toi et à ta clique !

Miller éclata d'un rire hystérique :

— Il est dingo ! Il est complètement sonné !

Carlos dut fourrer ses mains dans ses poches, tellement elles tremblaient.

— Ecoute-moi, reprit-il. Ou alors on va se mettre au boulot. Dis-

nous ce que tu es venu faire ici. Vite ou bien on commence !

Fenner ricana. Tout doucement, il dégagea sa main droite du nœud.

— Fous-moi la paix et crois-moi, laisse-moi fiche le camp.

Carlos se leva et fit signe à Reiger.

— Allez-y. Attaquez ! dit-il.

Reiger atteignit le lit au moment précis où Fenner libérait sa main. Fenner balança sa jambe en arc-de-cercle avec la rapidité de l'éclair. Son pied atteignit Reiger juste au-dessous du genou. Reiger fauché tomba en tenant son genou à deux mains, hurlant de douleur.

Fenner s'assit au moment où Miller fonçait et l'empoignait aux cheveux. Il le frappa au ventre, un peu bas, de toutes ses forces.

Miller s'affala sur le plancher, tenant son gros ventre à deux mains, le visage en sueur tandis qu'il se roulait par terre en essayant de rattraper son souffle.

Carlos recula précipitamment. Il était blême de peur. Fenner se rétablit et marcha vers Carlos, entraînant le lit à sa suite.

Reiger saisit l'un des pieds du lit, s'y cramponna. Fenner tira, s'efforçant d'atteindre Carlos qui, dans sa frayeur, s'écartait de la porte.

— Debout, vous deux ! glapit Carlos. Assommez-le.

Il sortit un automatique et le pointa vers Fenner.

— Reste où tu es, grinça-t-il. Je te descends, si tu bouges.

Fenner réussit encore à faire un pas vers lui, entraînant le lit et Reiger à sa suite.

— Vas-y, gronda Fenner. Tire. C'est tout ce qui peut te sauver.

Miller se mit à genoux et fonça sur Fenner. Son énorme poids rejeta Fenner sur le lit où il tomba, sur son bras libre, et pendant

quelques secondes, Miller put frapper autant qu'il voulut. Puis Fenner lui décrocha une ruade qui le balança loin du lit. Miller se remit sur pied et Reiger, passant derrière Fenner, l'empoigna à la gorge. Revenant à la charge, Miller recommença à frapper au corps, et bien qu'il fût assez ébranlé, ses coups portaient quand même. Fenner sentait que l'adversaire à redouter, ce n'était pas lui, mais Reiger. Reiger crochait dans sa gorge avec une poigne de fer et Fenner sentait monter l'étouffement.

Alors, appuyant fermement ses pieds au sol, il banda son corps. Et d'une irrésistible détente en arrière, il fit basculer le tout : lui, le lit, et Reiger, dans un fracas formidable.

Reiger le lâcha pour tenter de se dégager et de prendre du champ. Et Fenner n'était pas dans une position favorable.

Il se trouvait à genoux sous le lit retourné qui reposait sur son dos, la main gauche tordue derrière lui.

La seule façon de s'en sortir était de faire basculer le lit de nouveau. Il se releva, portant le lit sur son dos.

Reiger lui lança un coup de pied qui l'atteignit au jarret et le fit basculer de nouveau. Les muscles de son bras prisonnier semblèrent prendre feu. Fou de douleur, Fenner écrasa le lit sur Reiger. L'un des montants retomba sur la gorge de l'homme. Et Fenner pesa de tout son poids. Les yeux de Reiger s'exorbitèrent. Il agita les bras frénétiquement. Fenner pesait toujours.

Miller se jeta sur Fenner et se mit à marteler la tête à coup de poings. Mais Fenner ne relâcha pas son effort. Il savait que Reiger était le plus fort des trois. Le plus dangereux. Et il savait qu'il le tenait maintenant, Reiger.

S'il pouvait se débarrasser de lui, il aurait sa chance avec les deux autres.

Le visage de Reiger était devenu d'un violet sombre. Ses bras ne s'agitaient plus que faiblement. Carlos accourut et rejeta le lit. Reiger se mit à quatre pattes en poussant des gémissements de chien malade.

Miller avait réussi à lui fendre l'arcade sourcilière et le sang qui coulait gênait beaucoup Fenner. Il tâtonna de sa main libre, trouva Miller, lui enfonça ses doigts dans le ventre, crocha dans la chair et

tordit. Miller poussa une sorte de hennissement et tenta de se dégager, mais Fenner tint bon. Une poignée de ventre de Miller en main, il se souleva de nouveau et fit violemment retomber le lit sur eux deux.

Carlos, debout, les regardait au travers des ressorts, mais il ne pouvait pas les atteindre. Il essaya de tirer le lit, mais Fenner le maintenait du bras gauche. Il continuait de tenir à pleine main le ventre de Miller qui se mit à hurler lugubrement et à ruer tant qu'il pouvait. Il essaya de frapper Fenner au visage. Mais Fenner se contenta de forcer encore plus la torsion et de baisser la tête.

Carlos sortit en courant. Fenner l'entendit hurler des ordres en espagnol.

Brusquement, Miller réussit à se soulever. Et Fenner sentit quelque chose céder. Précipitamment il lâcha sa prise. Il sut qu'il venait de l'éventrer. Le visage de Miller prit une teinte verdâtre. L'homme s'affala, comme un pantin. Il fixait Fenner d'un œil épouvanté.

— Tu m'as eu, hoqueta-t-il.

Et des petites bulles de salive vinrent crever au bord de ses lèvres.

Fenner essaya de sourire, mais il n'y parvint pas. Il repoussa Miller, d'un coup de pied, et, lentement, retourna le lit pour ramener son bras lié à un angle plus normal.

Alors, fiévreusement, il dégagea le montant du lit de son alvéole, se redressa et se dirigea vers la porte.

Avec ce montant de lit suspendu à son poignet, il n'était certes pas dans une situation très brillante. Mais c'était moins mauvais qu'avant.

En passant devant Reiger, accroupi le dos au mur, la gorge dans sa main, Fenner l'assomma avec le pied de lit. Reiger s'effondra de côté, en protégeant sa tête de ses bras.

Fenner se trouva enfin hors de la pièce.

Il avait l'impression de marcher dans de la colle. Ses pas ralentirent de plus en plus. Et, brusquement, dans le corridor, il tomba

à quatre pattes. Il devait sans cesse essuyer le sang de son arcade sourcilière. Il n'y voyait plus rien. Et il avait la tête vide et mal dans la poitrine.

Il resta ainsi, effondré, luttant contre l'envie terrible de se coucher sur le plancher.

« Il faut que tu repartes, il faut que tu repartes », disait son cerveau.

En s'appuyant au mur, il réussit à se mettre debout. Et sa main laissa sur le papier jaune une trace. Il se dit :

" Merde, je n'y arriverai pas » et s'écroula de nouveau.

Puis il entendit un tumulte d'appels au rez-de-chaussée, des cris, des pas qui montaient.

Il essaya de revenir dans la pièce. Dans l'escalier, il entendait les hommes monter en courant.

— Nom de Dieu de maudit pied de lit, fit-il en essayant encore une fois de dégager sa main.

Mais c'était à croire qu'il était soudé à l'objet ! Deux petits Cubains lui tombèrent dessus, en tas, l'un d'eux le prit à la gorge, l'autre se jeta dans ses jambes. Ces sacrés petits salauds étaient costauds.

Il assomma celui qui le tenait à la gorge d'un coup de pied de lit, le rejeta, puis se redressa, et, à l'aveuglette, décrocha un coup de poing au second. Il ressentit la secousse, mais le Cubain ne céda pas. Soudain Fenner éprouva une énorme fatigue. Ce n'était plus la peine, il n'avait plus rien dans les tripes. Il essaya de frapper encore une fois, entendit Carlos hurler : « Pas trop fort », quelque chose lui tomba sur la tête et il piqua du nez en avant. Dans les ténèbres, il rencontra une face, lança un coup de poing mou, puis une explosion l'éblouit et les ténèbres étouffantes se refermèrent sur lui.

« J'ai dû prendre une fameuse trempe. Ils pensent que je suis bien refroidi ! » se dit Fenner en constatant qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de l'attacher, cette fois-ci. Il était par terre, bras et jambes écartés.

Ils avaient enlevé le lit et l'avaient balancé sur le plancher de la pièce vide.

Il se donna un peu de répit, mais quand il tenta de bouger, il s'aperçut qu'il en était incapable.

« Qu'est-ce que c'est que cette foutue histoire ? » pensa-t-il.

Il savait qu'il n'était pas attaché, il ne sentait aucun lien et pourtant, il ne pouvait pas bouger.

Puis, il se rendit compte que l'ampoule brûlait toujours. Mais ses yeux étaient tellement enflés que ses paupières ne laissaient passer qu'un vague halo. Il essaya de remuer la tête. Mais une douleur fulgurante le parcourut en entier. Alors il n'essaya plus rien. Et il se rendormit.

Il se réveilla parce qu'on le bourrait de coups de pieds dans les côtes. Pas très fort, mais lourdement. Et tout son corps frémissait de douleur.

— Réveille-toi, fumier ! dit Reiger sans cesser les coups. Tu n'es plus flambard maintenant, hein ?

Fenner rassembla ce qui lui restait de forces. Il roula sur son côté, dans la direction de la voix. Tendant ses bras à l'aveuglette, il trouva les jambes de Reiger, les enserra et tira.

Reiger poussa un grognement furieux, en essayant de garder son équilibre. Mais il bascula en arrière et atterrit avec une violence qui ébranla toute la pièce. Fenner rampa vers lui, mais Reiger le repoussa à coups de pied. Il se remit debout, le visage tordu de fureur froide. Il se pencha sur Fenner, rabattit ses bras levés, et le saisit par le devant de la chemise. Puis il le souleva et le projeta violemment sur le plancher. Fenner essaya de le frapper, mais déjà Reiger l'avait soulevé et projeté encore. Il recommença quatre fois. Épuisé, vidé, Fenner s'abandonna. Reiger le lança dans un coin comme un paquet et se redressa, en respirant bruyamment.

Carlos parut sur le pas de la porte.

— Tu fais ça pour t'amuser ? demanda-t-il à Reiger.

Il y avait un soupçon de colère dans sa voix. Reiger se tourna vers lui.

— Ecoute. Pio, grinça-t-il les dents serrées. Ce gars-là est trop coriace. Je suis en train de le ramollir un peu.

Carlos s'avança et contempla Fenner. Puis il le remua du pied et dit à Reiger :

— Je ne veux pas qu'il crève maintenant. Je veux qu'il me raconte quelques petites choses d'abord. Je veux qu'il me dise pourquoi il est venu de New-York jusqu'ici. Et pourquoi il est entré chez nous. C'est pas catholique et ça ne me plaît pas.

— T'as raison, Pio. Tu veux qu'on le fasse parler ?

Carlos examina attentivement Fenner.

— Il n'est pas en état d'encaisser ça pour l'instant, dit-il. On attendra un peu plus tard.

Et ils quittèrent la pièce tous les deux.

Fenner revint à lui peu de temps après. Il avait l'impression qu'un battant de cloche cognait dans son crâne. Et quand il ouvrit les yeux, les murs de la pièce convergèrent sur lui. Terrifié, il ferma les yeux en se cramponnant à ce qui lui restait de raison.

Il ne bougea plus pendant un moment. Puis il rouvrit ses paupières. Cette fois-ci, les murs se déplacèrent plus lentement et il n'avait plus peur.

Il rampa jusqu'à la porte et essaya d'ouvrir. Elle était fermée à clef. Il n'avait plus qu'une obsession : il ne leur dirait rien. On l'avait tellement cogné sur la tête qu'il avait perdu presque toute sa raison. Et il ne sentait même plus la douleur qui torturait son corps.

" Il faut que je sorte de là », pensa-t-il. Ils continueront jusqu'à ce qu'ils m'aient tué.

Puis il se rappela ce qu'ils avaient fait au Chinois et frissonna.

« Je ne pourrais pas encaisser ça, pensa-t-il. Non, S'ils me font le

truc de l'étau sur les doigts, je lâcherai le morceau. »

Puis une lueur rusée passa dans ses yeux. Il mit la main sur la boucle de sa ceinture, l'ouvrit et l'ôta. En chancelant, il se mit debout. Il dut s'appuyer au mur pour se soutenir.

Avec un soin exagéré, il glissa la longue lanière de cuir dans la boucle. Puis il passa ce nœud coulant par-dessus sa tête. Et il serra.

— Il faut que je trouve un clou ou un crochet, ou quelque chose de ce genre-là, murmura-t-il. Il faut que j'attache le bout quelque part.

Il fit le tour de la pièce, examinant les murs nus. Il ne trouva rien et s'arrêta près de la porte.

— Qu'est-ce que je vais faire, alors ?... se demanda-t-il.

Il resta planté là, le menton sur la poitrine, la ceinture pendante à son cou. Il refit le tour de la chambre, mais les murs étaient lisses. Pas de fenêtres, ni de clous, seule la lampe électrique hors de portée.

Il se demanda si, en mettant le pied sur le bout de la ceinture, il pourrait s'étrangler, mais décida que ce serait impossible. Il se rassit sur le sol pour réfléchir. Le bourdon continuait dans son crâne et, se prenant la tête à deux mains, il se balançait au rythme de la douleur.

Puis il entrevit un moyen.

— Décidément, murmura-t-il, les idées ne me viennent plus très vite...

Il se traîna jusqu'à la porte à quatre pattes. Puis il attachait la ceinture à la poignée.

— En me laissant tomber à plat ventre, ça marchera, dit-il. Ça prendra plus de temps. Mais si je m'obstine, je crèverai bien tout à fait.

Il passa un long moment à fixer soigneusement la ceinture. Il l'attachait très court, afin que son cou ne soit pendu qu'à quelques centimètres de la poignée.

Puis, très lentement, il fit glisser ses pieds en arrière. Jusqu'à ce

qu'il soit étendu, son poids supporté par ses mains.

Il ne pensait pas à sa disparition. Sa seule idée était qu'il allait rouler Carlos.

Il resta immobile quelques secondes. Puis brusquement, retira ses mains...

La boucle de la ceinture mordit sa chair. La lanière de cuir s'imprima dans son cou.

— Ça marche ! pensa-t-il triomphalement.

Le sang commença de battre dans sa tête. La torture de ses poumons le força presque à remettre ses mains sur le sol. Mais il ne le fit pas. Sa tête balançait au bout du cuir. La nuit s'épaississait devant ses yeux. Puis la poignée de la porte cassa. Et il retomba par terre.

Il resta un moment étendu dans une sorte de stupeur, aspirant à grands coups spasmodiques l'air surchauffé. Du sang coulait goutte à goutte de son cou là où la boucle l'avait mordu. Et un écœurant sentiment de défaite le submergeait, plus pénible encore à supporter que la douleur qui tordait tout son corps.

Il défit la ceinture et resta sur le dos, les yeux sur le plafond sale.

Le sang qui coulait de son cou remit sa pensée en mouvement. Son cerveau était si embrumé qu'il n'arrivait pas à former une idée. Mais il sentait confusément que s'il s'acharnait, il finirait par trouver une autre solution.

Il resta encore quelque temps immobile. Puis il s'assit. La lueur rusée passa de nouveau dans ses yeux.

Il reprit sa ceinture et en examina la boucle de métal. Elle avait un ardillon très pointu.

Puis il jeta un coup d'œil, de biais, sur son bras gauche. Il savait que, quelque part, y passaient des artères vitales. Il n'aurait qu'à en percer une avec l'ardillon. Et il saignerait à mort...

— Fameux moyen de se supprimer, murmura-t-il. Je suis idiot de ne pas y avoir pensé plus tôt.

Lentement, patiemment, il chercha l'artère. Quand il pensa l'avoir trouvée, il prit la boucle et enfonça la pointe dans sa chair, qui s'enfonça sous la pression, mais la peau ne céda pas. Il pressa plus fort. Ça commençait à lui faire mal. La sueur ruisselait partout sur lui.

— Je n'ai peut-être plus assez de force pour réussir, pensa-t-il avec angoisse.

Il mordit sa lèvre et enfonça la pointe avec un sursaut sauvage.

Une goutte de sang apparut. Il pressa encore plus fort. L'artère commença à palpiter et à battre. Et brusquement le fer entra profondément.

Le sang jaillit avec force.

Il était tellement épuisé qu'il se renversa sur le parquet Sa tête fit un bruit sourd en heurtant les lattes. Et il s'en alla doucement. Dans un éblouissement de lumière.

Une silhouette floue se précisa, au milieu d'un brouillard lumineux. Fenner regarda et se demanda vaguement si ça n'était pas Dieu le Père. C'était Curly. Elle se pencha sur lui et dit quelque chose qu'il n'entendit pas ; alors il répondit gentiment :

— Bonjour, mignonne !

Puis les contours de la pièce se précisèrent. Et le brouillard lumineux se dissipa.

Derrière Curly, il y avait un petit homme qui ressemblait à un bouc. Très faiblement, comme s'il avait parlé de très loin, Fenner l'entendit qui disait :

— Ça ira bien maintenant. Qu'on ne le bouge pas d'ici. Et si vous avez besoin de moi, je reviendrai.

— Je voudrais boire de l'eau, dit Fenner.

Et il s'abîma de nouveau dans le sommeil.

Quand il se réveilla, il se sentit beaucoup mieux.

Dans sa tête, le battant de cloche avait cessé son carillon. Et les murs de la chambre restaient immobiles. Curly était assise sur une chaise ; Ses paupières étaient lourdes, comme si elle tombait de sommeil.

— Pour l'amour de Dieu... dit Fenner.

Mais Curly se leva en hâte et rajusta le drap.

— Ne parlez pas encore, dit-elle. Vous êtes sauvé maintenant. Mais il faut dormir.

Fenner ferma les yeux et essaya de penser. En pure perte. Le lit était très doux. La douleur avait déserté son corps. Il rouvrit les yeux.

Curly lui apporta de l'eau.

— Pas moyen d'avoir quelque chose de plus fort ? demanda-t-il.

— Ecoutez, grande gourde, dit-elle. Vous êtes malade, vous êtes encore à moitié cinglé à cause des coups. Alors prenez ce qu'oh vous donne et pas d'histoires.

Après quelques instants de silence, Fenner demanda :

— Mais enfin... Où est-ce que je suis ?

— Dans ma chambre, à côté de White Street.

— Ecoute, mignonne, dit-il. Tu veux bien éclaircir le mystère ? Comment est-ce que je suis venu jusqu'ici ?

— Il est tard, dit Curly. Il faut dormir. Demain, je vous raconterai.

Fenner se souleva sur son coude. Il s'apprêtait à pousser un gémissement de douleur, mais l'effort ne lui coûta rien. Il se sentait faible. Mais aucun autre mal.

— Il y a trop longtemps que je dors, dit-il. Je veux savoir tout de suite.

Curly poussa un grand soupir.

Bon, bon ! dit-elle. Vous autres durs de durs, vous me faites mal aux pieds.

Fenner ne répondit rien. Il s'allongea de nouveau et attendit.

Curly fronça son front et demanda :

— Nightingale était furieux après vous, l'autre jour. Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

Fenner la regarda et dit :

— Je ne me rappelle pas.

Curly renifla d'un air incrédule. Puis elle ajouta :

— Il m'a dit que Carlos vous avait assommé et transporté dans sa maison du quai. J'ai essayé de savoir pourquoi. Sans succès. Mais quand la colère de Nightingale s'est calmée, il a commencé à se faire de la bile. Il s'est dit que ça ne serait pas chic envers Crotti de vous laisser tomber. Alors je n'ai pas eu beaucoup de mal à le convaincre d'aller voir ce que vous deveniez. Il vous a ramené avec lui. On aurait dit qu'ils s'y s'étaient mis à plusieurs, à vous voir. Alors, il m'a envoyée chercher un docteur et m'a dit de m'occuper de vous.

Fenner ne voulait pas la croire.

— Le petit bonhomme m'a ramené de là-bas. Et Carlos l'a laissé faire ?

Curly bâilla.

— Carlos n'était pas là-bas. Ils étaient tous rentrés à leur hôtel.

— Je vois, dit Fenner.

Il resta immobile et silencieux pendant quelques minutes. Puis il demanda :

— Quel jour sommes-nous ?

Elle le lui dit.

— C'est toujours le mois de mai ? demanda-t-il.

Elle fit un signe affirmatif.

Il fit péniblement un calcul. Ça faisait quatre jours qu'il avait quitté Gloria. Ça paraissait beaucoup plus.

— Carlos sait que j'ai disparu ? demanda-t-il.

Curly bâilla de nouveau.

— Bien sûr. Mais il n'a fait aucun rapprochement entre votre disparition et moi ou Nightingale. Peut-être que ça lui viendra. Parce que c'est un gars qui pense à tout.

Fenner s'agita dans son lit. Puis il passa sa main dans ses cheveux, tout doucement : son crâne était très sensible.

— Le coco ne te portera pas dans son cœur s'il découvre ça, dit-il.

Curly haussa les épaules.

— Bien sûr, fit-elle.

Puis elle bâilla de nouveau et dit :

— Le lit est très large. Ça ne vous gênerait pas que je dorme un peu ?

Fenner sourit.

— Bien sûr que non, dit-il. Fais comme chez toi.

Curly soupira et sortit de la chambre.

Quand elle revint, elle portait un pyjama de fin lainage rose.

— Vous ne me croirez peut-être pas, dit-elle. Mais j'ai toujours froid dans mon lit.

Il la regarda grimper à côté de lui.

— Ton attirail de nuit n'est pas très romantique, hein ?

Elle posa sa tête blonde sur l'oreiller.

— Et alors ? Et puis, au moins, la laine ne vous donnera pas d'idées.

Elle bâilla et battit des paupières.

— Je suis fatiguée, fit-elle. C'est dur de soigner un gars comme vous.

— Je te crois, dit Fenner gentiment. Dors. Tu veux que je te chante une berceuse ?

— Flûte ! bredouilla-t-elle presque endormie déjà.

Et elle s'enfonça dans le sommeil.

Fenner resta immobile à l'écouter respirer calmement. Puis il essaya de réfléchir. Son esprit était encore tout embrumé et vagabondant. Alors il se laissa aller et s'endormit à son tour.

Le soleil du matin l'éveilla. Il ouvrit les yeux et examina la chambre. Il se rendit compte que son esprit était clair maintenant, que son corps ne lui faisait plus mal. Quoiqu'il se sentit un peu raide, en essayant de bouger dans le lit, il était retapé.

Curly s'assit lentement, clignant des yeux.

— Hello ! fit-elle. Comment vous sentez-vous ?

Fenner lui fit un sourire. Un sourire un peu tordu, mais qui remontait à ses yeux. Puis il étendit le bras et lui toucha l'épaule. Doucement.

— Tu as été une chic copine, dit-il. Pourquoi as-tu fait ça ?

Elle se tourna vers lui.

— Ne vous creusez pas le ciboulot pour comprendre, dit-elle. Je vous l'ai dit la première fois que je vous ai vu. Je vous trouve gentil.

Fenner lui entoura la taille de son bras. Elle ferma les yeux et leva le visage. Fenner l'embrassa.

— Je ne dois pas avoir toute ma tête, dit-il. Je ne devrais pas faire ça.

— — Pourquoi pas ? demanda-t-elle. Je ne me défends pas...

Elle fut très tendre avec lui.

Après quelques instants, Fenner dit, d'une voix un peu endormie :

— A quoi penses-tu ?

Elle lui caressa le visage, gentiment.

— Je pense que ça n'est pas de chance de rencontrer un type comme toi... quand il est trop tard.

Fenner s'écarta d'elle et dit sérieusement :

— Tu ne devrais pas avoir des idées comme ça.

Elle se mit à rire. Mais ses yeux restèrent sérieux.

— Je vais te faire un petit déjeuner. Tu trouveras un rasoir dans la salle de bains.

Quand il eut fini de raser sa barbe, il revint dans la chambre. Le petit déjeuner était servi. Il s'assit et dit :

— Bon Dieu ! Ça sent bon.

La robe de chambre qu'il avait trouvée dans un placard devait appartenir à Nightingale. Elle lui arrivait aux genoux. Et elle lui étriquait les épaules.

Curly lui rit au nez.

— Tu as une allure folle là dedans, dit-elle.

Fenner engloutit le contenu de son assiette. Et Curly dut aller chercher du supplément.

— Ça repart bien, on dirait ?

Fenner fit oui de la tête.

— Je me sens en pleine forme, dit-il. Et Nightingale, est-ce qu'il tient une grande place dans ton cœur ?

Elle lui versa une nouvelle tasse de café.

— C'est une habitude. Je suis avec lui depuis deux ou trois ans. Il est très gentil. Et je crois qu'il est assez mordu pour moi.

Elle haussa les épaules et ajouta :

— Tu sais ce que c'est. Je ne connais personne que j'aime mieux que lui. Alors, tant qu'à faire, autant le rendre heureux.

Fenner fit oui de la tête et alluma une cigarette.

— Et Thayler ? dit-il. Qu'est-ce qu'il est pour toi ?

Le visage de Curly se figea. Le sourire se glaça dans ses yeux.

— Quand on est flic, c'est pour la vie ! dit-elle avec amertume. Et se levant :

— Je n'ai pas de confidences à vous faire, poulet !

Fenner leva les yeux vers elle.

— Alors, vous savez ? dit-il.

Curly commença de ramasser les couverts.

— Nous le savons tous, dit-elle d'une voix brève.

— Nightingale aussi ?

— Bien sûr.

— Mais pourtant il m'a tiré du pétrin ?

Curly emporta les assiettes.

— Il a une dette envers Crotti, dit-elle par-dessus son épaule, en

sortant.

Fenner resta songeur. Quand elle revint, il dit :

— Ne sois pas méchante comme ça, mignonne. On pourrait faire quelque chose ensemble.

Curly se pencha par-dessus la table. Son visage était dur et son regard méfiant.

— Ce n'est pas la peine d'essayer, vous n'avez aucune chance.

— Tant pis, dit Fenner.

Curly était enfermée dans la salle de bains quand Nightingale arriva.

Il resta un instant debout, fixant Fenner d'un œil glacé.

— Merci, mon vieux, dit Fenner. Tu m'as sorti d'une foutue panade...

Nightingale ne fit pas un mouvement. Il dit :

— Maintenant que tu es retapé, il vaut mieux que tu te trisses. Ce patelin-ci est trop petit pour Carlos et toi.

— Tu parles ! dit Fenner.

Nightingale, toujours immobile, demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a entre toi et Crotti, roussin ? Qu'est-ce que tout ça veut dire ?

— Crotti a un compte à régler avec Carlos. C'est pour lui que je travaille.

Nightingale s'approcha un peu de la table.

— Il faut que tu mettes les bouts en vitesse, dit-il. Qu'est-ce que tu crois que Carlos me fera s'il apprend que c'est moi qui t'ai aidé ?

Les yeux de Fenner ne quittaient pas le visage de Nightingale.

— Je vais régler mon compte avec Carlos, dit-il. Tu ferais aussi bien de te mettre du côté gagnant.

— J’y suis déjà, dit Nightingale. Tu vas filer d’ici sans insister. Sans quoi, j’y veillerai, personnellement.

Sa voix était calme. Sans emphase. Fenner comprit qu’il n’y avait pas à insister.

— Comme tu voudras, dit-il.

Nightingale hésita un instant. Puis il sortit de sa poche un automatique qu’il posa sur la table.

— Pour te permettre de quitter la ville en sûreté. C’est parce que Crotti a été très chic pour moi. Mais si tu es encore ici à la nuit tombante... tu feras bien de tirer le premier... si tu m’aperçois. Tu vois ce que je veux dire ?

Puis il quitta la pièce, en fermant la porte doucement derrière lui.

Fenner prit l’automatique et le balança un instant dans sa main

— Eh bien !... murmura-t-il.

Curly sortit de la salle de bains et vit le revolver.

— Nightingale est venu ? dit-elle.

Fenner hocha la tête, d’un air absent.

— Ami ? demanda-t-elle.

— A peu près autant que toi.

Curly poussa un grognement.

— Prêt à partir ? demanda-t-elle. Je vais chercher ! ma bagnole. Je te déposerai où tu voudras.

— Entendu, dit-il d’un air absent. Il réfléchit, puis annonça :

— Carlos va déranger. Tu aimerais peut-être parler tout de

suite ?

Curly fronça les lèvres :

— Flûte !

Puis elle ajouta :

— Tes vêtements sont dans le placard. Ils peuvent aller pour le trajet jusqu'à l'hôtel. Moi, je vais chercher mon bus.

Fenner s'habilla aussi vite qu'il le put. Ses vêtements paraissaient sortir d'un télescope sur la route, mais il ne s'en soucia pas. Quand il fut prêt, il ouvrit la porte et sortit dans le couloir. Son intention était d'aller au-devant de Curly en bas.

Il marcha lentement vers l'escalier et constata qu'il n'était pas aussi retapé qu'il l'avait cru. C'était un véritable effort que de marcher, mais il continua et s'engagea sur les premières marches.

Presque aussitôt, il stoppa. Curly gisait de tout son long sur le palier du dessous.

Il resta pétrifié un instant. Puis il sortit l'automatique de sa poche et descendit, l'œil aux aguets, il n'y avait personne alentour. En approchant, il distingua le manche d'un poignard planté dans son dos.

Il se pencha et la tourna légèrement. Sa tête retomba en arrière, mais elle respirait encore.

Ce lui fut un très gros effort que de la remonter à sa chambre. Elle était lourde. Et il tremblait de fatigue quand il la déposa sur le lit.

Il attrapa le téléphone et forma le numéro de Nightingale, les yeux sur Curly.

— Ici, Entreprise Funéraire Nightingale, dit la voix du petit homme au bout du fil.

— Viens me retrouver tout de suite, dit Fenner. Ils ont eu Curly.

Puis il raccrocha aussitôt et alla vers le lit.

Curly ouvrit les yeux. Lorsqu'elle vit Fenner, elle lui tendit une de ses mains.

— Ça m'apprendra à sauver un roussin, dit-elle faiblement.

Fenner n'osait pas retirer le couteau de la plaie. Mais il la soutenait de façon à ce qu'elle ne pèse pas sur le manche.

— Ne t'en fais pas, mon petit, dit-il. J'ai demandé du secours.

Curly eut un geste qui aurait dû être un haussement d'épaules.

— Ça viendra trop tard, dit-elle.

Et elle se mit à pleurer.

— C'était Carlos ? demanda Fenner.

Curly ne répondit pas. Du sang tacha son menton.

— Donne-moi une indication, reprit Fenner. Ne fais pas la bête. Il faut qu'il paie ça. Il va penser que tu es une gourde.

— C'était un de ses Cubains, dit Curly. Il m'a bondi dessus avant que j'aie pu crier.

Fenner vit que Curly parlait d'une voix très faible.

Puis le sang commença à lui couler de la bouche. Et Fenner se rendit compte qu'elle s'en allait rapidement.

Il l'entoura de son bras et retira le couteau de la plaie.

Curly poussa un léger cri, puis dit :

— Comme ça, ça va mieux.

Il l'étendit sur le lit.

— Je réglerai le compte pour toi. Carlos va le payer cher.

Elle ricana :

— Bien, mon brave petit soldat, murmura-t-elle. Arrange Carlos si tu veux, mais ça ne me fera plus grand bien.

Fenner se souvint d'avoir vu du whisky quelque part chez elle. Il alla ouvrir un placard, ramena une bouteille et un verre, et en versa deux doigts, pur, qu'il fit avaler à Curly.

Ça la fit suffoquer un instant.

— Bonne idée, dit-elle d'un ton amer. Garde-moi en vie jusqu'à ce que je t'aie tout dit.

Fenner lui prit les mains.

— Il faut qu'ils paient, dit-il. Est-ce que Thayler marche avec Carlos ?

Elle hésita un instant et bougea un peu sa tête. Puis elle dit :

— Il y est jusqu'au cou.

Et elle ajouta d'une voix très faible :

— C'est un sale type. Et je ne lui dois rien.

— Quel est son rôle là dedans ? demanda Fenner.

— C'est lui qui a monté l'affaire des Chinois.

Puis Curly ferma les yeux et ajouta :

— Ne me demande plus rien, maintenant. J'ai peur.

Fenner se sentait impuissant. Le visage de Curly était maintenant couleur de cire. Et seules quelques petites bulles rouges à ses lèvres montraient qu'elle vivait encore.

Elle rouvrit les yeux avec un effort et murmura :

— Dieu ! C'est ce qui m'est arrivé de mieux depuis des années. Avec toi, je veux dire.

Puis elle referma ses paupières.

On entendit quelqu'un monter l'escalier en trébuchant par instants. Fenner se précipita vers la porte. Nightingale entra, le visage ruisselant de sueur. Il passa devant Fenner et courut vers le lit. C'était trop tard. Curly venait de mourir au moment où il ouvrait la porte.

Fenner quitta l'appartement. En refermant la porte du palier, il entendit une longue plainte sourde qui venait de la chambre de Curly.

Le gérant du Haworth Hôtel sortit précipitamment de son bureau dès qu'il aperçut Fenner.

— Monsieur Ross, dit-il d'une voix tremblante d'indignation. Prenez-vous mon hôtel pour une maison de rendez-vous ?

— Je n'en sais rien. Si c'en est une, où sont les femmes ? dit Fenner.

— Les gens du service n'osent plus monter au troisième étage. Il y a une espèce de bandit installé là et qui ne laisse passer personne. Je l'ai menacé de la police, mais il dit que vous lui avez donné l'ordre de rester là. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Préparez-moi ma note, dit Fenner brièvement. Je pars.

Il monta rapidement au troisième. Devant sa chambre, il ne vit pas trace de Bugsey. Il ouvrit la porte d'un coup de pied et entra.

Gloria était assise dans son lit. Bugsey était assis près d'elle. Ils jouaient aux cartes.

Bugsey n'était vêtu que d'un caleçon et de son chapeau. La sueur ruisselait sur son dos gras.

Fenner s'immobilisa.

— Qu'est-ce qui se passe ? fit-il.

Gloria jeta ses cartes.

— D'où venez-vous ? demanda-t-elle. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Fenner avança et referma la porte.

— Des tas de choses ! dit-il brièvement.

Puis, se tournant vers Bugsey, il demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cette tenue ? Tu te crois dans un hammam ?

— Nous jouions ma chemise de nuit, dit Gloria. Je l'ai battu.

Bugsey ramassa son pantalon.

— Tu es arrivé à temps ! dit-il fiévreusement. Cette mignonne triche tant que ça peut !

Fenner n'était pas en humeur de rire. Il commanda :

— Procure-toi une conduite intérieure, dit-il. Qu'elle soit parquée derrière cet immeuble dans un quart d'heure.

Bugsey se débattait avec ses vêtements. Il dit à Fenner :

— On dirait que quelqu'un t'a fait des misères...

— T'en fais pas pour moi. Et grouille-toi.

Bugsey enfila son veston et sortit.

— Pensez-vous pouvoir vous lever ? demanda-t-il à Gloria.

Elle rejeta le drap et descendit du lit.

— Je ne suis restée dans mon lit que parce que ça effarouchait le pauvre petit Bugsey, dit-elle. Et vous ? Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

Fenner sortit un complet neuf et se changea.

— Ne restez pas là la bouche ouverte ! aboya-t-il. Habillez-vous. Nous quittons cette taule immédiatement.

Quand elle eut enfilé son cache-sexe et son soutien-gorge, elle revint à la charge :

— Vous ne voulez pas me dire où vous avez été ?

Fenner était occupé à boucler ses deux valises.

— On m’a emmené faire une petite promenade, dit-il. Des durs. J’ai réussi à m’en débarrasser.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle alors.

— Nous allons habiter chez Noolen.

Elle secoua la tête énergiquement.

— Pas moi, dit-elle.

Fenner boucla les courroies de ses valises. Puis il se redressa et en deux pas traversa la pièce jusqu’à elle. Il lui saisit le poignet et dit :

— Vous ferez ce que je vous dirai de faire.

— Pas chez Noolen, répéta-t-elle.

— Si vous ne voulez pas marcher, je vous porterai, dit-il.

Il téléphona au bureau de l’hôtel et réclama sa note.

En l’attendant, il arpenta la chambre. Nerveusement. Assise sur le lit, Gloria lui jetait des regards inquiet ?

— Qu’est-ce que vous mijotez ? demanda-t-elle.

Fenner stoppa et releva la tête.

— Des tas de choses, dit-il. C’est eux qui ont commencé et je vais les liquider. Je ne m’arrêterai que lorsqu’il n’y aura plus de mystère dans cette combine, quand ce cochon de Carlos m’aura réglé ses dettes.

Un petit chasseur apporta la note. Fenner paya. Puis il prit ses valises d’une main, Gloria par le coude de l’autre, et ils descendirent.

Ils trouvèrent Bugsey au volant d’une grosse voiture. Fenner y monta après Gloria et dit à Bugsey :

— Chez Noolen. Et subito.

Bugsey se retourna sur son siège, comme électrisé.

— Noolen ? fit-il. Pourquoi Noolen ? Ecoute, Ross. Tu ne feras rien avec ce gars-là. C'est un croupion de canasson.

Fenner se pencha en avant.

— Chez Noolen, répéta-t-il en le fixant avec intensité. Si ça ne te plaît pas, descends et je conduirai.

Bugsey, la bouche ouverte, regardait Gloria et Fenner à tour de rôle.

— Vas-y, mon petit gars, dit Gloria. Ce monsieur-là aime qu'on lui obéisse.

— Ah... Bien... dit Bugsey. Et il démarra. Gloria se renfonça dans son coin et bouda. Fenner surveillait la route par-dessus les larges épaules de Bugsey. Le trajet se fit dans le plus grand silence.

Il était il h. 1/2 quand ils arrivèrent. Quand la voiture pénétra dans la petite allée circulaire, Gloria dit :

— Je ne veux pas entrer là dedans ! – mais plutôt comme une protestation que comme un refus.

Fenner ouvrit la portière et descendit devant le perron du Casino.

— Venez tous les deux, dit-il d'une voix brève. Le bâtiment semblait désert. Un Cubain passait le vestibule à l'aspirateur électrique.

Il leva la tête en les voyant avancer vers lui et resta bouche bée, les yeux fixés sur Gloria qui lui fit une moue sévère.

— Noolen est là ? lui demanda Fenner. L'autre répondit qu'il allait voir.

— Non, dit Fenner. Bouge pas.

Et il traversa le hall vers le bureau directorial. Le Cubain eut un faible « eh ! » mais n'insista pas. Gloria et Bugsey suivirent à distance.

Fenner ouvrit la porte du bureau et la poussa. Il resta sur le seuil et regarda.

Assis à son bureau, Noolen comptait une grosse liasse de gros billets.

Quand il aperçut Fenner, il changea de couleur. Et il glissa précipitamment la liasse dans un tiroir. Fenner s'avança.

— Je ne viens pas embarquer ton pognon, dit-il. Je viens tenir un conseil de guerre.

Il tourna la tête et dit à Gloria et à Bugsey qui étaient restés dehors :

— Entrez, vous autres. Et fermez la porte.

Noolen restait immobile derrière son bureau.

Quand Gloria entra, il tira sur son col pour se donner un peu d'air. Elle ne le regarda pas et alla s'installer dans un fauteuil à l'autre bout de la pièce.

Bugsey ferma la porte et s'y adossa. Lui non plus ne regarda pas Noolen. Une atmosphère de malaise régnait. Enfin Noolen parla :

— Qu'est-ce que tout ça veut dire ? fit-il.

Fenner prit un des gros cigares dans la boîte et l'alluma avec beaucoup de soin.

— Tu ne manques pas de culot, Ross ! reprit Noolen. Je t'ai déjà dit que je refuse de m'intéresser à tes affaires et à tes projets.

Gloria parla d'une voix plate et impersonnelle :

— Il ne s'appelle pas Ross. C'est Fenner. Un détective privé, avec licence.

Fenner tourna la tête vers elle. Mais elle était en train de lisser sa jupe et elle ne le regarda pas.

Bugsey eut une espèce de hoquet. Et ses petits yeux

s'exorbitèrent.

Noolen était en train de se choisir un cigare. Il laissa retomber sa main.

— Si tu étais un peu plus vivant, dit Fenner, tu le saurais depuis longtemps.

Noolen eut un geste de la main.

— Fous-le moi le camp d'ici, dit-il d'une voix qui s'étranglait. Les détectives me font vomir.

— Nous avons un boulot à faire ensemble, dit Fenner. Toi et moi seulement. La rousse n'a rien à voir là dedans.

Fous le camp ! répéta Noolen.

Sans faire aucun effort, Fenner lui envoya son poing sur la mâchoire. Noolen aurait basculé en arrière si ses grosses cuisses, coincées sous le bureau, ne l'avaient empêché de tomber.

Fenner s'éloigna de trois ou quatre pas afin de les avoir tous les trois sous son regard.

La main de Bugsey se dirigea vers sa poche. Son visage reflétait l'indécision, la stupéfaction.

— Laisse-ça, dit Fenner. Sinon, je vais t'administrer une paire de claques.

Bugsey retira sa main et la porta à sa tête qu'il se mit à gratter énergiquement.

— Je crois que je vais me débîner, dit-il.

— Si tu étais un peu malin, tu resterais, dit Fenner. Parce que Carlos aura peut-être envie de savoir pourquoi tu copinais avec un flic.

Bugsey verdit un peu.

— Je ne savais pas que tu étais flic, dit-il dignement.

Fenner lança un grand rire et dit :

— Va raconter ça à Carlos.

Bugsey hésita, puis s'adossa de nouveau au mur.

Fenner regarda Noolen qui, tassé dans son fauteuil, se frottait la mâchoire.

— Alors, Noolen ? dit Fenner. On va peut-être pouvoir parler un peu sérieusement ?

Noolen ne réagit pas. Il était dompté.

— Voilà mon plan, dit Fenner. Toi et moi, nous allons nettoyer Carlos et sa bande. Bugsey ici présent peut choisir : se joindre à nous ou bien retourner chez Carlos. Je m'en bats l'œil. S'il retourne chez Carlos, il aura des tas de choses à expliquer. S'il reste, il se fera cinq cents dollars par semaine jusqu'à ce que le boulot soit terminé.

Le visage de Bugsey s'éclaira.

— Pour ce prix-là, je marche, dit-il.

Fenner sortit de son portefeuille une liasse et la lança à Bugsey.

— Voilà déjà un acompte, dit-il.

Noolen écoutait et regardait. Fenner vint se rasseoir sur le coin du bureau.

— Ça ne te plairait pas d'être le roi de ce patelin ? lui dit Fenner. C'est ce que tu seras si tu travailles avec moi.

— Comment ? demanda l'autre d'une voix enrouée.

— Nous aurons ton petit groupe d'hommes de main, dit Fenner. Et il y aura moi et Bugsey. On rendra la vie intenable à Carlos. On coulera ses bateaux. On sabotera son organisation et on lui fera la chasse avec des mitraillettes.

Noolen secoua la tête.

— Je n'ai jamais travaillé avec les flics, dit-il. Te ne commencerai pas maintenant.

— Tu ne comprends pas, dit Fenner. Il y a quatre jours, Carlos m'a eu dans sa maison du quai. Et il m'a fait des tas de caresses, mais j'ai pu en sortir. Alors, j'en fais une affaire personnelle. Je n'invite pas les flics.

Noolen secoua la tête de nouveau.

— Je ne joue pas, dit-il.

Fenner lança un grand rire et dit :

— Bon. On trouvera bien moyen de te faire jouer.

Il se leva et dit à Bugsey :

— Et toi ?

— Moi, je joue, dit Bugsey.

Fenner fit un signe de tête à Gloria et lui dit :

— Alors, venez, mignonne. Nous allons faire le boulot, vous, moi et Bugsey jusqu'à ce que le dégonflé ici présent veuille bien se battre.

Gloria se leva.

— Je ne joue pas non plus, dit-elle.

Fenner montra les dents.

— Quelle honte ! dit-il. Mais vous n'êtes pas Noolen et vous faites ce qu'on vous dit.

— Laisse-la tranquille ! dit Noolen.

Fenner fit comme s'il n'entendait pas.

— Allons-y, dit-il.

Il prit Gloria par le bras et l'entraîna dehors.

Dans la rue, Fenner s'immobilisa.

— Nous habiterons chez vous, dit-il à Gloria. Nous allons y aller maintenant.

Gloria secoua la tête.

— Je vous ai déjà dit que je n'avais pas de chez moi, dit-elle.

Fenner sourit.

— Alors, nous irons simplement à l'endroit où vous gardez vos vêtements, dit-il. Vous ne pouvez pas vous balader toute la journée en robe du soir...

Gloria hésita. Puis elle dit :

— Ecoutez-moi. Vraiment, je ne veux pas être mêlée aux histoires de Carlos. Laissez-moi, je vous en prie.

Fenner la poussa dans la voiture.

— C'est trop tard pour renâcler, mignonne, dit-il d'une voix glacée. Je ne veux pas que les gens vous tirent dessus. Alors vous ne me quitterez pas pour l'instant.

Elle poussa un gros soupir et dit, résignée :

— Okay. J'ai une petite maison vers Sponge Pier.

Fenner fit un signe de tête à Bugsey et dit :

— Sponge Pier. Vite !

Bugsey grimpa dans la voiture et Fenner l'y suivit. Il s'assit près de Gloria, ses valises entre les genoux.

— On va bientôt se payer une pinte de bon sang dans cette taule, fit-il. Peut-être que je gagnerai, peut-être que non, mais, quoi qu'il arrive, c'est Carlos qui dérouillera le premier.

— Vous ne pouvez pas le voir, ce bonhomme, hein ? demanda Gloria.

Fenner regarda au loin, d'un œil glacé.

— Vous parlez ! commenta-t-il brièvement.

Un demi-mile au delà de Sponge Pier, ils dénichèrent le petit bungalow entièrement enfoui dans un petit bois de palmiers.

Bugsey roula à travers les allées du petit jardin exotique et rangea la voiture devant la porte. Une vaste pergola, protégée du soleil par des stores, verts, entourait complètement la maison. Et chaque fenêtre était garnie de jalousies vertes.

Ils descendirent de voiture. Gloria dit à Bugsey :

— Le garage est derrière.

— Vous avez une voiture ? demanda Fenner.

— Oui. Ça vous dérange ? répondit-elle.

Fenner regarda Bugsey et dit :

— Ramène cette voiture chez le loueur. Nous emploierons la sienne. Nous n'avons pas les moyens de faire des extravagances.

— Surtout ne me demandez pas si je suis d'accord, dit Gloria.

Fenner jeta un coup d'œil sur la maison.

— Il y a du personnel ici ? demanda-t-il.

— Une femme de charge qui s'occupe de tout.

— Parfait. Bugsey lui donnera un coup de main.

Et à Bugsey :

— Ramène la bagnole et reviens.

— O. K. C'est toi qui paies la note, dit Bugsey.

Et il démarra.

Fenner suivit Gloria dans le bungalow. C'était une jolie demeure.

Une Espagnole de petite taille surgit de quelque part. Gloria lui fit un petit salut de la main et dit :

— Je vous amène M. Fenner. Il restera ici un petit bout de temps. Voulez-vous préparer à déjeuner ?

La femme sortit en lançant à Fenner un rapide regard qui lui déplut quelque peu.

Gloria ouvrit une porte sur la gauche du hall.

— Entrez ici et reposez-vous. Je vais me changer.

Fenner s'assit sur un des divans et alluma une cigarette.

L'Espagnole revint et prépara le couvert du déjeuner. Du fond de son divan, Fenner suggéra :

— Quand vous aurez fini, apportez-moi donc un verre.

Mais elle n'eut pas l'air de l'entendre et il ne tenta plus de parler.

Au bout d'un moment, Gloria réapparut. Elle portait une robe de soie blanche et des sandales de daim blanc. Ses cheveux d'or rouge étaient retenus derrière ses oreilles par un ruban écarlate. Ses lèvres étaient très rouges et ses yeux pétillaient.

— Je vous plais ? demanda-t-elle en pivotant comme un mannequin.

— Oui, ça peut aller, dit-il en se levant.

Fenner sourit en coin. Elle n'allait pas tarder à monter une bonne scène, pensa-t-il.

Les cocktails étaient mordants à souhait. En se mettant à table, Fenner se sentait bien. Le repas se passa en silence. Il sentait le regard de Gloria posé sur lui, mais chaque fois qu'il levait les yeux, il se dérobait. Ils bavardèrent de choses sans importance.

Après le déjeuner, quand l'Espagnole eut débarrassé la table,

Fenner retourna s'asseoir sur le divan. Gloria s'agita dans la grande pièce. Et Fenner la suivait des yeux parce qu'elle était vraiment ravissante à voir.

Soudain, elle dit :

— Venez. Je vais vous faire visiter ma maison.

Fenner s'accouda sur un coussin.

— Première station chambre à coucher ? demanda-t-il, les yeux mi-clos.

Elle alla vers la porte.

— Venez.

Il y avait une note pressante dans sa voix.

Fenner se leva et la suivit dans le vestibule. Puis dans une autre grande pièce. Une pièce nue au plancher ciré, meublée seulement de quelques tapis et d'un très grand lit divan. Au fond de la pièce, deux portes ouvertes donnaient sur un cabinet de toilette et une salle de bains.

Elle s'effaça pour laisser passer Fenner. Puis, elle ferma la porte derrière lui. Et il l'entendit tourner doucement la clef dans la serrure.

Il alla jeter un coup d'œil dans le cabinet de toilette et la salle de bains, pendant qu'elle attendait au milieu de la grande chambre.

— Joli, fit-il en revenant à elle.

Il l'entendit respirer, mais ne la regarda pas et poursuivit son inspection. Puis, soudain, il déclara :

— Parlons un peu.

Elle se laissa tomber de tout son long sur le lit et croisa ses mains sous sa nuque.

Fenner, impassible, posa les yeux sur elle.

— Thayler est le gars qui patronne Carlos. Il a été marié à Curly Robbins, la secrétaire de Nightingale. Carlos vient juste de la tuer. Vous viviez avec Thayler. Vous connaissiez son racket ?

— Asseyez-vous, dit Gloria. Je vous répondrai.

Il s'assit tout près d'elle.

— Alors ? fit-il.

— Donnez-moi votre main.

Il mit sa main dans la sienne.

— Vous saviez tout ça ? reprit-il.

Elle serrait sa main avec force.

— Oui, dit-elle. Je le savais.

Fenner restait immobile. Contre sa main, il sentait la chaleur du corps magnifique.

— Vous saviez qu'il était marié à Curly... ?

Elle avait les yeux fermés et se mordait les lèvres.

— Non, dit-elle.

— Mais vous connaissiez Carlos et ses méthodes ?

— Oui.

Elle déplaça sa main. Il retira la sienne. Alors elle s'assit.

Fenner remarqua l'éclat soudainement sauvage de ses yeux.

Brusquement, elle lui jeta ses bras autour du cou et l'attira violemment vers elle.

Mais avant que ses lèvres aient pu toucher sa bouche, Fenner la repoussa.

— Laisse tomber ! dit-il brutalement en se levant. Ces trucs-là, ça ne marche pas avec moi.

Et il sortit de la chambre en laissant la porte ouverte.

Dans le hall, il croisa Bugsey qui arrivait du dehors. Il ne lui dit pas un mot et sortit dans le jardin.

Bugsey le regarda, l'air stupéfait. Puis il vit la porte de la chambre encore ouverte et s'arrêta, fasciné.

Gloria était couchée sur le côté, sa jupe blanche chiffonnée et relevée très haut sur ses longues jambes.

Bugsey se frotta le menton, battant des paupières, un regard incrédule dans ses petits yeux, quand il la vit se lever et se déshabiller.

Alors il entra et ferma la porte.

V

Vers le soir, Fenner revint au bungalow. Bugsey, assis devant le perron, faisait des dessins sur le gravier avec une petite branche.

— Est-ce qu'elle t'a mordu ? lui demanda Fenner.

Bugsey sursauta. Mais avant qu'il ait pu répondre.

Fenner avait pénétré dans la maison. Il alla droit à la chambre de Gloria.

Elle était assise dans un fauteuil devant la fenêtre, vêtue d'une robe de voile vert.

Elle se tourna vers lui et lui dit brutalement :

— Filez ! Filez !

Fenner referma la porte et s'avança.

— J'ai une petite histoire à vous raconter, dit-il. Le Bureau Fédéral d'Investigations a fait quelques recherches pour moi et je suis allé là-bas pour y jeter un coup d'œil. C'est du gâteau !...

Gloria était rigide dans son fauteuil.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? fit-elle.

Fenner s'assit sur le lit.

— Je vais vous dire..., poursuivit-il tranquillement. Il y a des suppositions, des recoupements, des faits, mais l'ensemble n'est pas mauvais.

« L'histoire commence dans une ville de l'Illinois.

Le maire de l'endroit s'offre une jeune et jolie épouse. Ça serait parfait si la jeune épouse n'avait pas des goûts dispendieux. Elle se met à dépenser le fric. En beaucoup moins de temps que son époux ne met à le gagner.

« Le gars s'appelle Leadler. Et il fricotait dans la politique. Vous l'avez épousé pour vous sortir d'une minable tournée de caf'conc'.

« Mais, pour continuer à vous payer des cache-sexe en soie, Leadler a dû puiser dans la caisse municipale. Après quoi, vous avez mis les bouts ensemble pour la Floride. »

Gloria croisa ses mains sur ses genoux.

— Vous ne pouvez rien contre moi, dit-elle.

Fenner secoua la tête.

— Rassurez-vous. Je n'y pense pas ! Je n'ai aucune intention de vous toucher. Mais laissez-moi continuer.

« Deuxième acte : Vous et Leadler, vous vous séparez. J'ignore pourquoi. Mais comme à ce moment-là Thayler entre en scène, j'en conclus que vous lui avez préféré un homme plus jeune et plus riche. Bon. Vous perdez Leadler de vue. Et vous partez en croisière avec Thayler. Là vous vous apercevez que Thayler est un gars qui aime fouetter les gens. C'est sa petite perversion à lui. Mais comme après tout, vous n'êtes pas exactement un ange, vous le laissez vous traiter à sa façon. Avant ça, il était marié à Curly Robbins. Seulement elle, elle n'approuvait pas les conceptions sentimentales de Thayler. C'est Thayler qui absorbe les Chinetoques que Carlos fait entrer en contrebande. Il verse tant par tête de pipe à Carlos et revend les Fils du Ciel sur la côte comme des esclaves. Mais Curly était au courant de ce trafic. Ça pouvait devenir dangereux pour Thayler de la laisser se baguenauder sans surveillance. Alors il lui a trouvé un emploi chez Nightingale qui fait des petits boulots pour Carlos. Elle était bien payée, n'avait pas grand-chose à faire et Nightingale l'avait à l'œil.

« Vous vouliez divorcer d'avec Leadler pour épouser Thayler, parce qu'il ne vous avait jamais dit qu'il était marié. Mais vous n'arriviez pas à remettre la main sur Leadler. Or, un jour que votre bateau était à l'ancre à Key-West et que vous alliez passer la soirée au Casino, vous retrouvez en Noolen votre cher époux si longtemps disparu. La vie est drôle, quand même, vous ne trouvez pas ? »

Gloria mâchonnait sa lèvre inférieure.

— Vous vous prenez pour une intelligence, hein ? dit-elle d'un ton furieux.

— Noolen – ou Leadler – si vous préférez, ne fait pas énormément d'argent avec son Casino. Alors il est tout prêt à vous accorder le divorce si vous lui graissez la patte. Donc il vous faut de la galette, mais Thayler ne veut pas les lâcher. Pour l'instant, c'est donc à abandonner. Ce n'est pas que vous éprouviez une grande passion pour Thayler. C'est surtout son pognon que vous aimez. Ce gars-là ruisselle de fric, c'est un fait. Et la seule façon pour vous d'être sûre de ne pas en manquer, c'est d'épouser le gars.

« Le Bureau Fédéral a trouvé trace d'une intrigue que vous auriez eue en même temps avec un Chinois qui faisait partie du personnel Thayler-Carlos. Vous vous cachez, mais pas assez bien. Et le Chinetoque a disparu de la circulation il y a environ deux mois. Peut-être que Thayler s'était aperçu de quelque chose et qu'il a passé la consigne à Carlos ? Je n'en sais rien. Mais le Fils du Ciel a disparu complètement. Qu'est-ce qui lui est arrivé, mignonne ? »

Gloria cacha sa tête dans ses mains et se mit à pleurer.

— Calmez-vous, ma douce, reprit Fenner. Ça n'est peut-être pas important.

« C'est alors que surgit votre sœur. Elle vient me voir à mon bureau. Mais ce qui est curieux, c'est que les gars du Bureau Fédéral n'ont rien pu me dire sur elle. Ils n'ont pas pu remonter plus loin que l'époque où vous charmiez les spectateurs de province au music-hall. Ça laisserait supposer que votre sœur était plus sage que vous et qu'elle n'avait pas d'histoires. Pourquoi est-elle venue me trouver ? Comment était-elle au courant des Chinois, de Noolen et de Carlos ? Je ne peux pas l'expliquer pour l'instant. Je découvrirai ça un de ces jours. En ce qui me concerne, c'est à cause de votre sœur que je suis descendu jusqu'ici. Alors voilà comment je vois la situation :

« Noolen a peur de Thayler et de Carlos. Et je peux comprendre ça maintenant. Il ne veut pas qu'on sache qu'il est Leadler et je parie que vous l'avez dit à Thayler. Ou si vous ne l'avez pas fait, Noolen en est quand même persuadé.

« Mais ça ne colle plus très fort entre vous et Thayler. Vous vous

disputez à chaque instant. Et puis... peut-être bien que vous apprenez qu'il est marié. Alors vous le descendez d'un coup de revolver. Ensuite, comme après ça vous avez les grelots, vous galopez jusque chez moi. Ma bobine vous plaît. Et vous cherchez quelqu'un avec qui vous mettre. Et vous me choisissez.

« Seulement, il se trouve que vous n'avez pas tué Thayler. Quand j'ai été jusqu'au bateau l'autre nuit, il était dans sa voiture, tout près des quais. Et il a failli me descendre. Et puis après c'est sur vous qu'il essaie.

" Pourquoi fait-il ça ? Parce qu'il sait que vous "lui avez barboté quelque chose sur le bateau, après votre séance de tir. Est-ce que je me trompe ? »

Gloria cessa de sangloter.

— C'est tout ce que vous savez ?

Fenner haussa les épaules.

— C'est déjà un bon commencement, dit-il.

Gloria retomba dans son silence. Fenner reprit la parole.

— Thayler est fichu pour vous maintenant, dit-il. On pourrait lui donner la chasse, vous et moi. Moi, j'ai décidé d'écraser Carlos et son racket. Autant nous débarrasser de Thayler en même temps. Qu'en pensez-vous ?

Gloria hésitait à répondre. Enfin elle dit :

— Il faut que je réfléchisse. Laissez-moi. J'ai besoin de remettre mes idées en place.

Fenner se leva.

— Je vais attendre dans l'autre pièce, dit-il. Mais ne me faites pas poireauter trop longtemps.

Il alla jusqu'à la porte et s'arrêta.

— Qu'est-ce que votre sœur était pour vous ? demanda-t-il. tout à

coup.

Gloria détourna son regard.

— Absolument rien, dit-elle. Je la détestais. Elle était méchante, mesquine, et ne cherchait qu'à faire du mal aux autres.

Fenner leva ses sourcils.

— Je ne vous crois pas beaucoup en général, dit-il. Mais ça, c'est peut-être vrai. Vous ne la pleurez pas, hein ?

— Absolument pas, dit-elle féroce. Elle n'a eu que ce qu'elle méritait.

Fenner restait immobile près de la porte. Il réfléchissait. Puis il dit très lentement :

— Ça me fait penser à quelque chose. Vous étiez à New-York, Thayler et vous, au moment où Marian est morte. Vous étiez presque comme deux jumelles. Alors... supposons que Thayler ait été mordu pour elle. Supposons qu'il l'ait fait venir dans cette maison et qu'il ait essayé ses tours sur elle. Elle avait été rouée de coups quand elle est venue à mon bureau. Supposons que vous les ayez surpris ensemble et que vous l'ayez tuée. Et supposons que Thayler ait chargé ses deux Cubains de la découper et de se débarrasser des morceaux. Est-ce que ces deux salauds-là ne travaillaient pas pour lui ?

— Oh ! Allez-vous-en, dit Gloria. Vous me voyez encore plus mauvaise que je ne suis.

Mais Fenner était secoué par cette idée qu'il venait d'avoir. Il revint au milieu de la chambre.

— C'est pas comme ça que ça s'est passé ? dit-il. Allons, soyez franche. Avez-vous tué Marian Daley ?

Gloria lui rit au nez.

— Vous êtes complètement piqué, dit-elle. Bien sûr que non, je ne l'ai pas tuée.

Fenner se gratta la tête.

— Evidemment, dit-il, ça n'expliquerait pas le gars qui m'a téléphoné qu'elle était cinglée. Et ça n'explique pas non plus le Chinetoque dans mon bureau. Mais quand même... il y a quelque chose là dedans.

Il resta debout devant elle un long moment. Puis il sortit de la pièce, laissant Gloria polir ses ongles sur le tissu soyeux qui recouvrait sa hanche.

Fenner alla s'asseoir au salon. Il se sentait vaguement trépidant au fond de lui-même. Il avait l'impression très nette qu'il approchait de la solution du mystère.

Il vint au dressoir et se versa un verre de whisky.

Bugsey entra en flânant.

— T'en as un pour moi ?

— Sers-toi, répondit Fenner avec un geste de la tête, en se rasseyant.

Bugsey remplit son verre et regarda la boisson. Il but un long trait, claquait les lèvres.

Fenner lui lança un coup d'œil sans parler.

Le regard errant, Bugsey lança d'une voix hésitante :

— Elle n'est pas gentille, hein ?

— Qui ça ?

Fenner pensait à autre chose.

— Elle, là-bas.

Bugsey désigna la chambre du menton.

— Elle a quelque chose... elle doit avoir quelque chose, on dirait...

— Qu'est-ce que tu racontes ?

Fenner aurait voulu qu'il s'en aille.

— Oh ! rien...

Bugsey vida son verre, lança un regard furtif à Fenner, et s'en versa un autre.

— La prochaine fois que tu sors, emmène-moi avec toi. Je ne me sens pas tranquille tout seul avec elle...

Fenner le regarda, surpris :

— Je croyais que tu avais envie de te l'envoyer ?

Les petits yeux de Bugsey s'élargirent.

— C'est vrai... mais j'aime pas ses façons...

Fenner fronça le sourcil.

— Ecoute, mon pote. Tu ne veux pas aller faire un tour. J'ai des tas de choses en tête et tes tribulations amoureuses me causent des distractions...

Bugsey siffla son verre.

— Bon, bon, fit-il d'un ton d'excuse. Je crois que je vais faire un petit roupillon. Cette souris m'a vidé...

Et il sortit.

Etendu sur le divan devant la fenêtre, son verre à la main, Fenner fixait sans les voir les hautes palmes vertes. Il resta ainsi un long moment. Hoskiss, le gars du Bureau Fédéral, s'était donné beaucoup de mal pour l'aider. Il lui avait même promis d'essayer d'obtenir des informations sur Marian Daley. Noolen n'avait rien à craindre tant qu'il ne retournerait pas en Illinois. Ici, en Floride, on ne pouvait pas le poursuivre. Mais Fenner se demandait s'il n'y aurait pas moyen de bluffer Noolen. Il se promit d'essayer pour voir ce que ça donnerait.

Il était toujours là quand Gloria vint le rejoindre, au crépuscule. Elle s'assit près de lui.

— Alors ? dit Fenner. Vous avez réfléchi ?

— Oui.

Il y eut une longue pause.

— Vous vous demandez ce que vous allez devenir, n'est-ce pas ? dit Fenner. Vous vous dites que si Thayler est liquidé, il faudra que vous cherchiez un autre homme pour vous entretenir.

Le regard de Gloria se durcit.

— Vous pensez toujours à tout, dit-elle.

— Ne vous emballez pas. Ça m'a préoccupé aussi. Mais Thayler est déjà sur le toboggan... Alors il vaut mieux en avoir fini avec lui. Mais vous n'avez pas besoin de vous tourmenter. Regardez-vous dans une glace. Une même comme vous ne crève jamais de faim.

Gloria eut un petit rire.

— Vous êtes mignon, dit-elle. Je voudrais bien vous détester, mais vous êtes trop mignon. Vous ne faites jamais la cour aux femmes ?

— Restons-en aux affaires, dit Fenner. Ne vous occupez pas de ma vie privée. Je suis en plein boulot en ce moment. Et je ne joue jamais en travaillant.

Gloria poussa un soupir.

— Je suis sûre que c'est un bobard, dit-elle.

Fenner haussa les épaules.

— Parlons un peu de Thayler, dit-il. Vous lui avez barboté quelque chose ?

Gloria fit la moue.

— Qu'est-ce qui vous fait supposer ça ? dit-elle.

— Ma présence. Pourquoi aurait-il essayé de vous tuer, sinon

pour vous empêcher de parler ?

Gloria alla à un buffet et ouvrit une boîte à biscuits. Elle en sortit un petit portefeuille qu'elle lança à Fenner.

— Voilà ce que je lui ai pris, dit-elle.

Fenner ouvrit le portefeuille et en sortit de nombreux papiers. Il alluma une cigarette et se plongea dans un examen attentif. Tout d'abord, Gloria resta près de lui à le regarder faire. Puis, lorsqu'elle le vit si absorbé, elle se leva et sortit dans le jardin. Elle y resta une dizaine de minutes. Quand elle vint retrouver Fenner, il lui dit, sans lever les yeux de ses paperasses :

— Faites-nous préparer à dîner, mignonne. J'ai du boulot cette nuit !

Elle sortit pour donner les ordres. Quand elle revint, Fenner était toujours assis au même endroit. Mais le portefeuille et les papiers n'étaient plus visibles.

— Eh bien ? fit-elle.

Fenner la regarda. Ses yeux étaient glacés. Il demanda :

— Quelqu'un de la bande sait-il que vous avez cette maison ?

Elle secoua la tête.

— Absolument personne, dit-elle.

Fenner fronça les sourcils.

— Vous n'allez pas me dire que vous avez monté une taule comme celle-ci toute seule ?

Il ne sut pas si elle avait pâli ou si c'était un jeu de lumière. Elle répondit calmement :

— Je voulais avoir un endroit où me retirer quand j'en aurais pardessus la tête de tout ça. Alors j'ai économisé et j'ai acheté cette maison. Personne ne la connaît.

Fenner poussa un grognement.

— Vous savez ce qu'il y a dans ce portefeuille ?

— J'ai regardé, mais ça ne m'a rien dit.

— Non ? Eh bien, ça veut dire quelque chose pour Thayler. Il y a quatre reçus de Carlos pour des sommes versées. Il y a deux reconnaissances de dettes lignées de Noolen, pour de grosses sommes. Et il y a les plans de cinq coins de la côte où ils débarquent les Chinetoques.

Gloria haussa les épaules.

— Je ne peux pas encaisser ça à ma banque, dit-elle avec indifférence.

Fenner sourit et se leva.

— Moi, je peux à la mienne, dit-il. Donnez-moi une grande enveloppe, mignonne.

Elle lui montra du doigt un petit secrétaire dans un coin.

— Servez-vous, dit-elle.

Il enferma tous les papiers dans une enveloppe. Puis il griffonna quelque mots sur une feuille qu'il y joignit. Et il adressa le tout à Miss Paula Doran, Bureau 1156, Roosevelt Building, New-York.

Gloria qui lisait par-dessus son épaule lui demanda d'un air soupçonneux :

— Oui est cette fille ?

— La poulette qui gère mes affaires là-bas.

— Pourquoi lui envoyez-vous ces papiers ?

— Parce que c'est comme ça que je veux jouer mon jeu, mignonne. Si je voulais, je n'aurais qu'à remettre ces papiers à Hoskiss, le gars du Bureau Fédéral. Ça lui suffirait pour démarrer. Seulement... Carlos n'a pas été gentil avec moi. Alors, je vais être

méchant avec lui. Peut-être qu'il me descendra avant que j'aie pu le descendre et alors ces paperasses seraient remises aux flics par ma secrétaire. Vous saisissez ?

Gloria haussa les épaules.

— Les hommes sont stupides, dit-elle. Quand ils ne font pas de bêtises pour une femme, ils font des bêtises par amour-propre. J'adore voir un type se jeter tout seul dans la bagarre contre toute une bande pour régler un compte. C'est comme au cinéma.

Fenner se leva.

— Qu'est-ce qui vous dit que je serai seul ? fit-il.

Il sortit sur le perron et ajouta :

— Je vais mettre cette lettre à la poste et je reviens tout de suite. On dînera après.

Après avoir posté sa lettre, il alla au guichet des télégrammes et rédigea le câble suivant qui alerta quelque peu l'employé :

Dolan. Bureau 1156 Roosevelt Building. New-York.

Prière me faire connaître résultat enquête Grossett sur meurtre Marian Daley. Urgent. D. F.

Puis il rentra au bungalow d'un pas rapide.

Gloria avait préparé des cocktails et l'attendait dans le salon.

— Je suis très pressé, dit Fenner. On boira ça en mangeant.

Gloria sonna la domestique.

— Où allez-vous ? demanda-t-elle.

Fenner sourit et dit gentiment :

— Je m'en vais voir votre mari. Il est grand temps qu'il perde sa timidité et qu'il se décide à m'aider.

Gloria haussa les épaules.

— Un type comme ça ne vous servira pas à grand-chose...

Pendant le repas, Fenner resta silencieux. Quand ils eurent fini, il se leva :

— Ecoutez-moi, mignonne, c'est sérieux. Il ne faut pas bouger d'ici tant que je n'ai pas liquidé la bande, en aucun cas. Vous en savez trop long et vous avez mis Thayler dans une situation délicate. Le premier qui vous verra vous tranchera la gorge immédiatement. Alors, pas de blague ! Compris ?

Gloria ouvrait la bouche pour protester, mais Fenner l'arrêta du geste.

— Ne faites pas l'enfant. Ça ne durera pas longtemps. Après, vous pourrez vous mettre en quête d'un cornichon farci, sans risquer de vous faire bigorner au premier tournant.

Gloria haussa les épaules, mais dit quand même :

— Comme vous voudrez.

Et elle s'installa sur le divan tandis que Fenner sortait par la cuisine.

Bugsey finissait juste de dîner et lançait des regards incendiaires à l'Espagnole qui n'y prêtait aucune attention.

— Je sors, dit Fenner. Peut-être que je rentrerai cette nuit. Ou peut-être que non.

Bugsey se leva pesamment.

— J'emporte un pétard ?

Fenner secoua la tête.

— Tu restes ici, dit-il. Ton boulot, c'est de protéger Miss Leadler. Ne te couche pas. Et ouvre l'œil. On peut essayer de la brûler.

Bugsey se dandinait d'un pied sur l'autre, l'air embarrassé.

— Cette poupée n'a pas besoin d'être protégée, dit-il. C'est mézigue qui a besoin de protection.

Fenner s'impatiente.

— De quoi te plains-tu ? fit-il. Tu réclames toujours un troupeau de poulettes. Elle en vaut vingt à elle toute seule.

Et avant que Bugsey ait rien pu répondre, Fenner sortit en claquant la porte.

— Je croyais t'avoir dit de ne pas remettre les pieds ici, dit Noolen.

Fenner jeta deux feuilles de papier sur le bureau.

— Reluque-moi ça ! fit-il.

Noolen ramassa les papiers, y jeta un bref coup d'œil et se raidit sur son siège. Il regarda Fenner d'un air alarmé.

— Tu ferais bien de les brûler, dit Fenner. Noolen avait déjà l'allumette en main. Et tous deux restèrent silencieux jusqu'à ce que la dernière parcelle de cendre fût tombée.

— C'est une fameuse économie, hein, Leadler ! dit Fenner.

Noolen devint livide.

— Ne m'appelle pas comme ça, vingt dieux ! dit-il.

Fenner ne broncha pas. Il demanda d'une voix calme :

— Pourquoi Thayler t'a-t-il prêté dix mille dollars ?

— Comment as-tu ces papiers ?

— Oh... je les ai trouvés. J'ai pensé que ça t'encouragerait peut-être à jouer avec moi si tu n'avais plus de dettes envers Thayler.

Noolen faisait des yeux mauvais.

— C'est Gloria qui a parlé, fit-il.

Sa voix sonnait fielleuse et menaçante.

Fenner secoua la tête.

— C'est les flics qui m'ont donné le tuyau. Il faut te décider, mon vieux. Si tu ne veux pas me donner un coup de main, je te renvoie en Illinois. Ils seront sûrement heureux de te revoir là-bas...

Noolen se tassa dans un fauteuil. Puis il dit :

— Explique un peu ce que tu mijotes.

Fenner regarda ses ongles pensivement.

— Je veux déclencher une petite guerre, dit-il. En premier lieu, je veux dérouiller la bande à Carlos, couler ses bateaux et puis faire la peau à Carlos. Après ça on s'occupera de Thayler.

Noolen réfléchit un moment en silence.

— C'est une bande de coriaces. Ça ne va pas être facile.

Fenner eut un rire sans joie.

— On adoptera la tactique des troupes de choc, dit-il. On va les faire tourner en rond. Tu as des hommes de main ? Des gars capables d'affronter Carlos ?

Noolen fit oui de la tête. Il dit :

— Je connais quelques bonshommes qui s'y mettraient si on les rémunérerait convenablement.

— Okay, dit Fenner. Ça sera à toi de les rémunérer convenablement. Je viens de te sauver dix mille dollars. Ils te serviront pour ça. Pourquoi Thayler t'avait-il prêté ce pognon ?

Noolen détourna son regard. Fenner se pencha vers lui :

— Ecoute, espèce de salopard, si tu ne me dis pas la vérité, je lâche les chiens. Tu es tellement froussard qu'il te faut une ceinture de sauvetage dans ta baignoire ! Allez, à table, trouillard !

Noolen recula son fauteuil.

— Thayler m'a versé le fric pour que je refuse de divorcer, dit-il. Ces temps derniers, il gueulait pour que je le lui rende.

Fenner ricana.

— Quel beau tas d'ordures vous faites à vous tous, dit-il.

Puis il se leva du coin du bureau et dit :

— Montre-moi tes zèbres !

— Je n'ai pas dit que je marchais...

— Si tu continues, je te casse la gueule, dit Fenner. Mets-toi dans le crâne que je n'ai rien à voir avec les flics. Je me fous complètement de votre patelin. Ce que je veux, c'est démolir Carlos et sa bande. Pour mon plaisir personnel. Après ça, je me débinerai. Et ça sera ton affaire à ce moment-là de te faire couronner caïd.

Noolen se leva.

— Si c'est comme ça, dit-il, je vais voir ce que je peux faire. Mais tu ne m'empêcheras pas de croire que ce projet a un peu trop d'envergure.

Ils sortirent ensemble.

En quatre minutes, la voiture de Noolen les amena devant un bar de Duval Street. Noolen entra, suivi de Fenner. Le barman fit un signe de tête à Noolen. Ils allèrent vers une salle au fond.

C'était une grande pièce, avec un billard au milieu, éclairée par deux lampes à abat-jour vert. Cinq hommes jouaient. L'atmosphère de la salle était épaisse de fumée.

Les hommes levèrent la tête et dévisagèrent les arrivants. Puis l'un d'eux, déposant une queue de billard, quitta la salle.

— J'ai à vous parler, les gars, dit Noolen.

A travers la fumée, ils vinrent vers lui, le visage fermé, le regard

en alerte. Noolen montra Fenner du pouce.

— C'est Fenner, dit-il. Il a des projets sur la bande à Carlos. Il pense qu'il est grand temps pour nous de les virer de ce patelin.

Ils dévisagèrent tous Fenner. Puis l'un d'eux, un grand maigre, avec des yeux humides et sans couleur et un menton fuyant dit :

— Ouais ? C'est une idée épatante. Ça nous vaudra un bel enterrement !

— Présente-moi tes copains, dit Fenner à Noolen d'une voix paisible.

— Lui, c'est Schaife, dit Noolen en montrant l'homme qui venait de parler. La chemise verte, c'est Scalfoni. Celui assis sur le billard, c'est Karaerinski. Et le gars qui louche, c'est Alex Mick.

Fenner pensa, à part lui, que c'était là un bel échantillonnage de fripouilles. Il les salua d'un signe de tête.

— Allons-nous asseoir au fond, dit-il. Vous buvez quelque chose ?

Ils s'assirent à une table et restèrent silencieux jusqu'à ce que le barman eût apporté les boissons.

— C'est moi qui vous invite, dit Fenner. Mais c'est Noolen qui paiera l'addition.

Scalfoni, un petit Italien maigrichon, dit :

— J'ai rancart avec un jupon tout à l'heure. Alors expliquons-nous tout de suite.

Les autres grognèrent leur assentiment.

Fenner prit la parole.

— Il y a trop longtemps que Carlos est l'empereur de cette ville, dit-il. Nous allons lui rendre la vie tellement emmerdante qu'il faudra bien qu'il les mette. Je voudrais qu'on s'y mette tous ensemble. C'est pas un pique-nique. C'est la guerre ouverte.

— Combien ça serait payé ? demanda Schaife.

Fenner regarda Noolen.

— Ça, dit-il, c'est ton rayon.

Noolen réfléchit un moment. Puis il dit :

— Deux mille dollars à chacun. Et une bonne petite planque quand je serai en selle.

Kamerinski tira pensivement le bout de son nez....

— Vous reprendrez la combine à Carlos ? demanda-t-il.

Noolen secoua la tête négativement.

— J'ai un racket meilleur que le sien, dit-il. Fiez-vous à moi.

Kamerinski regarda Schaife.

— Deux sacs, c'est pas énorme, dit-il. Mais ça me plairait de posséder la bande à Carlos si je peux m'en sortir.

— Allez-y pour trois, suggéra Schaife.

Noolen secoua la tête.

— Impossible, dit-il brièvement. Deux suffisent.

Il y eut un moment de silence. Puis Alex, le louchon, déclara :

— Ça me va.

Les autres hésitèrent, puis acceptèrent aussi.

« Allons, pensa Fenner, jusque-là, ça va ! »

— Nous aurons besoin d'un bateau, dit-il. L'un de vous autres n'aurait pas un canot à moteur ?

Kamerinski dit qu'il en avait un.

— Bon, dit Fenner. Il y a un coin juste au nord de Key Largo qui s'appelle Black Caesar Rock. C'est là que Carlos parque ses bateaux. Et c'est là que Thayler fait l'échange et prend les Chinetoques pour le restant du trajet. Ce serait peut-être intéressant d'aller faire une virée de ce côté.

Scalfoni dressa son buste court sur sa chaise.

— J'ai justement ce qu'il faut pour ces gars-là, dit-il avec un froid sourire. Qu'est-ce que vous diriez que j'emporte un petit chargement de bombes ?

Le regard de Fenner se promena vaguement de l'un à l'autre. Puis une lueur glacée brilla soudain dans ses yeux.

— Des bombes ? fit-il. Mais oui ; c'est une idée épatante.

Noolen fit une grimace embarrassée.

— Les flics vont faire un foin du diable si on s'en sert !

Fenner secoua la tête et dit :

— Les flics s'en fichent si on s'en sert contre Carlos. Et je vous garantis qu'ils illumineront quand nous les aurons débarrassés de ce gars-là.

Scalfoni se leva et dit d'une voix pleine d'ardeur :

— Alors, quand démarrons-nous ?

— Le plus tôt possible, dit Fenner. Dès que le bateau sera prêt et que vous aurez de l'artillerie plein vos poches.

Scalfoni hésita un instant. Puis il haussa les épaules.

— Tant pis pour la petite qui m'attend, dit-il. L'occasion est trop belle de rigoler un peu...

— Où est ton bateau ? demanda Fenner à Kemerinski.

— Dans le port. Juste en face de l'hôtel San Francisco.

— Okay. Retrouvez-moi là-bas, tous les quatre, dans une heure ?

Ils dirent que c'était d'accord. Et Fenner quitta le bar en compagnie de Noolen.

Dès qu'ils furent dans la rue, Fenner dit à son compagnon :

— Si j'étais toi j'irais demander protection aux flics. Si Carlos pense que tu es mêlé à cette histoire, il se rattrapera peut-être sur le Casino. Ne te montre pas avant que ça soit fini. Dis à la police que tu voudrais quelques gars de chez eux dans ton établissement parce que tu t'attends à du grabuge.

Noolen n'avait pas l'air très rassuré. Il dit qu'il suivrait le conseil et il disparut dans l'obscurité.

Fenner se dirigea vers le port en choisissant des ruelles. Il marchait vite, son chapeau sur le nez, fouillant des yeux les coins sombres avant de les aborder. Il ne tenait pas à rencontrer des gars de Carlos pour l'instant. Carlos devait être à sa recherche et Fenner se dit que les prochaines vingt quatre heures seraient sûrement plus intéressantes que celles qui venaient de s'écouler.

En approchant du bord de mer par la Plage-aux-Nègres, il aperçut devant lui une voiture arrêtée sous un lampadaire. Il l'inspecta d'un coup d'œil aigu. Et sans savoir au juste pourquoi, il ralentit le pas. Dans cette rue noire et déserte, cette voiture isolée, "éclairée seulement de ses feux de position, avait une apparence un peu saugrenue. Brusquement, Fenner se jeta dans une encoignure. Il venait de voir bouger le petit rideau de la lucarne arrière. Il n'y avait pas de vent et il eut l'impression désagréable que quelqu'un guettait son arrivée le long de la rue.

Le bruit d'un démarreur lui parvint dans le silence. Puis la voiture commença à s'éloigner lentement.

Fenner resta dans son encoignure jusqu'à ce que le feu arrière eût disparu un tournant de la route. Puis il descendit de nouveau sur le trottoir.

Il se frottait le menton pensivement, mais ne reprit pas sa marche. L'oreille tendue, il entendit, au loin, le ronronnement d'un moteur qui approchait.

Fenner eut un sourire glacé. La manœuvre était claire. La voiture n'était partie que pour tourner un peu plus loin. Elle revenait, et vite.

S'aplatissant contre l'angle de briques, il sortit son automatique, ouvrit le cran de sûreté et tint l'arme en l'air, le canon pointé vers les étoiles.

La voiture entra dans le virage. Sa vitesse s'accéléra. Elle n'avait toujours que ses feux de position et au moment où elle passa devant Fenner, un jaillissement d'éclairs crépita à l'autre portière.

Fenner entendit les balles s'écraser dans l'angle qui l'avait caché un moment auparavant. Et il se félicita d'avoir traversé la route. Les gars y allaient à coups de mitraillette.

Il fit feu trois fois au moment où la voiture passait devant lui. Et il entendit le bruit du verre pulvérisé quand le pare-brise vola en éclats.

La voiture fit une embardée, grimpa sur le trottoir et alla s'écraser devant la devanture d'une boutique.

Quittant sa cachette, Fenner remonta vers la voiture en courant, la dépassa et se jeta dans une petite allée sombre. Il mit un genou à terre et, passant légèrement sa tête à l'angle, regarda la rue.

Trois hommes se précipitèrent hors de la voiture. En l'un d'eux, il crut reconnaître Reiger. Ils couraient se mettre à l'abri. Fenner visa l'homme du milieu et appuya sur la gâchette. L'homme chancela, essaya de reprendre l'équilibre, puis s'affala sur la chaussée, la face contre terre. Les deux autres s'étaient réfugiés dans des embrasures de portes et ils se mirent à tirer vers l'entrée de l'allée, l'un avec un automatique, l'autre avec une mitraillette.

Fenner ne s'inquiéta pas de l'homme à l'automatique. Mais la mitraillette l'empoisonnait. Les balles grignotaient l'angle du mur. Et il dut quitter l'entrée, parce que les éclats de ciment rendaient sa position dangereuse.

Puis il se rappela soudain la nuit en mer avec Reiger et il recula encore un peu plus pour le cas où les gars d'en face lui balanceraient des bombes.

Il entendit quelqu'un l'interpeller :

— Vous feriez mieux de vous abriter ici, dit la voix.

Il vit une porte ouverte, sur sa gauche, et une silhouette debout sur le seuil.

— Fermez cette porte, hurla Fenner. Planquez-vous !

C'était une femme. Elle parlait sans la moindre émotion.

— Voulez-vous que je téléphone aux flics ? dit-elle.

Fenner se glissa jusqu'à elle.

— Débinez-vous, frangine, dit-il. C'est une séance privée. Restez à l'intérieur. Vous allez vous faire bigorner.

Il finissait à peine de parler qu'un éclair les aveugla et qu'une explosion violente souffla l'entrée de l'allée.

La déflagration projeta Fenner en avant. Et la femme et lui culbutèrent avec fracas dans l'étroit vestibule de la maison.

Avant même de se relever, Fenner referma la porte d'un coup de pied magistral.

— Ces salauds-là se servent de bombes, dit-il.

La femme dit d'une voix un peu tremblante :

— La bicoque n'en supportera pas une deuxième. Elle va s'écrouler sur nous.

Fenner se releva péniblement.

— Laissez-moi entrer dans une pièce de devant, dit-il.

Et, dans l'obscurité, il avança vers ce qu'il croyait être une porte. Mais il trébucha sur la femme qui était encore assise par terre.

Elle lui entourait les jambes de ses bras et dit d'une voix brève :

— Ça suffit. Si vous les canardez de ma fenêtre, ils vous balanceront une autre bombe.

— Alors, laissez-moi filer, répondit Fenner avec une fureur sauvage dans la voix.

Au même instant, un bruit croissant de sirènes pénétra jusque dans la maison.

— Les flics ! dit la femme.

Elle lâcha les jambes de Fenner et se mit debout.

— Vous avez une allumette ? demanda-t-elle.

Fenner donna du feu et elle lui prit la flamme des doigts. Puis elle alla vers un bec papillon fixé au mur et l'alluma. Le gaz sifflait dans le bec. C'était une femme entre deux âges, petite, corpulente, avec un menton volontaire et des yeux très décidés.

— Vous m'avez sûrement sauvé, dit-il. Si j'étais resté à l'entrée de l'allée quand la bombe a explosé, je serais maintenant collé au mur, comme une affiche...

Il fit un sourire et ajouta :

— Et maintenant, je vais me débiter avant que les flics ne commencent à fouiner.

La sirène hurla tout près. Et l'on entendit le grincement des freins sur la route.

— Vous feriez mieux de rester ici, dit la femme. C'est trop tard pour filer maintenant.

Fenner hésita. Il consulta sa montre et vit qu'il avait une marge de quarante minutes avant son rendez-vous sur le port. Il fit oui d'un signe de tête.

— Vous me rappelez une petite copine que j'avais, dit-il. Elle passait son temps à me tirer du pétrin.

Une lueur amusée, puis mélancolique, passa dans les yeux de la

femme.

— Ah oui ? fit-elle. Vous, vous me rappelez mon homme quand il avait votre âge. Il était fort, vif et coriace. C'était un fameux compagnon. Et un brave homme.

Fenner poussa un grognement de compréhension. La femme reprit :

— Allez vous asseoir dans la cuisine. Les flics seront ici dans une minute. Je les connais tous, ceux de par ici. Je m'arrangerai avec eux.

— Okay, dit Fenner.

Il alla dans la cuisine et alluma la lampe à pétrole. Puis il ferma la porte et s'assit dans un grand fauteuil.

La pièce était pauvre, mais bien tenue. La natte, sur le sol, usée. Au mur pendaient trois lithos, à sujet religieux et deux carapaces de tortues de mer, de chaque côté de l'âtre.

Il entendit parler de l'autre côté, mais il ne put entendre ce qui se disait. Alors il se mit à penser à Reiger et à la bande. C'étaient vraiment des durs. Sa tête était encore vibrante du vacarme de l'explosion.

Puis soudain il sortit son portefeuille et en tira cinq billets de dix dollars. Il se leva et alla les poser sur le dressoir, sous une assiette.

Il sentait confusément que la femme ne voudrait pas accepter d'argent. Mais, à en juger par l'aspect de cet intérieur, elle ne devait pas rouler sur l'or.

Au bout de quelques minutes, elle entra et lui fit un signe de tête rassurant.

— Ils sont partis, dit-elle.

Fenner se leva de son fauteuil.

— Vous avez été épatante, dit-il. Et maintenant, je file.

Elle l'arrêta d'un geste.

— Une minute ! fit-elle. Ce n'était pas le gang à Carlos ?

Fenner la regarda pensivement.

— Qu'est-ce que vous savez de cette bande-là ? demanda-t-il.

Le regard de la femme se glaça.

— J'en sais plus que beaucoup d'autres, dit-elle. C'est à cause de ces salopards que mon Tim n'est plus de ce monde...

— Oui, dit Fenner. C'était eux. Qu'est-ce qui est arrivé à votre homme ?

Elle restait debout, immobile. Comme une statue massive de granit.

— Mon Tim était un gars loyal et franc, dit-elle en regardant Fenner bien en face. Il n'était pas riche, mais il se défendait. Il avait un bateau à lui et il emmenait des touristes pêcher dans le golfe. Et un jour, Carlos a voulu que Tim lui transporte des Chinois dans son bateau. Il payait bien, mais Tim n'a pas voulu marcher. C'est comme ça qu'il était, mon Tim. Et il était costaud. Et il n'avait pas froid aux yeux. Il a dit non à Carlos.

Carlos n'aime pas qu'on lui dise non. Alors il a tué mon homme. C'est pas tellement dur pour celui qui est tué. C'est plus dur pour celle qui reste. Tim n'a pas souffert. Il a été tué sur le coup. Mais moi je n'oublie pas vite. A la longue, je finirai bien par mourir en dedans et ça deviendra peut-être plus facile à ce moment-là. Mais, en attendant, je voudrais bien pouvoir lui mettre la main dessus, à ce Carlos...

Fenner se leva et s'approcha d'elle. Puis il lui dit très doucement :

— Carlos paiera pour tout ça. Ça ne vous servirait à rien de le tuer. Remettez-vous-en à moi. On a rendez-vous tous les deux.

La femme ne répondit rien. Puis, brusquement, elle enfonça un coin de son tablier dans sa bouche et son visage se contracta. Puis, montrant brusquement la porte à Fenner, elle tomba à genoux sur la natte rapiécée tandis qu'il sortait.

.....

En arrivant sur le port, Fenner trouva Schaife devant l'hôtel San-Francisco. Ils y entrèrent et sifflèrent rapidement deux whiskies au bar, puis ils se dirigèrent vers les quais d'embarcations moyennes. Schaife montrait le chemin.

— J'ai amené deux mitraillettes et des munitions en masse, dit-il à Fenner. Scalfoni a apporté un sac plein de bombes. Dieu sait si elles exploseront ! Il les a fabriquées lui-même. Et depuis qu'il s'est amusé à ça, il meurt d'envie de les essayer sur quelqu'un.

— Il aura une belle occasion ce soir, dit Fenner. Le bateau de Kamerinski était de bonne taille.

Alex et Scalfoni attendaient en fumant. Fenner monta à bord au moment où Kamerinski émergeait de la cabine du moteur. Il sourit à Fenner et dit :

— Tout est prêt. On pourra démarrer quand tu voudras.

— Alors, allons-y, dit Fenner. On n'a rien qui nous retient.

Kamerinski redescendit dans sa cabine et mit le moteur en marche. Le bateau commença de trembler. Et Schaife poussa contre la jetée pour le faire décoller.

— On débarquera sur le côté du village, dit Fenner. Et on traversera à pied. Faudra peut-être se débiter en vitesse après.

— Ce vieux rafiot, c'est pas la foudre, grogna Kamerinski, en dirigeant habilement son bateau entre les bouées lumineuses, vers la haute mer.

— J'ai les bombes, dit Scalfoni. J'ai idée qu'on va bien se marrer.

Fenner retira son chapeau et se gratta la tête pensivement.

— Ils ont des bombes aussi, dit-il. Ils m'en ont jeté une il y a une heure.

La mâchoire inférieure de Scalfoni se décrocha.

— Elle a fonctionné ? demanda-t-il.

— Et comment ! dit Fenner. Elle a démolie une maison. J'espère que les tiennes sont aussi bonnes. J'ai idée qu'on en aura besoin.

— Nom de Dieu ! dit Scalfoni.

Et il alla jeter un coup d'œil sur son sac à bombes.

Au bout d'un petit quart d'heure à peine, Fenner repéra des lumières dans le lointain. Il les montra du doigt à Kamerinski qui approuva de la tête.

— C'est Black Caesar, dit-il.

Fenner quitta la cabine du pilote et alla à l'avant où les trois autres étaient assis, épiant les lumières.

— Mettons-nous bien d'accord sur nos rôles, dit Fenner. On est venu là pour bouziller les bateaux de Carlos. Il faut faire ça très vite et avec le moins d'embêtements possibles. Toi, Scalfoni, tu portes tes bombes. Schaife et moi, nous aurons chacun une mitrailleuse. Alex nous couvrira avec un pétard. Kamerinski gardera le bateau. Ça va ?

Ils grognèrent leur assentiment.

Dès que le bateau entra dans le petit port naturel, Schaife décrocha les deux mitrailleuses et en tendit une à Fenner. Scalfoni sortit de la cabine, un sac noir à la main.

— Ne me serrez pas de trop près, les gars, dit-il. Ces ananas sont chatouilleux...

Ils éclatèrent tous de rire.

— Tu peux être sûr qu'un gars d'en face flanquera un pruneau dans ton sac, dit Alex. Ça nous évitera la peine d'aller à ton enterrement.

Le bateau fit un demi-cercle et vint frôler le mur de la jetée au moment où Kamerinski coupait l'allumage. Le moteur s'assoupit avec un léger frémissement.

Schaife sauta sur la jetée et Alex lui lança l'amarre. Puis il maintint le bateau contre le mur jusqu'à ce que les autres aient sauté

aussi.

Kamerinski tendit le sac de bombes à Scalfoni, avec le même geste doux et tendre que s'il s'agissait d'Un nouveau-né.

— Ouvre l'œil et l'oreille, lui dit Fenner. Dès que tu entendas les bombes, mets le moteur en marche. Faudra peut-être mettre les bouts à toute allure.

— Okay, dit Kamerinski. Et soyez prudents, les gars.

Ils se dirigèrent vers le village. La route qui y menait était étroite et défoncée, parsemée de grosses pierres. Scalfoni trébucha. Une pluie de jurons s'abattit sur sa tête.

— Sacré foutu pignouf ! dit Alex. Regarde un peu où tu fous tes panards.

— Vous en faites pas ! dit Scalfoni. A vous entendre, on pourrait croire que ces pilules sont dangereuses. Peut-être bien qu'elles n'exploseront pas du tout.

— Prenons les rues du pourtour, dit Fenner. Vous deux, marchez devant, dit-il à Schaife et Alex. Scalfoni et moi, on suivra. Vaut mieux pas attirer l'attention.

La nuit était très chaude. Le clair de lune était lumineux. Fenner et. Schaife portaient leur mitraillette sous le bras, enveloppée dans un morceau de serpillière.

Ils longèrent le village et traversèrent l'île par de petites places et de sombres ruelles. Les quelques pêcheurs qu'ils rencontrèrent leur jetèrent des coups d'œil curieux, mais ils n'étaient que des silhouettes imprécises.

Après avoir grimpé une pente très raide, ils retrouvèrent la mer. Elle scintillait à plusieurs centaines de pieds au-dessous d'eux.

— Je crois que nous y sommes, dit Fenner.

Au pied de la hauteur, on apercevait une grande baraque en bois, une longue jetée en béton et six grands canots à moteur amarrés à des anneaux scellés au mur.

Deux lumières brillaient à travers deux fenêtres de la baraque et par la porte entrouverte passait un rais lumineux qui se reflétait sur l'eau huileuse.

Ils restèrent un instant immobiles, à contempler le mouillage. Puis Fenner dit :

— Sors tes bombes, Scalfoni, et donne-nous-en deux à chacun. Tu garderas le restant pour toi. Nous attaquerons la baraque d'abord. Quand nous l'aurons neutralisée, ce sera le tour des bateaux. Il faut les couler tous les six.

Scalfoni ouvrit son sac et en sortit deux bombes qu'il tendit à Fenner. Elles étaient faites d'un court morceau de tuyau. Quand Scalfoni eut distribué ses bouts de plomberie, Fenner donna ses dernières instructions :

— Schaife et moi, dit-il, on s'occupe de la baraque. Toi, Scalfoni, descends aux bateaux. Alex reste ici pour épauler celui qui serait en difficulté.

Scalfoni entr'ouvrit sa chemise et la bourra de bombes.

— Si tu te casses la figure en descendant, dit Fenner avec un sourire, t'arriveras au ciel en tout petits morceaux.

Scalfoni hocha la tête.

— Et comment ! fit-il. J'ose plus respirer.

Fenner tenait ses deux bombes dans la main gauche et sa mitraillette de la droite.

— Allons-y, jeunes gens ! dit-il.

Précautionneusement, Schaife et Fenner se mirent à descendre la pente.

— Passe sur la droite, dit Fenner. Moi, je prends la gauche. Et surtout pas de canardage sans nécessité.

Schaife ricana.

— Ça sera sûrement nécessaire, dit-il.

A mi-chemin sur la pente, ils stoppèrent. Un homme venait de sortir de la baraque et marchait

le long du mur de béton où étaient amarrés les bateaux.

— Ça complique les choses, dit Fenner. L'homme était maintenant immobile et regardait vers le large.

Fenner reprit sa descente prudente.

— Reste où tu es quelques instants, souffla-t-il à Schaife. Si on descend en même temps, il pourrait nous entendre.

Il reprit sa marche silencieuse. L'homme lui tournait le dos et ne bougeait toujours pas.

Fenner atteignit le bord de l'eau et se redressa. Il mit les deux bombes à l'intérieur de sa chemise. Et il fixait l'homme avec une telle concentration qu'il ne frissonna même pas au contact du métal sur sa peau. Tenant sa mitraillette en position, il avança doucement le long du petit quai. Mais, alors qu'il n'était plus qu'à une dizaine de mètres de l'homme, son pied heurta un galet qui roula et tomba dans l'eau avec un « plouf » retentissant. Fenner s'immobilisa, le doigt sur la gâchette.

L'homme regarda par-dessus son épaule, vit Fenner et pivota.

— Bouge pas ! dit Fenner en braquant sa mitraillette.

Au clair de lune, il vit que le type était cubain. Il distinguait le blanc de ses yeux exorbités.

Le Cubain frissonnait sous le choc de la surprise. Puis il se laissa tomber sur les genoux et mit la main dans son veston.

Fenner lança un juron et appuya sur la gâchette. Il servit une courte rafale. Le Cubain bascula, portant les mains à sa poitrine, puis il roula et tomba dans l'eau.

Prompt comme la foudre, Fenner plongea derrière deux grands fûts d'essence tout proches, un dixième de seconde avant que, de la

baraque, une mitrailleuse n'ouvrit le feu sur lui. Il entendait les balles tambouriner sur les fûts. Et une forte odeur d'essence qui flotta soudain lui apprit que les fûts étaient percés.

La mitrailleuse continuait de cracher et la tornade de balles était si violente que Fenner jugea plus prudent de s'aplatir, le visage dans le sable. Il s'attendait à chaque seconde à sentir un projectile lui trouer la peau. Il glissa sa main dans sa chemise et en sortit les deux bombes, en balançant une dans sa main et la jeta par-dessus le fût dans la direction de la cabine.

Il l'entendit heurter quelque chose et tomber sur le sol.

— Parfait, les bombes-maison de Scalfoni, pensa-t-il.

La mitrailleuse s'était tuée. Et le silence qui suivit son tac-tac rageur était presque pénible.

Il passa légèrement la tête sur le côté du fût et jeta un coup d'œil prudent. Les lumières de la cabine étaient maintenant éteintes et la porte fermée.

Il chercha sa deuxième bombe à tâtons, la trouva et la lança contre la porte de la cabine.

Au moment même où sa main se levait, la mitrailleuse se réveilla. Il n'eut que le temps de s'aplatir.

La bombe heurta la porte et un rideau de feu broya les ténèbres, suivi d'une formidable détonation. Des éclats de bois et de briques sifflèrent dans l'air, au-dessus de Fenner. Et la conflagration fut si puissante que sa tête oscilla dans une espèce de vertige. Après cela, il révisa son jugement précédent sur les bombes de Scalfoni. La mitrailleuse s'était tue. Regardant de nouveau sur le côté du fût d'essence, Fenner vit que la porte pendait par l'un de ses gonds. La bâtisse était noircie de fumée, craquelée dans tous les sens.

Pendant qu'il regardait, deux autres violentes explosions retentirent à l'arrière de la baraque. C'était sûrement Schaife qui faisait son petit boulot.

Appuyant sa mitraillette sur le fût, Fenner envoya une rafale dans la baraque et s'abrita de nouveau. De la baraque, on lui répondit par

quelques coups éparpillés. Fenner répliqua par une demi-rafale. Et puis ce fut le silence.

En levant les yeux, Fenner pouvait tout juste distinguer la silhouette de Scalfoni qui descendait précautionneusement la pente, un bras serré contre la poitrine. Sa position était très dangereuse. Mais Fenner imaginait son sourire triomphant. Quelqu'un avait dû l'apercevoir de la baraque, car un fusil automatique se mit à tirer. Mais Scalfoni ne perdit pas la tête. Sortant une bombe de sa chemise, il la lança sur la baraque. Les yeux de Fenner suivirent la bombe dans son vol, puis il s'aplatit dans le sable. Il eut la sensation horrible qu'elle allait atterrir sur sa tête.

La bombe frappa la cabine, et explosa avec un bruit crissant. Une lueur éblouissante monta vers le ciel. Et le toit de la baraque prit feu. Scalfoni continua sa descente sans plus attirer d'attaque. Arrivé en bas, il courut, courbé en deux et vint rejoindre Fenner derrière son fût d'essence.

— Vingt dieux ! fit-il tout trépidant d'excitation. Elles marchent bien, mes bombes ! Quelle nuit ! Je n'aurais pas voulu manquer ça pour toutes les poupées du monde !

— Ouvrons l'œil, dit Fenner. Ils vont sortir.

— Laisse-moi leur en envoyer encore une, dit Scalfoni. Rien qu'une. Pour les décider.

— Bien sûr, dit Fenner. Amuse-toi un peu.

Scalfoni balança la bombe dans la porte ouverte.

Et l'explosion qui suivit fut si violente que Fenner et lui en furent secoués derrière leur abri.

Quelques instants plus tard, quelqu'un cria, de la baraque :

— Je suis fini... Je sors... N'en jetez plus... N'en jetez plus !

Fenner ne bougea pas et hurla :

— Sors avec les pognes en l'air !

Un homme sortit en chancelant de la baraque en flammes. Son visage et ses mains étaient lacérés par des éclats de verre et ses vêtements n'étaient plus que des lambeaux. Il resta un instant sur place devant les flammes et Fenner reconnut Miller. Alors il sortit de derrière son fût, avec un sourire de dogue.

Schaife arriva en courant, tout excité.

— Y en a-t-il d'autres dedans ? demanda-t-il à Miller qui répondit :

— Les autres sont morts... Ne me touchez pas, m'sieu.

Fenner s'avança et saisit Miller par ce qui restait de sa chemise.

— Je croyais en avoir fini avec ta viande l'autre jour, lui dit-il méchamment.

Les genoux de Miller plièrent sous lui quand il reconnut Fenner.

— Pour l'amour de Dieu ! balbutia-t-il. Ne commence pas !

Fenner le gifla, de sa main libre, à toute volée.

— Oui est là dedans encore ? demanda-t-il. Allons ! Chante, beau merle !

Miller tremblait et frissonnait.

— Il n'y a plus personne, gémit-il. Ils sont tous morts !

Alex arriva en courant. Fenner lui dit :

— Occupe-toi de cet oiseau-là. Ne lui fais pas de mal, il a eu déjà des tas d'émotions cette nuit.

— Tu crois ? dit Alex.

Et il balança son poing dans la figure de Miller qui fit " han ! " et s'effondra. Puis Alex commença de soigner Miller à coups de bottes dans les côtes.

— Hé ! dit Fenner. Ne l'abîme pas trop. J'ai besoin de lui parler, à

ce fumier !

— Compris, dit Alex. Je vais le mettre dans le bon état d'esprit.

Et il continua de lui botter les côtes.

Fenner les laissa et suivit le petit quai jusqu'aux bateaux. Scalfoni était là, qui attendait les ordres.

— Saborde-les, dit Fenner. Gardes-en un. On fera le tour de l'île pour retrouver Kamerinski. Ça nous évitera la marche.

Il alla retrouver Miller qui s'était remis debout et implorait Alex de l'épargner. Fenner dit à Alex d'aller aider Scalfoni. Puis il entreprit Miller.

— J'avais prévenu ton fumier de petit patron, lui dit-il. Et ça n'est que le commencement. Où est Thayler ?

Miller ne répondit rien. La tête abaissée sur sa vaste poitrine, il poussait des espèces de sanglots étranglés. Fenner lui enfonça le canon de la mitraillette dans les côtes et répéta :

— Où est Thayler ? Parle, pourriture, ou je t'étripe !

— Il ne vient pas ici, dit Miller. Je ne sais pas où il est, je vous le jure !

Fenner eut un rictus de mauvais augure.

— On en reparlera tout à l'heure, dit-il.

Scalfoni arrivait en courant.

— Les rafiots sont en train de se remplir, dit-il à Fenner. Et si je balançais quelques bombes pour que ça soit plus sûr ?

— Pourquoi pas ? dit Fenner.

Quelques instants plus tard, le tonnerre des explosions déchira le silence du petit port et des nuages épais de fumée noire flottèrent au-dessus de l'eau calme.

— Amène-toi, pourriture, dit Fenner à Miller. On t'emmène faire une virée.

Il dut pousser le gros homme devant lui du bout de sa mitraille. Miller était si terrifié qu'il pouvait à peine marcher. Il balbutiait sans arrêt des supplications :

— Ne me descendez pas, m'sieu ! Je veux vivre, m'sieu ! Je ne veux pas mourir, m'sieu !

Les autres les attendaient déjà dans le bateau. Quand ils furent tous installés, Schaife mit le moteur en marche et dit :

— Bon sang ! J'ai jamais passé une nuit aussi bath que celle-là. J'espérais pas qu'on s'en sortirait comme ça.

Fenner fouilla ses poches pour une cigarette et l'alluma :

— La vraie rigolade va commencer quand Carlos apprendra la chose, dit-il. J'avais bien dit que la tactique de choc nous réussirait. Mais maintenant que Carlos sait à qui il a affaire, ça ne sera plus si facile.

Ils firent le tour de l'île et hélèrent Kamerinski qui mit son bateau en marche et les rejoignit hors du port. Ils montèrent dans son canot, Alex traînant le gros Miller.

Scalfoni fut le dernier à passer, après avoir ouvert les vannes. En rejoignant les autres, il dit :

— Ça fait mal au cœur de couler ces beaux bateaux. J'en aurais bien gardé un pour moi...

— J'y ai bien pensé, dit Fenner. Mais Carlos a une bande assez nombreuse ; il aurait trouvé le moyen de les reprendre. On ne pouvait pas faire autre chose.

Tout en guidant son bateau, Kamerinski demanda des détails.

— J'ai entendu le raffut que vous avez fait, dit-il joyeusement. Tout le village était sur les dents. Ils ont bien deviné ce qui se passait. Mais aucun n'a eu l'estomac d'aller assister à la rigolade.

— Amène-nous la pourriture dans la cabine, dit Fenner à Alex. Je veux lui faire un brin de causerie.

Alex alla chercher Miller et le fit descendre dans la cabine brillamment éclairée.

Miller frissonnait, fixant Fenner avec des yeux injectés de sang.

— Tu n'as qu'une seule chance de survivre, grand serin, lui dit Fenner. C'est de manger le morceau. Où est Thayler ?

Miller secoua la tête.

— Je ne sais pas, murmura-t-il. Je jure que je ne sais pas.

Fenner regarda Alex et dit :

— Il ne sait pas...

Le poing d'Alex vint comme la foudre. Le gros homme alla heurter du dos la paroi de la cabine. Et il couvrit son visage de ses mains.

— Où est Thayler ?

— Je jure que je ne sais pas. Si je le savais, je le dirais. Je ne le sais pas. Aussi vrai que Dieu...

Alex vint à lui et lui écarta les mains de la figure. Du sang coulait de son nez. Et sa lèvre supérieure était fendue, laissant voir une longue dent jaune.

Alex le frappa de nouveau, à toute volée.

Les genoux de Miller fléchirent. Il glissa le long du mur et tomba assis.

— Où est Thayer ? demanda Fenner froidement.

Miller sanglota et murmura des protestations.

— Okay, dit Fenner. A moi maintenant.

Il sortit son automatique, puis il alla à Miller et se pencha sur lui.

— Lève-toi, dit-il durement. Je ne veux pas salir cette cabine. Viens sur le pont.

Les yeux exorbités, Miller fixait le canon de l'automatique. Puis, soudain, épuisé de terreur, il dit d'une voix basse, unie, sans timbre :

— Il est à la maison de la même Leadler.

Fenner restait accroupi, immobile, pétrifié.

— Comment a-t-il eu l'adresse ? dit-il enfin.

Miller appuya sa tête contre le mur. Le sang continuait de couler de son nez. Ses yeux ne quittaient pas l'orifice de l'automatique.

— Bugsey lui a téléphoné, murmura-t-il.

— Bugsey ?

— Ouais.

Fenner respira un grand coup d'air. Lentement.

— Comment sais-tu ça ?

La peur qui étreignait Miller s'était usée d'elle-même, le laissant calme, du calme de la mort. Il répondit d'une voix machinale :

— J'allais partir là-bas quand vous êtes arrivés. Thayler venait de me téléphoner. Il m'a dit que Bugsey lui avait lancé un coup de fil pour lui donner la cachette de Leadler. Il m'a dit d'aller le retrouver là-bas. Et qu'il avait dit à Nightingale de venir aussi.

Fenner se releva et dit à Kamerinski, d'une voix brève :

— Pousse le rafiote au maximum. Il faut rentrer de toute urgence.

— Il ne peut pas faire plus, dit Kamerinski. Tout va sauter...

— Eh bien, fais tout sauter ! dit Fenner. Il faut qu'on marche plus vite.

Quand le bateau entra dans le port de Key West et glissa tout contre le quai, Fenner dit à Alex :

— Tu vas conduire Miller chez Noolen. Dis-lui de le cacher jusqu'à ce que je vienne le chercher pour le livrer aux flics.

— Foutre ! dit Alex. Ça serait tellement plus simple de le buter ici et de le balancer dans le jus. Pas vrai ?

L'œil de Fenner fulgura.

— Fais comme je te dis, fit-il.

Schaife était déjà en train d'amarrer le bateau. Ils montèrent sur le quai, en groupe.

En mettant le pied sur le quai, Fenner vit la conduite intérieure parquée dans l'ombre. Il hurla :

— Aplatissez-vous ! Vite !

Et lui même se jeta à plat ventre sur les pavés.

L'une des portières de la voiture se mit à cracher des éclairs et des balles.

Fenner, qui avait son automatique au poing, fit feu trois fois.

Les autres s'étaient jetés par terre ; Miller excepté. Apparemment, il n'avait plus de réflexes. De la voiture, une tornade de balles lui lacéra la poitrine. Et il s'affaissa sans bruit sur les dalles.

Tout d'un coup, Scafoni se dressa, courut vers la voiture et lança sa dernière bombe. En même temps, il porta la main à sa gorge et s'effondra comme une masse. La bombe tomba trop court. Mais la terrible explosion souleva la voiture et la coucha sur le côté.

Fenner, hurlant comme un fou, se mit debout et traversa la route en tirant. Trois hommes rampèrent hors de la voiture. L'un d'eux tenait une mitraillette. Tous trois semblaient estourbis par la secousse.

Fenner fit feu sur l'homme à la mitraillette qui bascula sur son nez, d'un seul coup. Schaife fonça sur l'un des deux hommes qui

restaient. Il le télescopa et ils s'abattirent ensemble. A coups de crosse d'automatique, Schaife lui défonça la tête.

Le seul homme qui restait pivota et tira à bout portant sur Fenner dont la joue fut zébrée d'une raie sanglante. Mais il ne sentit même pas qu'il avait été touché. Il tira à son tour et abattit l'homme. Au même moment, une autre voiture arriva en trombe et vira sur le quai. En même temps qu'elle virait, ses occupants ouvrirent le feu en rafales.

— Ça, c'est le bouquet ! pensa Fenner.

Il zigzagua derrière la voiture retournée. Des balles écaillaient le sol à ses pieds. Schaife qui tentait de se mettre à l'abri poussa soudain un cri d'agonie et tournoya sur lui-même. Une autre rafale venant de la voiture l'acheva.

A l'abri de la voiture retournée, Fenner tira quatre balles sur l'autre limousine. Puis il regarda s'il restait des vivants parmi ses hommes. Alex et Kamerinski avaient regagné le bateau. Et au moment où il les vit, Kamerinski ouvrait le feu sur les arrivants avec sa mitrailleuse. La nuit était ponctuée d'éclairs et de détonations.

Fenner pensa qu'il était grand temps de disparaître. Il fallait, à tout prix, qu'il se rende au bungalow.

Il pouvait sans remords laisser Alex et Kamerinski. Où ils étaient, ils pouvaient tenir tête à un régiment de tueurs. Fenner attendit un moment favorable. Puis, gardant la voiture retournée entre lui et la ligne de tir, il recula et plongea dans une ruelle proche.

Il entendit dans le lointain des sifflets de police et s'éloigna rapidement dans la direction opposée. Son temps était trop précieux pour qu'il risque de se faire harponner par les flics.

Il rejoignit la grande rue et aperçut un taxi en maraude. Il courut, le rattrapa et sauta dedans. En donnant l'adresse du bungalow, il ajouta :

— A toute allure, mon pote. Et je dis bien : à toute allure !

Le taxi démarra en trombe. Non sans que le chauffeur ait demandé à Fenner :

— Qu'est-ce qui se passe dans les environs, patron ? On dirait que c'est une bataille en règle...

— Et comment ! dit Fenner. Tout ce qu'il y a de plus en règle.

Le chauffeur sortit sa tête par la vitre et cracha.

— Je suis content d'aller ailleurs. Le quartier m'a l'air malsain pour les passants, en ce moment.

Fenner ne laissa pas le taxi aller jusqu'au bungalow. Il le fit arrêter à un coin proche. Puis il courut vers l'habitation.

On apercevait des lumières dans les pièces de devant. Et quand Fenner remonta la petite allée circulaire de l'entrée, il vit quelqu'un passer la porte du perron.

Il plongea la main dans son veston et sortit son automatique. Mais il l'y remit presque aussitôt. Parce que c'était un jeune garçon qui venait vers lui. Un petit télégraphiste, qui s'arrêta en voyant Fenner.

— Vous n'êtes pas monsieur D. Fenner ? demanda-t-il.

— Si, mon gars, répondit Fenner. Un télégramme pour moi ?

Le gosse le lui tendit, en même temps que le carnet à signer. Pendant que Fenner y griffonnait ses initiales, le petit lui dit :

— J'ai sonné un bout de temps. Il y a des lumières partout, mais il n'y a personne.

Fenner lui donna un pourboire et répondit :

— C'est pour tromper les cambrioleurs, fiston.

Puis il fourra le télégramme dans sa poche, monta le perron et entra dans le bungalow.

Le hall était vide. Mais dans le salon, Bugsey était étendu sur le tapis. Une flaque de sang noirci auréolait sa tête. Ses petits yeux porcins, à moitié clos, regardaient Fenner sans le voir. Et un rictus de frayeur figée laissait voir ses dents jaunes.

Fenner resta immobile un instant, tendant l'oreille. Le silence était total.

Son automatique en main, il laissa le cadavre de Bugsey à sa solitude et retourna dans le hall. Il écouta encore, un instant. Puis il entra dans la chambre à coucher.

Thayler était assis dans le petit fauteuil, un air d'intense surprise sur le visage. Un filet de sang séché allait de sa bouche à sa chemise. Ses yeux étaient fixes et sans regard.

— Tiens... tiens... dit Fenner à voix haute.

Puis son regard fit le tour de la chambre.

Il était facile de voir ce qui s'était passé. Thayler devait être assis face à la porte. Peut-être parlait-il à Gloria. Puis quelqu'un qu'il connaissait était entré. Thayler, voyant qui c'était, ne s'en était pas ému. Et puis ce quelqu'un lui avait tiré une balle dans la poitrine.

Fenner alla vers lui et toucha sa main. Elle était encore un peu tiède.

Fenner entendit soudain le grincement d'une chaise qu'on repousserait en se levant. Le son venait de la cuisine. Fenner ne bougea pas. Il écoutait intensément. La chaise grinça encore. Puis, tenant son automatique contre sa hanche, il avança sans le moindre bruit et entra dans la cuisine.

. Nightingale était debout, cramponné au dossier d'une chaise. Il braquait un automatique vers la porte, mais quand il reconnut Fenner, sa main retomba mollement à son côté.

— Blessé ? demanda Fenner.

C'est la façon dont Nightingale se tenait debout qui lui fit poser cette question.

— Je les ai toutes prises dans le ventre, dit Nightingale lentement.

Il essaya de tourner autour de la chaise pour s'asseoir. Mais quand Fenner voulut l'aider, il dit un peu fiévreusement :

— Ne me touche pas...

Fenner s'immobilisa et le regarda manœuvrer péniblement. Quand il se fut enfin assis, la sueur ruisselait sur son visage.

— Repose-toi, dit Fenner. Je vais aller chercher un toubib.

Nightingale secoua la tête pour dire non.

— J'ai à te parler, dit-il précipitamment. Aucun toubib ne me fera un ventre neuf.

Il se pencha lentement en avant, pressant ses avant-bras contre son ventre.

— Qu'est-ce qui est arrivé ?

— J'ai descendu Thayler. Et le salaud de Bugsey m'a eu. Je croyais pouvoir me fier à lui. Il m'a logé cinq pruneaux avant que je puisse rien faire. Puis je l'ai arrangé aussi.

— Pourquoi tuer Thayler ? demanda Fenner.

Nightingale fixa d'un regard morne le plancher à ses pieds. Quand il parla enfin, ce fut d'un ton à la fois âpre et désespéré :

— Ils m'ont tué Curly, dit-il. Alors, leur compte était bon. Je voulais avoir Carlos aussi. Mais je ne pourrai pas maintenant...

— C'est parce que vous m'avez tiré d'affaire tous les deux qu'ils l'ont tuée ?

— Ouais. Mais Thayler mijotait ça depuis longtemps. Elle en savait trop sur lui. Elle et moi nous en savions trop. Nous savions tout sur toi.

Une petite flaque rouge commençait à se former sous la chaise de Nightingale. Fenner voyait le sang tomber goutte à goutte, lentement, comme l'eau d'un robinet qui fuit.

— Cette putain de Gloria, c'est elle qui est à l'origine de tout ça, reprit Nightingale. Elle et son Chinois.

— Quel Chinois ? demanda doucement Fenner.

— Chang. Le mec qu'ils ont fourré dans ton bureau.

— Tu étais au courant de ça ?

Nightingale fit oui en fermant ses paupières.

Il pressa plus fort sur son ventre. Ce n'est qu'ainsi et en se penchant très en avant qu'il résistait encore. Finalement, il reprit d'une voix faible et étranglée :

— Oui. J'étais au courant de ça. Carlos savait que Chang couchait avec Gloria. Le Chinetoque faisait des petits boulots pour lui. Quand Thayler a emmené Gloria à New-York, Chang les a suivis. Carlos le faisait surveiller par deux de ses Cubains. Ils ont découvert la combine. Et ils ont buté le Chinetoque.

Et c'est Thayler qui l'a fait transporter à ton bureau.

Fenner restait figé, immobile, réfléchissant :

— Pourquoi ça ? Pourquoi chez moi, grands dieux ?

Nightingale aperçut soudain la petite mare de sang à ses pieds.

— C'est le mien ? murmura-t-il. Je n'aurais pas cru que j'en avais tant que ça...

Fenner reprit avec insistance.

— Dis-moi pourquoi. Ça rimait à quoi ?

Nightingale secoua la tête.

— Je ne sais pas, dit-il. Y avait quelque chose d'obscur là-dessous.

Il parlait de plus en plus lentement, peinant pour prononcer clairement chaque mot. Il continua :

— Il s'est produit quelque chose de bizarre à New-York pendant ce voyage. Quelque chose qui a déclenché tout ça...

— Gloria avait le pépin pour Chang ?

Fenner pensait qu'il voyait enfin sa clef du mystère.

Nightingale frissonna, mais il ne voulait pas lâcher. La douleur rongait ses entrailles, la mort approchait à grands pas. Mais il ne voulait pas montrer qu'il souffrait. Il voulait prouver à Fenner qu'il savait encaisser sans broncher.

— Elle était de folle de lui, répondit-il. C'était le seul homme qu'elle ait jamais rencontré qui pouvait lui donner ce qu'elle cherchait... Tu sais ce qu'elle cherchait... Ce Chinetoque pouvait lui donner ça chaque fois qu'elle en avait envie. Et elle en a envie tout le temps. Pour ça, elle avait besoin du Chinetoque. Et pour le fric, elle avait besoin de Thayler. Elle avait trouvé la bonne combine...

Nightingale se tut. Il commençait à vaciller sur sa chaise.

— Où est-elle ?

— Elle s'est taillée quand le bigornage a commencé. D'ailleurs Thayler l'aurait descendue si je n'étais arrivé si tôt. Je regrette... maintenant... de ne pas avoir attendu... un peu... avant d'entrer...

Fenner bondit trop tard. Nightingale roula sur le sol.

Il s'agenouilla près de lui et lui souleva la tête.

— Crotti est un brave gars, murmura Nightingale faiblement. Dis-lui ce que j'ai fait pour toi... Il saura... que j'ai payé ma dette...

Il dévisagea Fenner à travers ses verres épais. Il essaya de dire quelque chose, mais n'y parvint point.

— Je le lui dirai, murmura Fenner tout près du visage blême. Tu as été un chic type pour moi.

Nightingale retrouva un peu de voix. Il souffla :

— Mets-toi... sur Carlos... maintenant, murmura-t-il. Il a une planque... derrière chez Whiskey Joe...

Il fit un sourire à Fenner. Puis ses traits se tendirent... Et ce fut la

fin.

Fenner reposa doucement la tête sur le carrelage et se releva. Il sortit son mouchoir, s'épongea le front et s'absorba dans ses pensées, le regard perdu.

— Plus que Carlos, pensa-t-il à voix haute. Et j'en aurai fini peut-être avec ce mic-mac.

En fourrant son mouchoir dans sa poche, il y trouva le télégramme. Il le tira, déchira l'enveloppe et lut :

... Empreintes digitales de la femme morte prise pour Marian Daley ont révélé que cadavre était celui de la fille kidnappée de Andrew Lindsay – stop.

Suggère que Marian fourrait avoir autre identité que celle prétendue. Paula...

Fenner chiffonna le télégramme machinalement et en fit une boulette qu'il fourra dans sa poche.

— Alors, c'était ça, murmura-t-il. Maintenant, je sais où j'en suis... On liquide et on s'en va...

Il eut un dernier regard pour Nightingale. Puis il quitta le bungalow.

Où était Gloria ? Maintenant que Thayler était mort, elle n'avait plus de port d'attache.

— Je la trouverai sans doute chez Noolen, pensa Fenner. Elle est peut-être allée ailleurs, bien sûr. Mais ça vaut la peine d'essayer. Quand une souris voit trois hommes se mitrailler sous ses yeux et qu'elle risque la même mort chaque seconde, elle ne doit pas s'amuser à tirer des plans. Elle a dû se précipiter chez le seul type qu'elle connaît bien. Chez Noolen. Parce qu'enfin, il était quand même son mari...

Fenner rejoignit la grand-rue et sauta dans un taxi.

En arrivant au Casino, il vit deux agents de police près de l'entrée. Et ça le fit sourire. Noolen était un homme prudent. Les deux

flics lui jetèrent un coup d'œil aigu tandis qu'il escaladait le perron en trois enjambées. La grande salle était maintenant vide de ses joueurs. Un seul lustre restait allumé. Et deux Cubains en manches de chemise recouvraient les ; tables de housses. Ils voulurent arrêter Fenner dans sa course vers le bureau directorial, mais il les ignora. Et il entra chez Noolen en coup de vent.

Quand la porte s'ouvrit brutalement, Noolen Kamerinski et Alex sursautèrent. Mais quand ils virent que c'était Fenner, ils se détendirent.

Ils étaient assis autour du grand bureau de Noolen, devant une bouteille et des verres. Un cigare dans le bec, chacun.

Fenner referma la porte et s'avança. Noolen lui jeta un regard noir :

— Alors, tu es content ? dit-il à Fenner d'un ton amer. Schaife et Scalfoni, butés. Et ces deux-ci qui n'y ont échappé que tout juste. C'est ta façon de régler Carlos ?

Fenner n'était pas d'humeur à déblatérer avec Noolen. Il posa ses mains à plat sur le bureau et lui parla nez à nez :

— Boucle-la, ballot ! lui dit-il. Qu'est-ce que tu as à geindre ? Schaife et Scalfoni bigornés ? Et alors ? Tu crois qu'on fait la guerre sans victimes ? On a coulé leurs bateaux. On a brûlé leur base. Thayler est mort, Nightingale est mort, Miller est mort, Bugsey est mort. Et six ou sept autres de la bande. C'est pas un bon dividende ?

Noolen le regardait, pétrifié.

— Thayler ? balbutia-t-il.

Sa voix n'était qu'un murmure.

Fenner confirma d'un signe de tête.

— Ça ne laisse plus que Carlos et Reiger. Et ces deux-là... je me les réserve et la bande sera liquidée...

Kamerinski dit :

— Il sait de quoi il parle ! Moi, je file le train.

Alex approuva d'un hochement de tête et grogna.

— Okay, dit Fenner. Alors qu'est-ce qu'on attend ? Où se trouve la boîte à Whiskey Joe ?

— Du côté de la Plage-aux-Nègres.

Fenner se tourna vers Noolen.

— Je me mets aux troussees de Carlos, dit-il. Quand j'en reviendrai, j'aurai à te parler. Attends-moi. Maintenant, c'est la fin finale.

Il se retourna vers les deux autres.

— Prenez chacun une mitraillette. On va chez Whiskey Joe. Carlos y est.

Alex sortit.

— Rien que nous trois, fit Kamerinski un peu mal à l'aise.

Fenner secoua la tête.

— Même pas, dit-il. J'y vais. Vous deux, vous n'interviendrez que plus tard pour nettoyer la pagaille.

Fenner sortit avec Kamerinski. Alex les attendait dans la voiture, deux mitraillettes sur les genoux.

Kamerinski prit le volant et démarra.

— Vous gardez les mitraillettes, dit Fenner. Vous attendrez dehors et quand vous entendrez que ça commence à pétarader, vous vous amènerez et vous tirerez dans le tas. Et ne vous arrêtez que quand il n'y aura plus rien. Compris ?

— J'ai jamais passé une nuit aussi magnifique ! dit Alex d'un air extasié.

La puissante bagnole dévalait Duval Street. Cette grande rue de

Key West traverse l'île d'un bout à l'autre.

Il était très tard et ils ne rencontrèrent pas d'autres voitures. Finalement, ils coupèrent à angle droit et descendirent vers le sud. Après quelques minutes, au bout de South Street, Kamerinski coupa l'allumage et stoppa.

— La taule à Whiskey est au bout de la rue, dit-il. Tout près de la plage.

Fenner descendit de la voiture et prit la direction indiquée. Les deux autres le suivaient, la mitrailleuse sous leur veston.

— La planque à Carlos est derrière, dit Fenner. Voyez-vous où ça peut être ?

— Il y a un entrepôt de marchandises derrière. C'est peut-être ça, suggéra Alex.

— Allons voir, fit Fenner.

Le bar de Whiskey Joe venait de fermer pour la nuit. Ça n'était qu'une baraque en bois, dans le noir.

— C'est au bout de la ruelle, dit Alex à voix basse.

— Restez ici, dit Fenner. Je vais jeter un coup d'œil. Je reviens tout de suite.

Il s'engagea dans la petite allée noire qui empestait. Il marchait rapidement et sans faire aucun bruit. Au bout de l'allée, il y avait une espèce de petit rond-point qu'il contourna sur la droite derrière chez Whiskey Joe et il découvrit un grand bâtiment carré, à toit plat, silhouette massive et noire sur le ciel étoilé. Il s'approcha du bâtiment et trouva une porte qu'il essaya d'ouvrir tout doucement. Elle était verrouillée. Il tourna autour de la bâtisse à la recherche d'une fenêtre. Il n'y en avait pas une seule. Sur le côté sud du bâtiment, il vit une échelle de fer encastrée dans le béton du mur. Elle montait vers le toit.

Il revint rapidement vers les deux hommes qui attendaient à l'entrée de l'allée.

— Je crois que j'ai trouvé la taule, dit-il. Elle n'a qu'une seule

porte. Et pas une seule fenêtre. Alors ça sera tout simple. Vous allez vous coller devant cette porte, à plat ventre, pour qu'on ne vous voie pas. Et faites marcher vos moulins à café dès que vous verrez quelqu'un sortir.

Il vit la bouche de Kamerinski se fendre d'une oreille à l'autre.

— Je grimpe sur le toit, reprit Fenner et je vous expédie les zèbres. Faites pas de blagues et barrez-vous dès que c'est fini. Je me débrouillerai tout seul.

Les deux hommes poussèrent un grognement pour indiquer qu'ils avaient pigé. Et Fenner repartit le long de la petite allée. Il commença d'escalader l'échelle de fer, tâtant prudemment chaque échelon avant d'y confier son poids. Il en compta quarante avant d'arriver sur le toit plat. Et quand sa tête dépassa la balustrade, il vit une verrière carrée éclairée, au milieu du toit.

Il n'ignorait pas qu'il lui fallait marcher avec les précautions les plus grandes. Le plus léger bruit serait entendu par les gens en-dessous. Avant de s'engager sur le toit, il marcha le long de la balustrade, vers le côté où étaient Alex et Kamerinski. Il se pencha et les vit couchés dans un fossé juste en face la porte. Ils l'aperçurent et lui firent un signe de la main. Il leur répondit. Puis il passa de la balustrade sur le toit proprement dit.

Son automatique en main, il avança, centimètre par centimètre, vers la verrière. Cela lui prit beaucoup de temps, mais il le fit sans le moindre bruit. Repoussant son chapeau sur la nuque, il se pencha et regarda dans la pièce. Carlos était là. Reiger était là. Et un autre homme qu'il ne connaissait pas. Ils n'étaient qu'à deux mètres de lui. La pièce était très basse, comme un grenier, et Fenner en fut si surpris qu'il se rejeta brusquement en arrière.

Carlos fumait, étendu sur un lit. Dans un fauteuil contre un mur, la tête renversée contre le mur et ballottante, Reiger dormait. L'autre homme dormait aussi, étendu par terre.

Fenner examina les montants métalliques qui encadraient chaque vitre de la verrière. Il tâta leur épaisseur et essaya, du pouce, leur résistance. Ils n'avaient pas de corps. Alors il se redressa et posa soigneusement le pied droit au milieu de la verrière. Il respira profondément un bon coup, calmement et pesa de tout son poids.

Les morceaux de la verrière et lui-même arrivèrent en bas en même temps. Il atterrit sur ses pieds et sortit son revolver.

Carlos resta pétrifié sur son lit, sa cigarette dansant fébrilement à ses lèvres.

Sur le plancher, l'homme réveillé en sursaut plonge sa main dans son veston, d'un geste mécanique. Ce réflexe ensommeillé lui coûta la vie. La balle de Fenner l'atteignit entre les deux yeux.

Reiger et Carlos s'étaient figés comme deux statues. Ils fixaient Fenner d'un œil pétrifié.

— C'est toi que je viens voir, dit Fenner à Carlos. La cendre de la cigarette de Carlos tomba sur sa poitrine. Il regarda follement vers Reiger, puis vers Fenner.

— Donne-moi ma chance, dit-il d'une voix enrouée.

— Ta gueule ! dit Fenner. Il y a longtemps que j'attends. Maintenant, vous allez récolter. Ce n'est pas moi qui ferai le boulot. Réglez ça entre vous... Battez-vous. Celui qui gagne sortira de la turne. Je ne le toucherai pas. Vous savez que je tiens toujours ma parole. Choisissez, ou bien je vous descends tous les deux.

Reiger se reprit tout à coup.

— Si je le descends, tu ne me toucheras pas ? Carlos s'aplatit contre son mur, comme s'il voulait y pénétrer. Et il hurla :

— Reiger ! Ne fais pas ça. Je suis ton chef, tu entends ! Tu n'as pas le droit de me toucher !

Mais Reiger se leva lentement de son fauteuil. Un rictus déformait ses traits.

— Attends ! dit Fenner. Mets-toi d'abord en face du mur, les pognes en l'air.

Reiger lui jeta un regard furieux. Fenner vint à lui et lui enfonça rudement le canon de son automatique dans les côtes. Reiger leva les bras et se retourna. Fenner le fouilla et lui enleva l'automatique qu'il avait dans une poche. Puis il se recula et dit :

— Reste là et bouge pas !

Il alla ensuite vers Carlos, l'attrapa par sa chemise et l'arracha du lit. Une fouille rapide. Carlos n'avait pas d'arme.

Fenner s'écarta et alla s'adosser au mur, près de la porte.

— Qu'est-ce que vous attendez ? Il n'y en a pas un qui veut rentrer chez lui ?

Carlos se mit à apostropher Reiger en hurlant. Mais il lut, sur le visage de l'autre, qu'il ne lui restait plus qu'à se battre.

Implacable, Reiger, les mains basses, le muflle tendu, commença à marcher sur Carlos à pas lents. Carlos tournait en cercle autour de la pièce en déversant à voix basse un flot ininterrompu de jurons. Mais la pièce était trop petite pour que ce jeu pût durer longtemps. Brusquement, Reiger fonça. Et, de ses deux bras, il enserra la taille de Carlos. Carlos hurla de terreur et tenta de se dégager en frappant Reiger à la tête. Reiger, agrippé à Carlos, lui bourrait les côtes de coups qui sonnaient creux. Leur groupe tournait autour de la pièce, tanguant et roulant. Puis le talon de Carlos se prit dans la natte et il tomba en arrière, entraînant Reiger par-dessus lui. Reiger l'attrapa par les deux oreilles et lui martela la tête contre le sol. Il tourna la tête vers Fenner et dit, avec un rire de hyène essoufflée :

— Je le tiens, maintenant, le salaud ! Bon Dieu ! Je le tiens bien.

Carlos dégagea ses mains, les leva, planta deux doigts crochus dans les yeux de Reiger et tira, les enfonça une autre fois et tira de nouveau.

Un son inhumain sortit de la poitrine de Reiger et creva sur ses lèvres. Il s'arracha à Carlos. Une main sur les yeux, il tituba à travers la pièce, en battant l'air de son autre bras. Carlos se remit debout, secoua la tête et attendit Reiger. Et quand Reiger passa, il lui fit un croche-pied. L'autre tomba sur la figure, gémissant et ruant dans le vide.

Carlos avait oublié Fenner. Il ne voyait plus que Reiger. Il avança d'un pas et se laissa tomber à genoux sur son dos. Puis il lui entourra la gorge de ses doigts rougis et il se mit à le tirer en arrière.

Reiger se débattait, frappant le sol avec ses mains, les yeux hors de la tête.

— Ça vient ! Ça vient ! éructa sauvagement Carlos.

Et il eut un sursaut de force qui jeta tout son poids en arrière.

Une espèce de gargouillement sortit de la bouche de Reiger. Vainement, il essaya d'atteindre les mains de Carlos. Puis il s'effondra et quelque chose se rompit avec un bruit faible. Le sang coula de sa bouche...

Carlos lâcha sa prise et se releva en tremblant.

Toujours adossé au mur, Fenner pointa son automatique sur Carlos et dit :

— Tu as de la veine. Débine-toi avant que je change d'idée... Barre-toi, espèce de...

Carlos fit deux pas chancelants vers la porte et l'ouvrit. Fenner l'entendit descendre les marches. Puis un bruit de la serrure. Fenner, la tête penchée de côté, écoutait. Et dans la nuit, deux mitraillettes tirèrent une longue rafale. Et puis ce fut le silence.

Fenner rempocha son automatique et chercha une cigarette.

— Je peux dire que j'en ai plus que marre de ce patelin. Vivement New-York ! Et un petit voyage avec Paula ! se dit-il.

Il se hissa sur le toit et redescendit l'échelle de fer. Avant d'être arrivé au sol, il entendit le bruit d'une voiture qui démarrait. C'étaient Alex et Kamerinski qui rangeaient leurs outils.

Il fit le tour du bâtiment et examina Carlos. Fenner ne laissait jamais rien au hasard. Il ne doutait pas que les deux compères avaient fait du bon boulot, mais il voulait quand même en être tout à fait sûr.

Ils avaient fait du bon boulot.

De la main, il épousseta ses vêtements, puis partit dans la direction de la boîte de Noolen.

Noolen bondit dans son fauteuil quand Fenner entra.

— Alors ? demanda-t-il anxieusement.

— Alors quoi ? dit Fenner. Qu'est-ce que tu te figures ? Ils ne sont plus que de la viande froide. Tous les deux. Où est Gloria ?

Noolen s'épongea le visage avec son mouchoir.

— Morts ? Tous les deux ? balbutia-t-il.

Il ne pouvait pas le croire.

— Où est Gloria ? répéta Fenner avec impatience.

Noolen posa ses mains tremblantes sur la table.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

Une lueur menaçante et glacée brilla dans les yeux de Fenner.

— Où est-elle, tonnerre de Dieu ! gronda-t-il.

Noolen fit un signe de tête.

— Là-haut, dit-il. Mais laisse-là en dehors de ça, Fenner. Je vais m'en occuper maintenant.

Fenner ricana et lança :

— Sans blague ? Tu marches dans sa comédie du repentir ?

Noolen rougit légèrement.

— Garde tes plaisanteries pour toi, dit-il... Après tout, c'est ma femme.

— Grands dieux, dit Fenner. Il n'y a pas plus fou qu'un vieux fou...

Il haussa les épaules et ajouta :

— Une poule de première, cette Gloria ! Elle n'a pas été longue à

retrouver un coffre-fort vivant pour remplacer le coffre-fort mort...

— Arrête tes vacheries, Fenner. Je n'aime pas ça.

Fenner marcha vers la porte.

— En tout cas, je veux la voir, dit-il. Où est-elle ?

Noolen secoua la tête.

— Tu ne la verras pas, dit-il. Si tu commences quelque chose ici, tu t'attireras des tas d'embêtements.

Fenner lança un grand rire.

— Alors, si c'est comme ça, j'y renonce dit-il. Mais, tu sais ce que je vais faire. Je reviendrai dans une heure. Avec les flics et un mandat d'amener contre elle.

Noolen ricana.

— Tu n'as rien contre cette fille, dit-il.

— Pas grand-chose, bien sûr, dit Fenner. Complicité dans un meurtre. C'est pas bien grave, pour vous autres.

Les mains grasses de Noolen se crispèrent nerveusement. Et son visage bouffi devint verdâtre.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? balbutia-t-il.

Fenner ouvrit la porte.

— Tu le sauras en temps voulu, dit-il. Je n'ai pas le temps de folâtrer avec toi. Que je la voie ici ou au balcon, tu parles si je m'en balance.

Le visage de Noolen luisait de sueur sous la lampe.

— La porte au fond, au premier, dit-il.

— Je ne serai pas long, dit Fenner. Toi, tu restes ici.

Il sortit et referma la porte.

Gloria sauta en l'air quand Fenner entra. Elle blêmit et sa bouche ne fut plus qu'un « O » majuscule dans son visage.

Fenner ferma la porte et s'y adossa.

— N'ôtez pas vos bas, dit-il lentement. Je ne viens que pour une petite causette. C'est tout.

Elle retomba dans son fauteuil.

— Pas maintenant, dit-elle d'une voix lasse. Il est tard... Je veux dormir... Je suis fatiguée... Je lui avais dit de ne laisser monter personne.

Fenner choisit un fauteuil loin d'elle et s'y assit. Il repoussa son chapeau en arrière, pêcha des cigarettes et lui en offrit une.

— Allez-vous-en ! dit-elle. Sortez d'ici. Je ne veux pas...

— La ferme ! coupa Fenner.

Il alluma une cigarette et en aspira quelques bouffées.

— Vous et moi, on va causer, reprit-il. Moi d'abord et vous ensuite.

Elle bondit hors de son fauteuil et courut vers la porte. Mais Fenner l'intercepta, attrapa un poignet et la fit pivoter vers lui.

Elle lança sa main libre vers les yeux de Fenner, les doigts repliés comme des griffes. Fenner esquiva, saisit l'autre poignet, les réunit dans sa large main et la gifla de sa main libre. Quatre marques rouges apparurent sur la joue de Gloria.

— Oh ! fit-elle.

Il la lâcha en la repoussant rudement.

— Asseyez-vous, dit-il. Et bouclez-la.

Elle s'assit et porta la main à sa joue.

— Vous me paieriez ça, dit-elle.

— C'est pas sûr, mignonne. En tout cas, je vais vous raconter tout de suite une histoire amusante. L'histoire d'une méchante petite fille et d'un gentil Chinois. Vous allez rire aux larmes.

— Taisez-vous ! cria-t-elle. Je sais ce que vous allez dire. Je ne veux pas écouter.

Fenner bâilla et s'étira dans son fauteuil. Puis il raconta :

— Il y avait une fois un Chinois qui s'appelait Chang. Il était tout pour vous, parce que vous êtes une de ces malheureuses créatures affamées et Chang seulement pouvait vous rassasier. Alors, quand Carlos a fait tuer Chang, votre vie s'est arrêtée. Plus rien ne comptait pour vous que de vous venger de Carlos. Carlos qui vous avait enlevé la seule chose qui donnait un goût à votre vie. Est-ce que je me trompé ?

Gloria couvrit sa figure de ses mains et frissonna.

— C'est vrai, murmura-t-elle.

— Thayler et vous, vous êtes allés faire un petit voyage à New-York. Et comme vous ne pouviez pas vous passer de Chang, même pour quelques jours, il y est allé avec vous. Et vous le voyiez quand Thayler était occupé ailleurs. Carlos avait envoyé deux de ses Cubains là-bas. Et ils ont découvert Chang. Et ils l'ont tué. Est-ce que je me trompe ?

Gloria répondit d'une voix lointaine et morne.

— Ils sont venus une nuit où j'étais avec lui, dit-elle. L'un d'eux m'a tenue pendant que l'autre lui tranchait la gorge. Ils lui ont dit qu'ils me tueraient aussi s'il résistait. Alors il est resté étendu sur le lit et il s'est laissé trancher la gorge. Et il m'a même souri pendant qu'ils l'égorgeaient.

" Dieu ! Je ne pourrai jamais oublier l'instant où le Cubain s'est penché sur lui. Et la terreur, et la souffrance qu'il y avait dans son regard pendant qu'on le faisait mourir. Je ne pouvais rien faire. Mais je me suis juré d'avoir Carlos. De détruire tout ce qu'il avait fait. »

Fenner bâilla de nouveau. Il était écrasé de fatigue.

— Vous n'êtes pas très gentille, dit-il. Je ne peux pas ressentir de pitié pour vous. Parce que vous ne pensez qu'à vous. Si vous aviez été un peu bien, vous auriez pu vous venger vous-même, au risque, évidemment, d'y laisser votre peau. Mais vous n'avez pas l'estomac pour ça. Vous ne vouliez pas perdre ce que vous possédiez déjà. Vous vouliez détruire Carlos, mais que ça ne vous empêche pas de garder Thayler... et sa galette.

Gloria commença à pleurer. Fenner continua :

— Et pendant que tout ça se passait, Thayler avait trouvé un nouveau joujou. Thayler était un fripouillard, lui aussi. Il a connu une jeune fille du nom de Lindsay. Il l'avait rencontrée à une réception quelconque sans doute. Elle lui a plu. Et il a su la persuader de venir dans l'hôtel particulier que vous aviez loué. Il savait que vous n'y seriez pas à cette heure-là. La suite n'est pas difficile à deviner. Il s'est amusé sur elle avec son fouet... Est-ce que je me trompe ?

Gloria continua de sangloter. Fenner, très las, reprit :

— Seulement, il y a été un peu fort, n'est-ce pas ? Elle en est morte... Et quand vous êtes rentrée à la maison après que Chang ait été tué, vous avez trouvé Thayler dans les transes, avec un cadavre sur les bras. Est-ce que je me trompe ?

Gloria commença à se balancer d'avant en arrière sur son fauteuil. Agitée de sanglots, elle se tamponnait le visage avec son mouchoir.

— Oui, dit-elle. Vous savez tout.

— Maintenant, à votre tour. Allez-y. Dites-moi pourquoi vous êtes venue me trouver ? demanda Fenner.

— Parce que j'avais entendu parler de vous. J'ai pensé trouver une chance de sauver Harry et en même temps de commencer à me venger de Carlos. J'avais entendu dire que vous étiez fort. Que rien ne vous arrêta jamais. Alors je me suis procurée une perruque noire. Je me suis habillée de vêtements sobres. Et je suis venue vous trouver... J'avais obtenu de Thayler qu'il me remette dix mille dollars. Je vous en ai remis six mille, parce que j'étais sûre que comme ça, après ma disparition en tant que Marian Daley, vous vous sentiriez moralement

obligé de suivre l'affaire pour retrouver votre cliente.

« C'est moi qui ai fabriqué la lettre qui vous donnait les indications indispensables.

« Puis, quand votre secrétaire m'a accompagnée à l'hôtel, j'ai attendu le moment favorable, et je me suis sauvée. C'était la fin de Marian Daley. Puis je suis repartie à Key-West avec Harry. Je n'avais plus qu'à attendre que vous y arriviez vous-même. »

Fenner resta pensif un instant. Puis il dit :

— Vous avez parlé de douze Chinois dans cette lettre parce que c'est par douzaines qu'on expédie les Chinetoques de Cuba. Et vous vous êtes dit que je serais assez fortiche pour deviner que c'était ça le racket de Carlos.

Et vous avez combiné avec Thayler de faire découper la même Lindsey en morceaux, puis de faire déposer son cadavre quelque part où je pourrais le trouver, sans bras, sans jambes et sans tête, afin que je croie que c'était le cadavre de Marian Daley.

« Et comme Marian Daley n'a jamais existé, Thayler ne pouvait pas être poursuivi pour le meurtre d'une personne inexistante. C'est pour ça que vous avez tenté de créer une identité entre Marian et le cadavre. Vous vous êtes fait fustiger par Thayler. Et quand vous êtes arrivée chez moi, il m'a téléphoné pour vous procurer l'excuse de vous déshabiller devant moi.

« Il fallait faire vite, n'est-ce pas ? Parce que, sans ça, l'autopsie risquait de prouver que ça ne pouvait pas être votre cadavre, à cause de l'heure de la mort.

« Et ensuite, il fallait gagner du temps pour donner à Thayler la marge nécessaire pour le découpage et la mise en scène. Alors, pour retarder mes recherches assez longtemps, un jour ou deux, Thayler a chargé ses Cubains de fourrer Chang dans mon bureau et il a prévenu les flics pour qu'ils le trouvent chez moi et qu'ils me gardent à leur disposition, le temps d'enquêter.

« Et ça, c'est quelque chose que Thayler a fait sans vous le dire. Seulement, son truc n'a ; pas gazé. J'ai été trop rapide pour lui. Je me suis débarrassé en vitesse du cadavre de Chang. Puis j'ai trouvé moyen de savoir où perchaient les Cubains. J'ai filé là-bas. Et je les ai butés

tous les deux avant qu'ils aient pu se débarrasser d'une main et d'un bras de la pauvre môme. Ce qui a permis de l'identifier depuis.

« Mais, dites-moi, où devais-je trouver le corps mutilé ? »

Gloria était maintenant comme une chiffonnette. Elle avait cessé de pleurer. Elle répondit, d'une voix sans timbre :

— Thayler avait dit aux Cubains de déposer le corps et les vêtements dans une malle à la gare de « Grand Central ». Et puis il devait s'arranger à ce que vous ayez le tuyau. J'avais laissé Harry s'occuper de ça. Et il l'a fait tout de travers.

Fenner s'enfonça dans son fauteuil et contempla le plafond. Pensivement.

— Tout ça était loufoque, dit-il. Si vous étiez venue me voir tout simplement et que vous m'ayez raconté les trucs de Carlos, je serais parti en chasse après lui, de la même façon. Parce qu'un gars qui traite les gens comme il le faisait mérite ce qui lui est arrivé...

Gloria s'assit toute droite dans son fauteuil.

— Vous parlez comme s'il était mort, dit-elle, haletante.

Fenner la regarda d'un œil froid.

— Oui, dit-il. Carlos est mort. Vous êtes une petite veinarde. Vous dégotez toujours un imbécile pour faire vos sales petites besognes. Mais à part ça, ça m'a fait plaisir de voir ce gars-là lâcher la rampe...

Gloria eut un long soupir un peu frissonnant. Puis elle ouvrit la bouche. Mais Fenner se leva et l'arrêta du geste.

— Le type qui a tué la fille de Lindsay est mort, dit-il. Et vous, vous êtes encore ma cliente pour l'instant. L'affaire Lindsay, c'est un boulot pour les flics. A eux de se débrouiller là dedans. Peut-être bien qu'ils découvriront que c'est Thayler qui a fait le coup. Et peut-être bien qu'ils découvriront que vous avez trempé dedans. Mais moi, je ne leur dirai rien. Moi, j'en ai fini avec ce bizenesse. Vous pouvez vous recoller avec Noolen si vous voulez. Et aussi fort que vous voudrez. Je ne vous aime pas, mignonne. Et je n'aime pas Noolen.

" Ce qui peut vous arriver, ça me laisse froid. Et il vous arrivera sûrement quelque chose. Parce qu'une même balancée comme vous n'a pas beaucoup de chances de mourir vieille... »

Fenner marcha vers la porte et sortit sans se retourner.

Noolen était debout dans le hall, les yeux levés vers l'escalier, tandis qu'il descendait.

Il ne le regarda même pas. Dans le jardin, il aspira une grande bouffée d'air frais. L'aube était toute proche. Il passa les grilles et sortit dans la rue. Pensivement, il pinça le bout de son nez et tira dessus. Puis, à grandes enjambées, il partit dans la direction de l'aérodrome.

FIN

ACHEVÉ D'IMPHIEB

LE 20 AOÛT 1964 PAH BBODARD ET TAUPIN IMPRIMEUR –
RELIEUR PARIS – COULOMMIERS

n° 01-026-07

No d'éd. : g941. Dép. légal : 4 » trim. 1948. Imprimé en France.